

U d/of OTTAWA



39003001908689



Adams 2/28/87

LA

PRÉDICATION HISTORIQUE

TRÉSOR HISTORIQUE
DE
LA PRÉDICATION

RECUEIL SPÉCIAL

DE NOUVEAUX TRAITS D'HISTOIRE

DE PAROLES REMARQUABLES

DE COMPARAISONS ET D'ALLÉGORIES

CHOISIS AVEC LE PLUS GRAND SOIN

et se rapportant

**aux principaux sujets d'instructions de la Chaire catholique cités
et disposés par ordre alphabétique dans l'ouvrage**

PAR

L'ABBÉ SIBILLAT

Missionnaire apost. et Prédicateur de N.-D. de la Salette

TOME SECOND

LYON

P. N. JOSSERAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, Place Bellecour, 3

1869



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

BX
1756
.A155
1869
v. 2

LA

PRÉDICATION HISTORIQUE



LECTURES

Rien n'est plus agréable et plus salutaire à la santé que de se promener dans une vaste prairie, où la nature semble avoir épuisé ses richesses et sa fécondité, et formé comme un magnifique tapis couvert des plus belles broderies. Ce spectacle charme les yeux et élève l'âme. Les parfums embaument l'atmosphère, les rayons du soleil se jouent en mille nuances délicates. On éprouve là un bonheur que ne donnent pas les plaisirs du monde. Il est aussi des prairies spirituelles où croissent des fleurs mystérieuses et agréables que n'aperçoit point l'œil de la chair. Ces fleurs ont des nuances admirables dans leurs couleurs, et quoiqu'invisibles, elles ont cependant une réalité certaine. Ces fleurs ont leur parfum, ce sont des odeurs de vie et de suavité.

Ces prairies spirituelles, ce sont les pieuses lectures, c'est la vie des saints. Toutes les fleurs de la vie céleste s'y trouvent, toutes les nuances, toutes les couleurs, celles qui ont une forme gracieuse et celles qui revêtent des teintes plus austères. Chaque fleur amène son fruit. Le même arbre produit en même temps des fleurs et des fruits, des fleurs pour embaumer l'âme, et des fruits pour la nourrir et la désaltérer.

∴

Après la bataille de Fontenoy, Louis XV fixa l'attention de son fils, sur le spectacle déchirant du carnage, en lui faisant contempler avec horreur, ce que coûte de sang et de larmes la joie d'une victoire, et à quel prix on achète l'honneur du triomphe. Le monarque lui donna ainsi l'utile leçon de n'entreprendre jamais que des guerres indispensables. Pourquoi les pères, les mères, les maîtres et les maîtresses ne font-ils pas contempler à cette imprudente jeunesse, les ravages que font les mauvaises lectures dans les cœurs et dans le monde social.

∴

Le prophète du Seigneur vit un jour une femme assise sur une bête féroce. Elle était vêtue de pourpre et toute éclatante de pierreries; elle

tenait à la main une coupe d'or, invitant tous les peuples à venir à elle, et tous les peuples s'y rendaient avec joie. Et comme cette coupe était remplie d'un poison mortel, tous ceux qui y portaient les lèvres, expiraient dans les tortures. Cette femme assise sur une bête féroce, et tenant à la main une coupe empoisonnée, c'est l'image de cette presse infernale qui nuit et jour vomit des torrents d'impiété et d'obscénité. C'est l'image de ces écrivains scandaleux qui exhalent de leur imagination dépravée et brûlante, des flammes impures qui dévorent dans tous les cœurs le beau lis de la pureté, et la tendre fleur du sentiment.

..

Un prêtre raconte le trait suivant : Je venais de donner les derniers secours et les dernières consolations de la religion à un jeune homme de dix-sept ans, dont les talents faisaient concevoir les plus belles espérances, je me retirai dans le salon, où se trouvait la mère du moribond, femme passionnée pour les romans. Il y avait aussi plusieurs membres de la famille et trois médecins. On gardait un profond silence. Quelques personnes pleuraient, tout à coup je vis la mère du jeune homme qui expirait, se pencher à l'oreille d'un médecin et je l'entendis lui

adresser ces questions : Docteur, avez-vous lu le journal aujourd'hui ? — Oui, madame. — Avez-vous lu le feuilleton ? — Oui, madame. — Oh ! dites-moi ce qu'est devenu ce personnage qui était dans le pavillon du jardin. Mon Dieu, que je voudrais savoir ce qu'il est devenu ! Le médecin indigné va recevoir le dernier soupir du jeune homme. (L'abbé MULOIS.)

..

On raconte qu'en Orient, les insensés qui ont contracté la funeste habitude de s'enivrer d'opium, deviennent incapables de supporter les épreuves de cette vie. L'ivresse fait sans cesse apparaître à leurs regards fascinés des horizons éblouissants d'azur et de lumière. Leur âme éprouve alors une multitude d'émotions et d'extases inconnues. Ils habitent par la pensée des palais enchantés et dorés par le soleil éblouissant des rêves. Les génies du ciel leur versent dans des coupes de diamant, des breuvages destinés aux esprits immortels. Tantôt emportés par la brise parfumée, à travers l'immensité des cieux, ils visitent plus rapides que l'éclair, des régions merveilleuses qu'aucun regard humain n'a jamais contemplé. Tantôt entraînés comme une fleur détachée de la rive par un fleuve mystérieux, ils parcourent des paradis de verdure, en

respirant avec avidité des senteurs ignorées au terrestre séjour. Voilà les cruelles déceptions dans lesquelles tombent les lecteurs de romans. Quand il faut ensuite descendre du char des illusions dans les réalités désespérantes de l'existence, qui pourrait dire toute la tristesse qui les consume ? (L'abbé CHASSAI.)

LUXE

Au temps où la pieuse reine Balthide gouvernait sagement la France, pendant la minorité de son fils, un pauvre religieux vint lui demander une grâce. Admis en présence de la régente qui était parée de longs vêtements de soie et d'or, et étincelants de pierreries, le saint homme se prit à sourire d'un sourire triste. — Oh ! Madame, dit-il en secouant sa tête blanchie par les années, voilà des vêtements bien lourds pour monter au ciel ! — Mais, répondit la reine, suis-je donc trop bien mise pour une reine ? — Vous l'êtes trop richement pour une chrétienne, ajouta le religieux. Le lendemain Balthide avait une robe de bure.

Une dame de la plus haute distinction, qui voulait, disait-elle, sauver son âme, demanda un jour à un pieux et savant personnage, si sa mise était assez modeste. Il lui fut répondu : Madame, s'il vous est permis encore d'affronter en cet état les regards du divin crucifié, allez prier durant quelques minutes devant sa sanglante image, il ne vous trompera pas, croyez-moi. Elle s'y rendit; et pendant qu'elle priait, une voix qu'on ne peut étouffer lui grava dans le cœur cette formidable réponse : Ma fille, si je t'ouvrais la porte du ciel, la rougeur monterait au front de la Vierge immaculée que tu oses appeler ta Mère. Ce sont tes immodesties et tes profanations qui m'ont cloué sur cette croix ignominieuse, tremblante de frayeur, la duchesse de..... jeta loin d'elle ses voluptueux ameublements, et ne permit plus aux dames de sa société de paraître dans son palais avec de semblables vêtements.

..

Il est rare que la vertu, même la plus solide, ne succombe pas sous le poids des parures, des objets de luxe et de vanité. L'espérance même d'en obtenir conduit au péché. Il est dit que les Sabins assiégeaient une citadelle romaine; ayant aperçu une jeune fille, nommée Tarpéïa, c'était

la fille du gouverneur, ils l'interrogèrent sur la situation des postes ennemis, lui promettant leurs bracelets d'or, si elle veut bien les renseigner. La jeune Romaine se laissa éblouir par leurs riches promesses, et l'espérance de posséder ces bijoux. Elle facilita aux Sabins l'entrée de la forteresse, ils s'y précipitèrent, et pour acquitter leurs promesses, ils jetèrent leurs bracelets et leurs boucliers sur la jeune fille, et l'écrasèrent sans pitié. Oh ! que le luxe et la passion de la toilette ont tué d'âmes !

MAITRE

Il est dit que lorsque Périclès, prince athénien, mettait son manteau de pourpre pour présider au sénat, il se disait, en le considérant : Prends garde à toi, Périclès, tu ne commandes pas à des esclaves ni à des barbares, mais à un peuple intelligent et libre ; mais à des Grecs, à des Athéniens. Maîtres et maîtresses, faites les mêmes réflexions sur vous-mêmes, dit saint Ambroise, et dites : Mes serviteurs, mes ouvriers sont tous des chrétiens affranchis par le sang de Jésus-Christ. Ils sont nourris du même pain sacré que

moi, à une table eucharistique comme moi ; ils aspirent au même ciel ; et peut-être devant Dieu sont-ils plus grands que moi.

∴

Pilotes vigilants, l'œil constamment fixé sur le ciel et sur les flots, ils remarquent à dessein les divers signes qui peuvent intéresser le navire. Et quand ils voient ou se former un orage, ou s'approcher un écueil, ou s'élever un vent favorable, ils se hâtent de proportionner aux phénomènes qu'ils aperçoivent leurs propres commandements et les manœuvres de l'équipage, c'est-à-dire que les maîtres qui comprennent la grandeur et l'importance de leur ministère, accommodent leurs conseils, leurs exemples, leurs ordres aux divers caractères des serviteurs qui leur sont confiés.

∴

Un roi du Japon ordonnait à un de ses soldats d'abjurer la religion catholique. Prince, lui répondit-il, voulez-vous que je vous sois fidèle et soumis ? voulez-vous que je fasse éclater mon zèle et ma bravoure, sans jamais trahir mes devoirs ? voulez-vous que je sois laborieux, patient et insensible au froid et à la chaleur ? ordonnez-moi d'être chrétien, lui seul peut posséder toutes

ces vertus. O maîtres et maîtresses! vous dirai-je, voulez-vous que vos serviteurs et vos ouvriers soient actifs, laborieux et fidèles? rendez-les chrétiens; qu'ils aillent aux offices, et qu'ils accomplissent leurs devoirs religieux.

..

Comment veux-tu que je te traite? disait Alexandre le Grand à Porus, tombé en son pouvoir: — En roi, répondit l'illustre captif. Cette noble réponse, ô maîtres et maîtresses, l'Eglise vous la fait au nom des modestes serviteurs qui vous obéissent; vous devez les traiter avec respect, en hommes libres, en frères de Jésus-Christ, en chrétiens.



M A R I E

Assis sur le trône d'Israël, où la maison du Seigneur l'a conduit, David, dans le dessein de glorifier le Dieu du ciel, fait transporter l'Arche sainte dans la capitale de son empire. Elle étincelait de richesses, de lumière et de magnificence. L'or le plus fin, l'émail le plus pur, les diamants les plus précieux resplendissaient sur elle. Des

chérubins prosternés la couvraient de leurs ailes ; des flambeaux à sept branches et des lampes ardentes brûlaient devant elle, pour plus de gloire et de majesté. A son aspect, de pieux transports animaient la foule. Elle répandait partout la paix et le bonheur. Il semblait qu'en sa présence tous les ennemis de la patrie allaient fuir ; que tous les fléaux, les calamités et les malheurs allaient disparaître comme une ombre ; la terre, en la voyant, paraissait se mouvoir et tressaillir d'allégresse. Les prêtres et les lévites, revêtus des ornements de leur gloire, la précédaient. Les magistrats et les anciens du peuple, tous les rangs, tous les sexes, tous les âges et toutes les conditions se pressaient pour rendre un éclatant hommage au monument protecteur et sacré. La vapeur de l'encens et le parfum des fleurs s'exhalaient dans les airs. Des concerts harmonieux faisaient retentir les échos ; les richesses de la nature, les drapeaux de la patrie paraient la cité. La nation tout entière, dans la joie et la piété, n'était occupée qu'à bénir et glorifier le Dieu d'Israël. Cette joie, cet enthousiasme, ces pieux transports, nous les voyons éclater dans cette paroisse en ce jour, où Marie, cette arche sainte de la nouvelle alliance, vient s'arrêter au milieu de vous pour protéger votre cité, pour bénir vos

familles, et pour répandre sur vous ses faveurs maternelles.

∴

Nous lisons dans la sainte Ecriture que l'Arche du Seigneur, portée sur les épaules des lévites, s'arrêta quelque temps au milieu du Jourdain, avant d'entrer dans la Terre-Promise, pour indiquer un nouveau passage aux enfants d'Israël. Marie, cette arche sainte de la nouvelle alliance, pour montrer aux hommes la voie nouvelle qui mène au ciel, séjourna quelque temps dans la mort, au milieu de ce Jourdain mystérieux, qui marque les confins de la vie, qui sépare la terre du ciel, le temps de l'éternité.

∴

Les enfants d'Israël marchaient dans le désert, et s'avançaient vers la Terre-Promise sous la conduite de leur chef. Ils souffraient, dans leur voyage, une soif cruelle. Dieu dit à Moïse de commander à une pierre de donner de l'eau pour désaltérer le peuple. Et Moïse obéit, et du rocher jaillit aussitôt une source abondante. Et cette source suivait le peuple dans sa marche, tantôt coulant paisiblement comme un fleuve dans la plaine; tantôt serpentant avec murmure entre les rochers; tantôt se précipitant avec impétuo-

sité dans les vallées ; tantôt remontant , contre nature , franchissant les montagnes et offrant partout à boire les eaux les plus pures. Quel prodige ! Et pourtant il n'est que la figure de celui qui se reproduit tous les jours sous nos yeux. Le peuple d'Israël représente l'humanité. Le désert qu'il traverse pour arriver à la Terre-Promise , n'est-ce pas cette vallée de larmes , qu'il nous faut traverser pour arriver au ciel ? Il souffrait la soif , nous l'endurons bien plus cruellement quand nous sommes sans cesse dévorés par le feu brûlant des passions. L'eau qui étanchait leur soif , c'est la grâce , cette eau divine sans laquelle nous péririons tous. Et ce rocher , c'est Jésus-Christ , qui épanche de son cœur toutes les grâces. C'est par l'ordre de Dieu que Marie parle , comme Moïse , à Jésus-Christ ; cette pierre miraculeuse , pour nous désaltérer , nous qui sommes son peuple chéri. Et ces eaux de la grâce nous suivent partout , lors même que nous quittons le chemin de la vertu. Elles descendent à nous jusque dans les plus profonds abîmes de nos misères ; elles nous parlent au milieu des plus durs rochers de notre indifférence. La bonté , la sollicitude de Marie nous poursuit jusqu'à notre dernier soupir.

Il est dit, dans la sainte Ecriture, que Salomon, se voyant élevé sur le trône d'Israël, condamna à mort tous ceux qui avaient combattu contre son père, et qui l'avaient outragé. Mais il est dit, en même temps, qu'il épargna le grand-prêtre Abiathard, et que, l'ayant fait venir devant son tribunal, il lui dit : Adonias, Joab et les autres, mourront. Comme eux aussi vous méritez la mort, ô Abiathard ; mais je vous pardonne, parce que vous avez porté l'Arche du Seigneur en présence de mon père. Et nous aussi, nous avons été condamnés à mort, par la désobéissance du premier homme ; mais le Seigneur, jetant du haut du ciel un regard d'amour sur Marie, laisse tomber sur sa fille bien-aimée des paroles de pardon, non parce qu'elle avait porté l'Arche de l'ancienne alliance, mais parce qu'elle devait être elle-même cette arche précieuse qui devait renfermer le salut du monde.

∴

Dans l'ancienne loi, Dieu avait marqué certaines villes de refuge, où tous ceux qui avaient mérité la mort, pour quelques crimes, étaient assurés de sauver leur vie, quand ils y étaient entrés. Et le Seigneur, pour faciliter à ces malheureux coupables ce moyen de salut, avait voulu

que toutes les routes qui conduisaient à ces villes protectrices fussent d'un accès facile, et que l'on y plantât des indications pour empêcher aux criminels de s'égarer. Ce n'était là qu'une simple figure, disent les saints Pères, de cette ville de refuge, toujours ouverte pour recevoir les pécheurs, et toujours disposée à les sauver. Cette ville, c'est Marie, dit saint Jean Damascène; car, il n'est malheureux si chargé de crimes, qui soit privé des secours de cette puissante protectrice, en se réfugiant vers elle, et ne puisse, par son intercession, recouvrer sa grâce et son pardon.

. . .

Le ciel, irrité et couvert de sombres nuages, fait pleuvoir un déluge vengeur sur les coupables. Les cataractes du ciel s'ouvrent, et toute la terre inondée est semblable à une vaste mer. On ne voit que des morts et des mourants ensevelis dans les flots. Mais au milieu de ces cadavres, l'arche flotte sur les eaux; elle échappe à cet immense désastre, et, toujours conduite par la main du Tout-Puissant, elle s'élève et s'avance, protégée contre la fureur des flots et des tempêtes. Belle image de ce qui s'est renouvelé dans la Conception de la sainte Vierge. Par suite du péché d'Adam, un déluge de maux se répand sur la

terre. La colère de Dieu s'apesantit sur ses habitants, et les frappe tous de sa malédiction. Mais dans cet immense désastre, Marie s'avance, arche bienheureuse de la nouvelle alliance; elle s'avance, bénie et guidée par la main du Tout-Puisant, à travers les flots d'iniquités, sans crainte du naufrage.

..

Un ruisseau s'échappe goutte à goutte d'une source mystérieuse, il commence à serpenter doucement sous le feuillage des arbres qui l'environnent, et se fraie peu à peu sa route au soleil. Vient-il à rencontrer sur son passage un rocher qui l'arrête, il ramasse lentement ses eaux, jusqu'à ce qu'elles montent à la hauteur de l'obstacle, le franchit avec une triomphante indignation, en mêlant au bruit de sa chute une blanche écume. Il se précipite en bouillonnant dans le lit qu'il s'est creusé. Plus le lit est profond, plus il attire à lui les eaux qui descendent des montagnes voisines, et bientôt il devient un fleuve majestueux, qui répand sur ses bords la fraîcheur et la vie. Telle a été la marche de la dévotion à Marie. Humble et presque silencieuse aux jours des catacombes; libre et grandie à la lumière, sous Constantin, elle se relève avec la majesté du triomphe; quand elle

rencontre l'opposition de Nestorius, elle commence alors, avec une splendeur inouïe, le cours interrompu de ses victoires.

∴

On peut comparer le culte de Marie à un vaisseau majestueux qui, parcourant le fleuve des âges, s'est enrichi des trésors de toutes les régions du globe, qui porte en triomphe les basiliques et les chapelles, les étendards des ordres guerriers, les naïfs et touchants emblèmes des pauvres et des petits de la terre, et qui a gravé en lettres de feu le nom de Marie sur les banderoles de ses mâts. Heureux les passagers qui, décorés du beau titre de chrétien ont été conduits par la grâce à prendre part à cette navigation protégée par l'étoile de la mer; sur quelle plage du monde habité qu'il mette le pied, ils entendront célébrer les fêtes de Marie, et bénir ce nom qui a uni la terre au ciel.

∴

Lorsque l'étoile du matin brille au firmament, elle annonce le lever prochain du soleil, et la sérénité du jour qui va luire. Le voyageur qu'arrêtait l'obscurité, ranimé par son apparition, se prépare à continuer sa route. Aussi, encore après une violente tempête qui, pendant

plusieurs jours, leur avait dérobé la vue du soleil, commencent enfin à apercevoir les astres, ils sentent leur cœur s'ouvrir à l'espérance, et leurs forces abattues se ranimer. Le pilote rassuré, la main au gouvernail, l'œil au ciel, salue de loin la terre qu'il désespérait de revoir. Vive image de cette étoile qui devait se lever de Jacob, et annoncer le soleil de justice, et le jour tant désiré de la grâce, de cet astre tutélaire qui doit toujours guider et consoler les enfants de la foi, sur la mer orageuse de ce monde.

∴

Comme la colombe de Noé, cet oiseau messager, et précurseur de la paix, Marie, par sa conception immaculée et par sa vie sans tâche, plane au-dessus des grandes eaux dont le péché couvre la terre. Comme la colombe de Noé, Marie s'élève au-dessus de toute la famille d'Adam, elle est pleine de vie au-dessus des cadavres que la mort roule dans ses flots; elle est belle, elle est pure, elle est virginale au-dessus de la boue infecte dont les vices ont sali toute la surface de la terre.

∴

Assuérus, roi de Perse, avait porté un décret de mort contre la nation juive. Esther tremblante vient se jeter à ses pieds, et lui demande la grâce

de son peuple proscrit. Elle le supplie de lui conserver la vie à elle-même, car, dit-elle, je suis juive. Et Assuérus descendant de son trône, lui dit: Rassurez-vous, Esther, cette loi est générale, mais vous n'y êtes pas comprise. Dieu aussi a porté un décret de mort contre le genre humain, mais n'y aurait-il pas une créature privilégiée à qui Dieu dira comme autrefois Assuérus à Esther: Cette loi générale ne vous atteint pas; Marie est cette créature privilégiée du Seigneur, lis sacré au milieu des épines, arche sainte et protectrice élevée au milieu des eaux du déluge universel.

..

On lit dans les annales de la Propagation de la foi, qu'un prince idolâtre résiste à toutes les instances d'un zélé missionnaire; l'apôtre découragé désespère de conquérir à son Dieu cette âme rebelle. Mais il lui reste une ressource, il porte sur sa poitrine une image de Marie, il l'expose aux yeux du barbare. A cette vue, le roi s'attendrit, il ne comprend pas encore le Dieu du ciel, mais il comprend déjà cette divine mère qui sourit à son enfant; il reconnaît dans la religion qu'on lui annonce, une loi d'amour et de clémence. Il tombe à genoux devant cette image, et il se relève chrétien.

..

Un missionnaire raconte que, prêchant dans une ville de France, il fut appelé par un grand pécheur âgé, dont la vie avait été scandaleuse. Le vieillard se jette au cou de l'homme de Dieu, en lui disant : Vous voyez un misérable pécheur, sauvez-moi. Le missionnaire le rassure, et le supplie au nom de la gloire de Dieu, de lui apprendre ce qui l'a converti. — Je l'ignore, reprit le vieillard. — Avez-vous suivi les instructions ? Aucune. — Vos amis vous ont peut-être conseillé de revenir à Dieu ? — Je n'ai point d'amis, et je les eusse choisis tels qu'ils m'eussent plutôt dissuadé. — Vous alliez sans doute aux offices ? — Jamais. Et les yeux du prêtre tombant sur une image de la Vierge : Eh quoi ! s'écria-t-il, un tel tableau chez vous ! — Oui, mon père, reprit le vieillard, je n'ai respecté que cela, et je me souviens que chaque jour, je récite un *Ave, Maria* devant cette image pour obéir à la dernière volonté de ma mère. Après ce trait, nul ne doit désespérer de son salut, s'il se recommande pieusement à Marie.

..

De jeunes élèves folâtraient un jour sur les bords d'un fleuve; l'un d'eux plus imprudent, y

tombe, il est emporté par le courant. Ses compagnons, glacés d'effroi, le voient disparaître sans pouvoir lui porter du secours. Ils aperçoivent cette tête pâle et tombante sortir des flots, et y rentrer aussitôt. Un cri effrayant vient frapper leurs oreilles et percer leur cœur : O ma mère ! s'écria-t-il. Pauvre enfant ! Il appelait sa mère qui était à soixante lieues de lui ; il ne pensait plus à ses maîtres, ni à ses condisciples, il ne pensait qu'à sa mère qui, malgré son héroïsme, ne pouvait lui prodiguer aucun secours. Ce fleuve, c'est la vie pleine d'agitation, c'est le monde avec ses flots de scandales qui roulent et emportent tant d'âmes, et quand nous sommes emportés par ces eaux dangereuses et tourbillonnantes, appelons Marie, ô ma mère ! elle est toujours près de nous, et toujours assez puissante pour nous secourir.

..

Si l'on a tant proclamé la gloire de la reine Sémiramis pour avoir gouverné pendant quarante ans la monarchie des Assyriens, pour avoir soumis l'Ethiopie, et vaincu le roi des Indes ; pour avoir fait aplanir des montagnes, et tracer des routes dans l'étendue de son royaume ; pour avoir fertilisé les terres en y faisant couler des sources fécondes. Que sont ces bienfaits, à côté

des munificences divines dont la reine du ciel nous a favorisés, et nous favorise tous les jours. N'a-t-elle pas gouverné l'Eglise et conseillé les apôtres? N'a-t-elle pas vaincu les hérésies, écrasé de son pied virginal la tête du serpent infernal? Ne nous a-t-elle pas rendu facile le chemin du ciel? Ne nous obtient-elle pas des grâces précieuses qui rendent l'Eglise forte, féconde, et notre âme pure et agréable au Seigneur?

..

Un soldat avait conservé au milieu de la licence des armes, les bons sentiments dans lesquels sa mère l'avait élevé. Il visitait souvent un prêtre pour se fortifier par de pieux entretiens. Le régiment reçoit l'ordre de partir, et le pieux soldat vient faire ses adieux au guide et à l'ami de son âme; et, ne le trouvant pas, il attend les yeux arrêtés sur une image de Marie, et le cœur livré aux plus douces pensées. Le prêtre arrive enfin : Qu'avez-vous, mon ami, lui dit-il, vous paraissez triste? — Non, mon père, reprit le soldat, la sainte Vierge m'accable, elle me tue. — Que voulez-vous dire? cette bonne Mère vous fait-elle quelques reproches? auriez-vous eu quelques malheurs? — Oh! non, mon père, mais la sainte Vierge me tue, elle a eu pour moi

tant de bonté, tant d'amour ! et pour tous ses bienfaits, je n'ai à lui offrir qu'un pauvre cœur de soldat, voilà ce qui me tue. Ah ! que ce pauvre cœur de soldat devait être cher au cœur de Marie !

..

L'histoire raconte que dans une ville d'Italie, on célébrait autrefois des fêtes qui rappelaient celles de l'antiquité païenne ; c'étaient des bêtes féroces qui se ruaient les unes sur les autres et se dévoraient dans un vaste amphithéâtre, et le peuple se rassasiait de ce spectacle. Un jour que, réuni dans la sanglante arène, il se disposait à jouir de cet horrible combat, un lion se détache et s'élançe au milieu de la foule qui, épouvantée, pousse des cris, et se précipite hors de l'enceinte. Dans le tumulte, une pauvre mère laisse tomber l'enfant qu'elle portait dans ses bras ; le lion le saisit, et la mère aussitôt tombe aux pieds du féroce animal, et lui crie : Rends-moi mon enfant. Le lion comme étonné de tant de courage, fixe cette mère éplorée et dépose intact son enfant à ses pieds. Voilà la conduite de Marie à notre égard ; ces jeux sanglants, ce sont les plaisirs du monde, où les passions se combattent, et quand une d'elles se détache, comme le lion, elle saisit notre âme pour la dévorer. Mais Marie arrête le

monstre infernal, et lui crie : Rends-moi mon enfant, rends-moi son âme, et le démon épouvanté abandonne sa proie.

..

Marie est Mère de Dieu ; cela seul dit plus que tout ce qui est écrit dans les pages sacrées, et dans les Pères de l'Eglise. C'est le plus sublime éloge que l'on puisse adresser à la reine du ciel. Un orateur célèbre faisait le panégyrique de Philippe de Macédoine. Après avoir vanté la noblesse de sa naissance, l'abondance de ses richesses, l'étendue de sa puissance, la grandeur de son courage, le nombre de ses victoires, il crut mettre le comble à son éloge par ces paroles : Je dédaigne tout ce que j'ai dit jusqu'ici, et je prétends, ô Philippe, avoir suffisamment fait votre panégyrique, en disant que vous êtes le père du grand Alexandre, qui s'étant couronné de gloire par toute la terre, est lui-même votre couronne. C'est donc à Marie que l'on peut dire avec vérité : Je recueillerai, et je renfermerai tous les éloges que l'on peut vous adresser, dans ces mots : Marie, vous êtes la Mère de Dieu, la Mère du Sauveur du monde, si votre Fils est couronné de toute la gloire du ciel et de la terre, toutes les prérogatives forment vos grandeurs, puisqu'il est lui-même votre gloire et votre couronne.

∴

L'histoire raconte qu'Antipater ayant écrit à Alexandre le Grand une lettre d'accusation contre Olympias sa mère, le fils de Philippe répondit : Antipater ignore-t-il donc qu'une seule larme de ma mère suffit pour effacer mille lettres d'accusation contre elle ? Quand Marie prie pour nous lorsque le démon nous accuse : Ignores-tu donc, lui répond Jésus-Christ, qu'une seule prière de ma Mère pour un pécheur, me fait oublier tous les crimes dont tu l'accuses, et obtient son pardon ?

∴

Un jour dans l'Italie deux peuples étaient en présence, ils se heurtaient, ils se massacraient ; déjà à plusieurs reprises le sang avait coulé. Le combat allait recommencer, déjà les traits volaient de toutes parts. Tout à coup un grand cri se fait entendre, qu'est-il advenu ? on regarde, des femmes apparaissent, la pâleur au visage, portant dans leurs bras de petits enfants, suppliant d'un côté leur pères, et de l'autre leurs époux ; elles s'écrient d'une voix qui domine le bruit de la bataille, le cliquetis des armes : Arrêtez ! Ah ! ce combat, vous ne pouvez plus le poursuivre ! ce crime, vous ne pouvez pas le commettre, s'il vous faut la vengeance nous voici,

disent-elles, mieux vaut mourir que de vivre sans vous, ou veuves, ou orphelines. A ce cri, un silence solennel se répand sur les deux camps, des larmes mouillent tous les yeux, la haine tombe de tous les cœurs ; les armes s'échappent de toutes les mains, ces guerriers étaient vaincus. Je n'en suis pas étonné, ces femmes devaient vaincre, elles tenaient par le cœur aux uns et aux autres de ces deux peuples rivaux ; elles étaient de vraies médiatrices, elles devaient triompher. Marie n'est-elle pas médiatrice entre Dieu et les hommes, entre son Fils du ciel irrité et ses enfants de la terre coupables ? Ne triomphera-t-elle pas du cœur de son Fils, elle si bonne et si puissante. (Le P. FÉLIX.)

..

Vous souvient-il de ce jeune Romain, Marcius Coriolan, qui, tout couvert de lauriers, fut exilé de Rome par la jalousie ? Après avoir réuni une nombreuse armée, il vint le cœur plein de haine assiéger sa patrie. Les habitants sont consternés ; on envoie à l'illustre banni plusieurs députations, d'abord ses amis, puis les magistrats, et ensuite les pontifes de la cité ; toutes les supplications furent inutiles. Alors, une femme romaine se dévoue, c'est la mère du guerrier irrité ; elle traverse le camp des Volsques, Marcius

reconnaît sa mère, il quitte son tribunal, et s'avance respectueusement vers elle. Mais Véturie prenant un air d'autorité, s'exprime ainsi : Avant de recevoir vos embrassements, apprenez-moi, Marcius, si c'est mon fils ou mon ennemi qui vient à moi; si je suis votre mère ou votre esclave. Des larmes d'attendrissement furent la réponse du fils, et Véturie, feignant de ne pas les voir couler, continue : Puisque vous êtes insensible, apprenez, mon fils, quelle sera votre première victime; vous n'entrerez à Rome que sur le corps sanglant et inanimé de votre mère. Le jeune Marcius ému et terrassé s'écria : O ma mère vous seule avez sauvé Rome. C'est ainsi que Marie prend notre défense auprès de son divin Fils que nous avons irrité. Mon Fils, dit-elle, si vous avez eu l'avantage de racheter les hommes, rendez grâce à mon sein qui vous a porté; ce sang qui a coulé du sommet du Calvaire, dans le monde, c'est mon sang, il a coulé dans mes veines avant de passer dans les vôtres; il s'est épanché pour sauver l'humanité et non pour la perdre. Souffrez que je reprenne mon bien, ou que je le répande sur les hommes qui sont aussi mes enfants; et Jésus-Christ se laisse toujours fléchir.

C'était aux jours des malheurs de la France , Edouard III, roi d'Angleterre, après avoir réduit Calais, consentit à lui faire grâce, à la condition que les cinq principaux de ses habitants viendraient dans son camp, la corde au cou, s'offrir en holocauste à sa grande colère. Et quand les victimes se virent sur le point d'être immolées au courroux du monarque inexorable, son épouse lui parla ainsi : Prince, qu'allez-vous faire? vous allez flétrir votre couronne d'une tache de sang qui ne s'effacera jamais; si vous m'avez jugée digne de vaincre avec vous; si vous m'avez associée aux travaux de la guerre; si vous me reconnaissez quelques droits à vos triomphes, je les réclame tous, moins pour sauver ces hommes vertueux, que pour sauver votre honneur; si mes prières sont impuissantes, je ne prie plus, je commande, j'exige; je demande la grâce de ces infortunés, pour prix de mes services, et je dois l'obtenir. Madame, répond le roi, je n'ai rien à vous refuser, mais vous gênez singulièrement ma justice. Cette reine, c'est Marie qui demande grâce pour les pécheurs, et son divin Fils est heureux de pouvoir céder aux supplications de sa mère, de pouvoir pardonner. (L'abbé MARCHAL.)

∴

Le Christ veut qu'on honore sa Mère. Suppo-

sez que dans cette ville, il existe un jeune homme pauvre, mais sage et laborieux. Il vit isolé, seul avec sa mère, un chétif atelier les abrite tous deux; il gagne à la sueur de son front le pain de chaque jour; son bonheur est d'assister sa mère, de lui être soumis, et de la voir sourire à ses travaux. Par un coup mystérieux de ce que le monde appelle hasard, et que nous, chrétiens, nous nommons Providence, ce jeune artisan entend frapper à la porte de sa mansarde. Les grands d'un peuple l'ont choisi pour roi; il lui apportent une splendide couronne, et de son échoppe, il passe sur un trône. Entouré de ce cortège royal, et de toutes les magnificences de la terre, il relègue sa mère au fond de son palais, il ne veut pas qu'on lui parle, et il punit l'audacieux qui veut la saluer. Trouverez-vous une expression pour peindre la conduite ignoble de ce parvenu. Or, Jésus vivait sur la terre dans la boutique d'un charpentier; il aimait sa mère, et trente ans de sa vie laborieuse sont tout entiers dans ces mots : Il lui était soumis. Maintenant que du sépulcre il s'est élancé au plus haut des cieux, il dédaignerait sa Mère, il punirait du supplice éternel le crime de l'honorer, de la prier et de l'invoquer ?

MÉDAILLE

Qui est-ce qui ignore qu'une de nos gloires militaires, dans les champs de l'Alma, a été préservée d'une blessure grave et peut-être mortelle par la protection visible de la sainte Vierge? L'éclat d'un obus qui a frappé le général en pleine poitrine, s'est arrêté sur la médaille bénie qu'il portait à son départ pour l'Orient. Il l'avait reçue de l'Impératrice et les paroles qui lui furent adressées en ce moment ont été une véritable prédiction : Général, portez cette médaille, elle vous protégera.

..

Cinq officiers d'artillerie déjeûnaient gaiement devant Sébastopol. Ils parlaient de la France, de la gloire, de l'avenir, de toutes ces choses magnifiques qui font de la jeunesse l'âge du bonheur. On apporte une lettre à l'un d'eux. Il l'ouvre avec émotion, et de l'enveloppe s'échappe une petite médaille de la sainte Vierge. Le jeune officier la saisit et la baise avec respect. Elle vient de ma mère, elle sera ma sauvegarde, dit-il, en jetant un coup d'œil assuré sur ses camarades, comme pour arrêter toute plaisanterie

déplacée. Mais ses amis ne songeaient point à le railler. Ils ouvrent leur tunique, et chacun d'eux montre sur sa poitrine sa médaille protectrice. Courageux et invincibles sont les soldats qui se présentent ainsi à la victoire ou à la mort, sous la protection de Marie ! Heureuse et invincible nation que celle qui possède de semblables soldats, de pareils défenseurs !

MENSONGE

Dans une lettre au pape Innocent, saint Jérôme raconte le trait que nous allons citer : Sous le règne de Valentinien, empereur d'Occident, un jeune chrétien et une jeune chrétienne furent arrêtés et accusés d'adultère. Avouez, criait le juge au jeune homme, avouez que vous vous êtes introduit dans la maison de cette femme, et que vous l'avez séduite. — Je suis innocent du crime dont on m'accuse, je ne puis que dire la vérité, et ce que vous exigez de moi est un mensonge, vous ne l'obtiendrez jamais. Hélas ! peut-être que le jeune homme oublia de prier ! Un jour que les tortures lui furent appliquées, la douleur fut plus forte que sa résolution, et pour

mettre fin à ses tourments, il fit un mensonge, et déclara avoir commis le crime dont il avait été faussement accusé. Les bourreaux qui l'avaient fait mentir à force de tortures, lui firent également subir la mort. Il en est toujours ainsi, quand on se confie au mensonge, il semble vous promettre le salut, et c'est toujours à notre honte, à notre perte qu'il nous conduit. Puis, s'adressant à la jeune chrétienne qui, loin de maudire son calomniateur, priait pour lui. Avouez donc aussi votre crime, lui crièrent ses juges : — Non, je suis innocente et je ne mentirai pas. — Sauvez-vous de ces tortures. — Je veux sauver mon âme. — Votre complice n'a pu résister, vous êtes plus faible que lui. — Avec Dieu je serai plus forte. Puis, regardant le ciel : Seigneur, dit-elle, vous ne m'abandonnerez pas. Après ces mots, elle se livra aux bourreaux qui l'exécutèrent. Elle aima mieux subir le plus cruel supplice que de faire un mensonge.

..

L'empereur Maximien envoya des soldats pour se saisir de saint Antoine, évêque de Nicomédie. Les soldats entrèrent, sans le savoir, dans la demeure du pontife, et lui demandèrent à manger. Le saint évêque les reçut avec empressement et satisfit à leurs désirs. Le repas fini : Bon vieillard,

dirent les envoyés de l'empereur, où pourrions-nous découvrir l'homme que nous cherchons? — C'est moi, répondit saint Antoine. — Oh ! nous ne perdrons jamais un homme si hospitalier, reprirent les soldats, et nous allons dire à l'empereur que nos recherches ont été infructueuses. — A Dieu ne plaise, reprit le saint, que vous fassiez un mensonge ! J'aime mieux mourir que de conseiller un péché. Il partit avec eux pour aller au supplice.

..

Le meilleur moyen de se concilier la bienveillance, c'est de dire la vérité. Dans un collège, un jeune élève avait obtenu la permission de sortir avec son père, à la condition de rentrer pour la classe. Il arriva trop tard. Il fut appelé chez le principal. Celui-ci fort mécontent le gourmanda, et lui dit : Vous aurez une sévère punition qui servira d'exemple, je vous accorde une faveur, et voilà un quart d'heure que la classe est commencée. — Monsieur, reprend avec franchise le jeune élève, il y a une demi-heure. — Ah ! mon enfant, vous me désarmez, reprit aussitôt le principal, allez, je suis satisfait.

..

Vous souvient-il du jeune prisonnier de Qui-

beron, âgé de vingt ans ? Sa jeunesse attendrit le président de la commission militaire qui hésite à prononcer contre lui la sentence de mort et lui insinue de se sauver par un mensonge. Vous n'avez pas l'âge, jeune homme, lui dit-il. — Je vous comprends, répond ce noble enfant, et je vous remercie de votre intérêt, mais j'ai l'âge de mourir avec mes compagnons d'armes, et je ne rachèterai pas ma vie par un mensonge.

MESSE

Une jeune vierge des premiers siècles de l'Eglise se rendait un jour au saint sacrifice de la messe. Un garde de l'empereur, frappé de sa modestie, l'arrête et lui dit : — Où vas-tu ? — Je vais à l'assemblée des fidèles. — Je t'empêcherai, dit le soldat. — La mort la plus cruelle, répondit la jeune Anysie, ne sera pas pour moi un obstacle, retire-toi, misérable, Jésus-Christ te punira. Le soldat furieux, lui plonge son épée dans le cœur.

∴

Saint Grégoire raconte que tandis qu'Alexandre le Grand offrait un sacrifice à ses fausses di-

vinités, un de ses pages laissa tomber dans sa main un charbon ardent. Il en sentit vivement les atteintes. Mais quelque sensible que fût la douleur, il se fit une si héroïque violence, qu'il ne poussa pas même un soupir, de peur de troubler le sacrifice. [Apprenons par la conduite de ce païen, jusqu'où doit aller notre respect, notre recueillement, lorsque nous assistons à l'admirable sacrifice de nos autels.

..

L'histoire a remarqué que les peuples molossiens obtenaient toujours ce qu'ils demandaient à leur souverain, lorsque, se mettant à ses genoux, ils lui présentaient un de ses enfants. Or, Dieu ayant mis cette inclination au cœur de l'homme, doit nécessairement la posséder aussi, et lorsque dans le saint sacrifice de la messe, on lui présente son fils, il se rend pour l'amour de lui aussi libéral qu'un Dieu peut l'être.

..

L'histoire raconte que Vitikind, roi des Saxons, étant encore païen et soutenant une guerre contre Charlemagne, eut la curiosité de voir ce qui se passait dans le camp des chrétiens. Il se déguise et assiste aux cérémonies de la messe. Il admire la piété, le recueillement avec lequel les soldats

assistaient au saint sacrifice. Touché jusqu'aux larmes, il se fait instruire de la religion catholique, et se fait chrétien avec tous ses sujets.

..

Un roi d'Angleterre, Jacques II, chassé de son trône, débarqua sur les côtes hospitalières de la France. Il se rendit à la Trappe, et voulut voir un religieux autrefois officier de Louis XIV. A quelle heure entendez-vous la messe, lui demanda le roi? — A trois heures du matin, répondit le trappiste. — Comment pouvez-vous faire dans la saison rigoureuse de l'hiver? — Je rougirais, dit l'officier, de compter pour quelque chose les peines légères que je rencontre dans le service de mon Dieu, après avoir méprisé celles que je rencontrais au service de mon roi.— Vous avez raison, lui dit le monarque exilé; on ne peut assez s'étonner qu'on fasse tout pour un roi de la terre, et presque rien pour le roi du ciel.

MIRACLE

Pourquoi les miracles, si nombreux autrefois, sont-ils si rares aujourd'hui? Parce qu'ils ne

sont plus nécessaires, répond saint Grégoire. Quand vous transplantez un jeune arbre, ajoutez ce pontife, vous l'arrosez parce que sans cela il périrait. Mais une fois qu'il a poussé de profondes racines, que le tronc a grossi, qu'il est fort, qu'il peut résister à l'orage, que les branches se sont grandement étendues, vous regarderiez l'arrosage comme inutile. Il en est de même du christianisme. C'est un arbre que Dieu a planté dans le champ de ce monde; il a fallu, pour ainsi dire, l'arroser par les miracles, pour lui faire prendre racines parmi les hommes. Et maintenant que cet arbre a développé ses branches dans tout l'univers, les miracles ne sont plus aussi nécessaires que dans les premiers temps de l'Eglise.

MISSION

Nous lisons au deuxième livre des Paralipomènes, qu'après avoir ravagé, détruit les bois, les temples et les lieux consacrés au culte des idoles, le saint roi Josaphat détacha d'auprès de lui des prêtres et des lévites, pour aller instruire les bourgades et les cités de Judas, portant avec

eux les livres sacrés , ils se rendaient au milieu des peuples pour les instruire et les consoler. Avec la crainte de Dieu, l'espérance et l'amour, ils introduisaient dans les cœurs une joie réelle, un bonheur céleste. Telle est la sublime mission des missionnaires, des apôtres qui apparaissent au milieu des peuples pour leur prêcher l'Evangile. Ils viennent éclairer les esprits, toucher les cœurs et sanctifier les âmes, les envoyer au ciel après avoir réparé les ravages qu'y avait causés le péché.

..

Inquiet et attristé depuis le départ de ses enfants, le patriarche Jacob disait à son cher Joseph : Va , mon fils, va visiter tes frères, et quand tu les auras rencontrés, reviens m'apporter de leurs nouvelles, et me dire qu'ils sont heureux. Et le jeune homme se dirige vers les plaines d'Hébron et de Chanaan , où ses frères gardaient les nombreux troupeaux de leur père, et ne les trouvant point dans les plaines de Sichem, il interrogeait avec anxiété le voyageur en disant : Je cherche mes frères, pourriez-vous me les indiquer, et me conduire à eux ? Dieu aussi a des enfants , et comme le patriarche désolé , il s'attriste , il s'alarme sur la destinée de cette grande famille qui habite loin de lui la

vallée de l'exil. Va, dit-il au missionnaire, dans l'anxiété de sa tendresse, va vers mes enfants qui m'ont oublié, va les chercher et les ramener près de moi. Ils souffrent, je veux les soulager, les consoler, les rendre heureux. Et le missionnaire fidèle à la voix du Seigneur arrive, il cherche ses frères, des âmes qu'il aime, qu'il veut sanctifier et conduire au ciel.

MODESTIE

Julie, fille unique de l'empereur Auguste, entra un jour dans l'appartement de son père, avec une mise inconvenante. Le monarque fut choqué, et la reçut très-froidement. Le lendemain, elle se présenta chez lui avec une parure plus simple et plus modeste. L'empereur, charmé de ce changement, l'embrassa avec tendresse et s'écria : Oh ! combien cette noble et modeste simplicité est plus digne de la fille d'Auguste.

. . .

Saint François d'Assise prit un jour avec lui un de ses religieux et lui dit : Allons prêcher, ils sortirent ensemble. Après avoir parcouru la

ville avec une modestie angélique, ils revinrent au monastère. Mais, mon père, dit son compagnon, nous ne prêchons donc pas? — C'est déjà fait, mon fils, répondit le saint. C'est que la modestie avec laquelle ils marchaient en allant dans les rues, avait été une puissante prédication.

∴

Un riche Athénien donnait une fête splendide aux ambassadeurs du roi de Perse. Pour mieux intéresser ses convives, il avait invité tous les philosophes de la ville. Ceux-ci avaient beaucoup parlé, ils s'étaient appliqués à inspirer à ces nobles étrangers, la plus haute idée de leur talent et de leur doctrine. On avait disserté éloquemment sur les sciences et les arts. Pendant tout ce temps, Zénon seul s'obstinait à garder un modeste silence. Les ambassadeurs surpris l'interpellèrent en lui disant : Zénon, que rapporterons-nous de vous au roi, notre maître? — Rien, répondit froidement le chef de l'école du portique, rien, si ce n'est que vous avez rencontré dans Athènes un vieillard qui sait se taire.

∴

Il y a des fleurs qui laissent échapper leur parfum à l'ombre, et dont l'odeur devient plus

douce à mesure que le soleil monte plus haut dans les cieux. Elles sont cachées sous la couche épaisse d'un gazon frais et verdoyant, sous les ombrages des arbres majestueux. Et le soir, lorsque le jour va fuir, elles exhalent plus agréablement encore leur encens à travers les feuillages, elles parfument au loin l'atmosphère. On aime à respirer cet air embaumé. Tel est le doux parfum que répand autour d'elle une âme vertueuse et modeste, elle embaume l'intérieur de la famille, le foyer paternel, la société dans laquelle elle vit, elle y verse l'union, la paix, l'amitié; toutes les vertus qui rapprochent la terre du ciel. Sa mort, son souvenir, sont encore d'agréables parfums que l'on aime à respirer.

MONDE

Le monde nous appelle par ses charmes, il nous offre ses plaisirs, il nous présente la coupe riante de la volupté, et jette sur nos pas des fleurs et des parfums. Oh ! n'écoutons pas sa voix enchanteresse qui ne nous laisserait que des chagrins amers, que des remords. Venez avec moi à Jérusalem, venez à ma cour, disait David à

Berzellai , ce vénérable Israélite qui avait secouru par ses richesses son maître fugitif , il l'avait soutenu dans sa retraite. Venez avec moi dans mon palais , disait le monarque , je vous ferai couler le reste de vos jours dans le plus doux repos. — Moi , prince , reprit Berzellai , que j'aie dans votre palais me livrer aux plaisirs ! Les délices de la table , l'agrément des concerts , les divertissements de la cour ne sont plus de mon âge. Il ne me reste plus qu'à mourir dans le sein de ma famille , et à descendre en paix dans le tombeau de mes pères.

..

Alexandre , suivi de près par les ennemis et côtoyant avec son armée une rivière , s'aperçut que ses soldats altérés y jetaient les yeux. Craignant que s'ils rompaient leurs rangs pour éteindre leur soif , ils ne retardassent la marche , il fit crier par un héraut de ne point se fier à cette rivière , parce que les eaux en étaient mortelles. Les soldats épouvantés s'en éloignèrent en accélérant leurs pas. Et nous aussi , nous sommes pressés par les ennemis de notre âme qui nous entourent de toute part. En nous avançant dans la vie , nous jetons des regards envieux sur les plaisirs et les joies du monde ; nous voudrions

les goûter pour étancher cette soif qui commence à se faire sentir. Dans la crainte qu'ils ne nous détournent du chemin du ciel, je viens vous dire aussi : N'approchez pas vos lèvres de cette source, car ses eaux sont empoisonnées ; comme les soldats d'Alexandre, pressez vos pas.

. . .

Caligula cherchait depuis longtemps le moyen de se défaire de quelques sénateurs qui s'étaient ouvertement déclarés ses ennemis. Le cruel empereur les fit venir à un splendide banquet. Au milieu du festin , le plafond de la salle s'ouvrit, et l'on vit une douce rosée de parfums tomber sur les mets succulents et enivrer les convives. La jouissance dura trop. Les sénateurs commencèrent à être suffoqués, ils voulurent fuir pour échapper à une mort certaine ; mais toutes les issues avaient été fermées, et ils tombèrent victimes de leur amour pour les plaisirs, et de la cruauté de l'empereur. C'est ainsi qu'agit le monde à l'égard de ses courtisans. Ils savent que les plaisirs sont meurtriers, qu'ils épuisent le corps, affadissent le cœur, appauvrissent l'intelligence. N'importe, ils les recherchent avec passion, s'y livrent avec frénésie jusqu'à ce qu'ils succombent.

..

Sous Justinien , empereur d'Orient , Gélimer , roi des Vandales est vaincu par Bélisaire , qui , s'étant fait amener son prisonnier , s'étonna de le voir joyeux dans un moment si fatal. Général , lui dit Gélimer , j'ai éprouvé toutes les faveurs et toutes les rigueurs de la fortune. J'ai porté le sceptre , ensuite les fers. J'ai reconnu que les biens et les maux de ce monde sont plus dignes de mépris et de risée que d'attachement et de regrets. Et en entrant dans la prison que l'empereur lui avait destinée , il dit ces paroles : Vanité des vanités ! Le repentir de ses crimes trouva place dans son cœur , dit l'histoire , il les expia et recouvra le bonheur en trouvant la religion.

..

Un roi d'Ecosse , Kennet , prit un jour dans ses mains un globe artificiel d'une grande beauté et d'un prix inestimable mais qui contenait des flèches pénétrantes et trempées dans un venin subtil. Touchant sans le vouloir un ressort inconnu , toutes ces flèches se lancèrent sur lui et le blessèrent à mort. Tels sont les plaisirs attrayants du monde qui blessent et tuent notre âme , dès qu'on les approche de trop près.

. . .

Lorsqu'un navigateur est sur le point d'entreprendre sur la mer un long et périlleux voyage, il a soin, avant de déployer ses voiles et de lever l'ancre, de s'approvisionner et de s'instruire auprès de ceux qui connaissent mieux les abîmes qu'il va sillonner; il consulte les vieux marins qui ont parcouru cet élément perfide. On lui parle des tempêtes, des écueils, des rochers; il écoute avec attention les conseils qu'on lui donne et promet d'en profiter. Il déroule devant lui la carte des mers qu'il doit parcourir; il lit les ouvrages des navigateurs pour connaître les dangers qu'il doit éviter pour ne pas être victime du naufrage, ni abîmé dans les flots. Mes enfants, vous êtes au moment de vous lancer sur la mer orageuse du monde, pour aborder à la fin de votre vie sur d'autres rivages; jeunes navigateurs qui allez commencer une course périlleuse, votre âme est comme un navire qui va être battu par les vagues furieuses de la mer, c'est-à-dire par les passions qui heurtent et poussent le cœur humain. Avant de vous embarquer sur cet élément perfide, laissez-moi vous aider par quelques conseils à traverser cet océan, pour aborder plus sûrement au fortuné rivage.

..

Il nous est arrivé bien des fois de suivre d'un regard attristé les matelots joyeux qui s'embarquaient sur l'océan perfide. Ils ne pensaient qu'au bonheur du voyage, aux distractions des pays lointains, à l'or qu'ils allaient rapporter, aux rivages inconnus qu'ils allaient visiter. Mais ils ne pensaient pas à l'inconstance des flots, aux écueils de la mer, à la mort si triste dans la tempête. Nous avons suivi aussi bien des fois du regard, sur les flots orageux de ce monde, les jeunes cœurs. Eux aussi ne pensaient qu'à se couronner de roses. Ils ne prévoyaient pas les peines, les remords, les revers de fortune.

..

Le monde ne peut rien vous donner, pas même un quart d'heure de vie. Prince, disait un officier mourant à son souverain qui était venu le visiter, prince, j'ai versé tout mon sang à votre service; accordez-moi en retour un quart d'heure de vie!— Hélas! répond le monarque, ce n'est point en mon pouvoir.— Malheureux que je suis, reprend le malade! J'ai travaillé pour les autres, et je n'ai rien fait pour moi. Je me suis sacrifié au service d'un homme qui ne peut rien, et j'ai

oublié le service de Dieu qui seul peut me récompenser.

∴

Voyez cette fleur que le vent balance sur sa tige hérissée d'épines ; elle brille sur sa propre verdure d'un éclat remarquable. Quelquefois , un insecte posé dans sa corolle en relève la beauté par son vert d'émeraude. Eh bien ! cette fleur ne nous semble-t-elle pas que , symbole du plaisir mondain par ses charmes et sa rapidité , elle porte comme lui , le danger autour d'elle , et le repentir dans son sein.

∴

Le monde est un volcan , que l'on n'approche jamais impunément. Vous connaissez ce philosophe imprudent , que l'amour de la science conduisit au sommet du Vésuve ? Il voulait voir de près ce beau , mais dangereux spectacle ; il fut englouti dans le cratère enflammé. N'approchez pas du monde , il vous fascine par ses charmes , vous attire par ses plaisirs , et vous précipite dans ses abîmes.

∴

Vous connaissez l'histoire de cette reine d'Égypte qui tenait une corbeille de fleurs odoriférantes , elle en respirait les parfums enivrants.

Ses mains délicates, en fouillant sous ces fleurs, rencontrèrent un aspic, dont la morsure lui causa une mort douloureuse. Cette corbeille, ces fleurs sont l'image d'une vie sensuelle et mondaine. On en respire le parfum, on s'y plonge, on s'y endort. Mais bientôt, à force de jouir, à force de remuer les fleurs des jouissances, on finit par rencontrer l'aiguillon de l'aspic, dont le venin fait souffrir, et puis mourir. (L'abbé MARCHAL.)

..

Le monde est une de ces tavernes trompeuses, semées sur les grandes routes, où l'on accourt joyeux, affable, au-devant du voyageur fatigué. Tout y est bien, vous dit-on, la nourriture saine et abondante, et le prix infime. On vous sert en riant, on vous égaie, on vous flatte. Mais le lendemain on vous présente une note effrayante. Comment ! dites-vous, j'ai peu mangé... Mais ces aliments si vantés, cette boisson, que l'on disait être si délicieuse, étaient détestables... J'ai peu reposé, le lit était dur comme un rocher. Où sont vos belles paroles, vos magnifiques promesses ? Mais l'hôtelier menace, il roule des yeux enflammés, et vous payez jusqu'à la dernière obole. Voilà le monde. Que de flatteries, de promesses il prodigue à ses hôtes d'un jour ! Mangez,

buvez, riez, dormez sans crainte, dit-il, Dieu est si bon, si miséricordieux ! Et nous, voyageurs imprudents, nous nous confions à ces paroles. Mais la mort se dresse soudain, elle déroule la note effrayante que l'éternité réclame du temps, c'est-à-dire l'enfer. Quoi ! ces supplices éternels pour quelques plaisirs passagers et pleins d'amertume ! Regrets superflus ! Vous avez bu, mangé, acquittez maintenant votre dette, expiez dans les souffrances éternelles.

. . .

Qui ne connaît l'histoire de l'infortunée Jeanne de Valois, reine de France ? Elle aimait son époux, elle n'en était pas aimée. Elle s'immola pendant plusieurs années pour lui prouver son affection. D'un époux volage, elle ne fit qu'un ingrat. Et un jour, elle entendit tomber sur elle la terrible sentence qui lui enlevait son époux et son diadème. Après cet outrage sanglant, Jeanne se retira dans la solitude. Et là, elle brisa son luth sur ses genoux, et en fit une croix. C'est ainsi que, du symbole de ses quelques jouissances mondaines, elle se fit un autre symbole, celui d'une espérance immortelle. Elle changea, dans sa pieuse solitude, la couronne de France contre la couronne d'épines qui devait placer sur son

front, plissé par les épreuves, cette autre couronne moins éphémère que les lis, celle que Dieu réserve à la vertu, transfigurée par le malheur. Le monde est comme Louis XII, il aime peu, ses affections ne se posent que sur les fleurs éphémères. Et l'histoire de Jeanne de Valois est l'histoire de bien des femmes du monde, déçues, trompées dans leurs affections, et ces infortunées, victimes d'un inconstant égoïsme, versent bientôt, dans une solitude forcée, fille du mépris, les larmes d'une inexprimable indignation. C'est alors que, désenchantées de la créature qui n'aime qu'un jour, elles se tournent vers le seul cœur qui soit digne du leur, parce qu'il ne se lasse jamais le premier d'aimer. (L'abbé MARCHAL.)

..

Si vous ôtez le prestige qui embellit les charmes des plaisirs du monde, que reste-t-il au fond de ces utopies? Qu'illusions, mensonges, cruelles déceptions. On raconte que dans les déserts brûlants des tropiques, les rayons du soleil, réfractés par les vapeurs qui s'élèvent de ce sol embrasé, reflètent quelquefois aux yeux du voyageur, avec toutes les apparences de la plus saisissante réalité; des sites enchanteurs, de vertes oasis, des fleuves aux eaux limpides, qu'om-

bragent des palmiers chargés de fruits : on ajoute que trop souvent l'imprudent voyageur est victime de cette illusion, contre laquelle il oublie qu'on l'avait prévenu. Haletant sous les rayons d'un soleil de feu, consumé par les ardeurs d'une soif dévorante, l'infortuné se sent ranimé à la vue de ce spectacle merveilleux. Il redouble de vitesse pour atteindre ces eaux et ces rafraîchissants ombrages ; mais à mesure qu'il avance, le vent devient plus brûlant, le désert plus sablonneux et plus aride, ses illusions ne se dissipent enfin que lorsque ses forces épuisées ne lui permettent plus de retourner en arrière. Il tombe, il expire au milieu des plus cruelles souffrances. Voilà bien les plaisirs, les fêtes du monde, qui offrent de loin des charmes, des attraits : on les goûte, ils ne laissent que déceptions, que remords, que peines déchirantes.

..

Un esclave grec était autrefois en sentinelle au faite du palais d'Argos ; l'œil sur les mers, il épiait le retour d'un vaisseau voguant alors sous d'autres cieux, et qui devait lui apporter cette liberté, qu'il rêvait dès sa jeunesse. Son regard attendit en vain pendant de longues années, puis quand il l'aperçut, il était sous le poids

d'un trop grand âge, et cette faveur eût été pour lui sans charmes et sans utilité. Tel est le sort des mondains : altérés d'honneurs, de plaisirs et de richesses, ils poursuivent sur l'océan des illusions, une lueur qui les leur révèle, et souvent ils meurent sans pouvoir en découvrir une parcelle. Et quand il leur est permis d'en jouir, ils sont sur le déclin de la vie, comme l'esclave d'Eschine, ils sont pour eux sans attrait.

..

Le voyageur, en traversant les vastes plaines du Nouveau-Monde, rencontre sur son chemin bien des plaines riantes, bien des beautés inconnues ailleurs, qui captivent ses regards et enchaînent ses pas au sein de cette nature si féconde en merveilles. Cependant, malheur à lui si, cédant au charme d'un spectacle qui le ravit et l'enchanté, il se laisse entraîner seul au fond de ces immenses solitudes. Bientôt le rugissement du tigre, farouche tyran du désert, bientôt le sifflement des hideux reptiles qui, réveillés par les pas de l'étranger, déroulent leurs redoutables anneaux, avertissent l'imprudent voyageur qu'il est venu chercher la mort là où il croyait cueillir une fleur embaumée, un fruit délicieux, capable de rafraîchir ses lèvres brûlantes. Fidèle image de

ce qui arrive trop souvent au milieu de nous, à celui qui, sur la foi d'un monde séduisant et perfide, s'élançe imprudemment à travers ses sentiers tout rayonnants de l'éclat de ses fêtes, tout parfumés des roses du plaisir. Tout semble sourire au premier abord ; tout semble annoncer la joie et le bonheur ; mais les épines, aux dards acérés ; mais l'abîme, au gouffre dévorant, sont cachés sous ces fleurs que prodiguent un instant le monde.

..

Voyez cet oiseau qui vole dans les airs, comme il est beau et majestueux ! comme il plane avec grâce ! comme il s'élançe avec rapidité ! Cet oiseau est le prince, le roi, le maître des régions aériennes. J'aime à le contempler quand il traverse les abîmes, quand il se précipite sur les sommets élevés, et qu'il descend ensuite pour séjourner quelques instants dans les vallées. Mais qu'y a-t-il donc ? Cet oiseau si fier, si hardi, si agile dans son vol, il se débat péniblement, couché sur la terre. A-t-il été percé par les flèches perfides d'un habile chasseur ? Non. Mais c'est quelque chose de plus doux, de plus perfide encore ; c'est une substance glutineuse qui recouvrait certains arbres. Sans soupçonner le péril, il est venu s'abattre sur ces branches, où se ca-

chait un piège. Maintenant il se débat tristement. Ses ailes impuissantes n'ont plus que ce mouvement fébrile qui indique une douloureuse angoisse. C'est l'effet des plaisirs du monde sur l'âme. C'est de la glu. Ils sont doux, mielleux comme elle; quand nous nous réveillons, les ailes de notre âme, de notre cœur sont prises; elles ne sont plus capables d'un essor généreux. Autrefois cette âme aimait à vivre dans les hautes régions. Elle comprenait une action désintéressée, un sacrifice héroïque. Aujourd'hui cette âme est engluée, elle se traîne, elle rampe sur la terre. (Mgr LANDRIOT.)

∴

Au temps où l'idolâtrie régnait sur la terre, il se trouvait une divinité plus barbare que les autres. Elle se nommait Moloch. Il lui fallait des victimes humaines. Ses prêtres étaient chargés de lui choisir, dans la foule de ses adorateurs, de malheureux enfants, que l'on couronnait de roses, malgré les cris et les gémissements des mères. Les victimes parées pour le sacrifice inhumain étaient amenées aux pieds de la statue d'airain. Un mécanisme intérieur faisait mouvoir les bras, qui se serraient lentement sur sa dure poitrine. Et les enfants étaient placés successivement dans les bras du Moloch impitoyable, et le méca-

nisme se mouvait , et les bras de fer se repliaient sur la poitrine d'airain , et un horrible craquement se faisait entendre. Et, les bras se rouvrant, laissaient tomber aux pieds de la féroce divinité ses enfants écrasés sur ce cœur sans pitié. Ce Moloch, c'est le monde, immolant ces jeunes filles que des mères imprudentes couronnent de roses, parent et livrent aux bals, aux théâtres, aux salons, aux fêtes et aux plaisirs du siècle.

..

Michel-Ange, sur le front duquel Dieu posa le sceau du génie, mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après des pertes immenses, des épreuves cuisantes, sa vie s'éteignit dans l'isolement et le chagrin. Il finit en jetant à la postérité, qui l'admire, ces paroles : J'ai marché de longues années pour arriver à ma dernière heure, et je te connais enfin, mais trop tard, ô monde perfide, misérable et insensé; je sais maintenant quelles sont tes joies. Va-t'en promettre à d'autres la paix, que tu n'as jamais possédée toi-même.

..

Ne nous arrêtons pas à ce que le monde étale à nos regards éblouis, fascinés; ce n'est qu'un fantôme de perfide apparence. Vous pouvez vous en convaincre tous les jours dans les représenta-

tions théâtrales, qui ne sont qu'une image de ce monde trompeur. La scène vous montre, dans le lointain, un horizon inconnu, un ciel doré, des nuages transparents et légers qui s'élèvent de la mer, à peine agitée par la brise; des vaisseaux, qui glissent sur les flots; sur la plage, on voit des temples, des palais somptueux, des montagnes, des collines, des bosquets enchanteurs, ornés d'orangers et de myrthes fleuris. On dirait que tout se meut, s'agite, que tout est vie et vérité. Gardez-vous d'approcher, si vous ne voulez pas que l'enchantement s'évanouisse; vous verriez une toile grossière, peinte avec des couleurs plus grossières encore, là où vous pensiez trouver un chef-d'œuvre. C'est ainsi que les biens et les plaisirs du monde, aperçus de loin, sont enchanteurs; mais quand on les possède, ils perdent leur aspect séduisant, ils s'évanouissent devant nos yeux, et ne satisfont jamais le cœur.

M O R T

Jacob disait à Joseph : Mon fils, lorsque je revenais de Mésopotamie, je perdus Rachel, qui mourut en chemin. C'était au printemps; elle

mourut à l'entrée d'Ephrata, et je l'enterrai sur la route. Le bon patriarche voulait instruire son fils Joseph. Il voulait lui dire : N'allez pas, mon fils, séduit par les charmes de la grandeur, par la force de la jeunesse, vous promettre les longues années de votre père; pensez plutôt à la mort prématurée qui a enlevé votre mère, encore jeune. En effet, Rachel est morte en chemin, au milieu de sa course. Hélas! lorsque la vanité forme ses projets, la mort les arrête. Elle est morte dans le printemps, lorsque la jeunesse brille sur le front. Elle est morte à l'entrée d'Ephrata, qui veut dire abondance. La mort nous moissonne au moment où nous sommes sur le point de jouir. Jacob l'a inhumée sur le chemin, afin que son tombeau instruisît les voyageurs sur l'incertitude et la brièveté de la vie.

..

L'histoire nous apprend que le plus puissant roi de l'univers, marchant à la conquête de la Grèce avec une armée formidable, et contemplant d'un lieu élevé cette multitude de soldats, versa des larmes à la pensée que dans quelques années pas un de ces combattants ne seraient sur la terre. Je n'ai pas sous les yeux un si grand nombre de personnes, et cependant j'affirme que

l'année ne se passera pas avant que l'un de nous n'ait paru devant Dieu.

..

Un ancien philosophe, Aristipe, voyageait sur une mer orageuse ; le vaisseau fit naufrage et le philosophe perdit tout ce qu'il possédait. Mais la renommée de sa science était si grande et si répandue, qu'arrivé sur le rivage, les habitants de cette contrée lui rendirent autant de biens qu'il en avait perdus. Quelque temps après, Aristipe écrivit à ses amis, en leur recommandant de n'emporter dans leurs voyages que des biens qu'on ne peut perdre dans les naufrages. C'est là ce que nous disent les saints du haut du ciel : Ils nous avertissent de ne se pourvoir dans cette vie que des biens qui ne se perdent point avec le naufrage qu'on éprouve à la mort.

..

Alexandre vit un jour un philosophe qui, un flambeau à la main, remuait des ossements : Que fais-tu là ? lui dit ce conquérant. — Je cherche la tête de ton père, et je ne la reconnais pas ; regarde si tu seras plus heureux que moi. C'est que le pauvre meurt, et que le riche et le grand du monde meurent aussi, et à la mort, il n'y a plus de rang, plus de distinction.

..

Après avoir conquis l’Egypte, passé l’Euphrate et soumis des peuples sans nombre ; après avoir pris et repris Jérusalem, et s’être couvert de gloire ; après avoir opéré des prodiges dignes des plus grands conquérants de la terre, Saladin allait rendre le dernier soupir. Il appelle le héraut qui portait devant lui l’étendard dans les batailles, et lui ordonne d’attacher à une lance le linceul dans lequel on va l’ensevelir, il lui dit : Va, porte cette lance, déploie cet étendard, et crie en le déployant : Voilà tout ce que le maître du monde emporte de sa couronne, de ses biens et de sa gloire. J’imite aujourd’hui ce héraut, mes frères, déployant à vos yeux l’étendard de la mort, je viens vous dire : Il faut mourir, un linceul, quelques planches, voilà tout ce que vous emporterez de vos biens, de vos honneurs et de vos plaisirs.

..

Lorsque le paon orgueilleux étale la roue magnifique de son plumage étoilé, il se regarde, se réjouit, se félicite et se pavane, en s’admirant dans tous les détails de sa parure. Mais si son regard s’abaisse sur ses pieds noirs et difformes, il pousse soudain un cri aigu et plaintif, rabat

ses ailes et replie sa parure. Comme lui , beaucoup se prennent d'un bel amour pour les dignités , les biens , le luxe dont ils abondent. Ils se contemplent, ils s'admirent, ils peuplent de leurs projets les années nombreuses qu'ils se promettent. Mais qu'ils regardent seulement à leurs pieds la mort qui s'avance et qui va les atteindre ; oh ! avec quelle précipitation ils rabatteront leurs ailes, ils dépouilleront l'orgueil, et changeront de pensées, de sentiments et de conduite.

..

Mézerai , auteur d'une histoire de France , ayant rassemblé ses enfants autour de son lit de mort, leur adressa ces paroles d'autant plus remarquables que sa vie n'avait pas toujours été exemplaire : Mes enfants, ne sortez jamais du sentier de la vertu, et croyez plutôt Mézerai mourant que Mézerai pendant sa vie.

..

Le grand Condé, plus grand encore sur son lit de mort que sur le champ de bataille , s'écriait en voyant approcher sa dernière heure : Oh ! que je vois les choses différemment que je ne les ai vues dans le cours de ma vie.

..

L'impératrice Marie-Thérèse fit construire son tombeau, elle s'arrêtait souvent auprès de ce monument de deuil, et, le montrant à ses enfants, elle leur disait : Avons-nous le droit d'être orgueilleux ? voilà le dernier asile qui reste aux empereurs.

∴

Philippe II, roi d'Espagne, sur le point de mourir, fit appeler son fils, et, ouvrant son vêtement royal, il lui montra sa poitrine rongée de vers, et lui dit : Mon fils, voyez comme l'on meurt, et comme se terminent les grandeurs de ce monde. La mort des rois est semblable à celle des pauvres de la terre. Celui qui a le mieux vécu est celui qui sera mieux traité devant Dieu.

∴

Un prince aperçoit dans l'obscurité de la nuit, l'ombre de son père qui se présente à lui, après avoir soulevé la pierre du sépulcre. Le prince lui adresse de nombreuses questions : O mon fils, s'écrie le fantôme, ne m'interroge pas. Les secrets du cercueil, les leçons de la tombe sont terribles; pendant ma vie, le sceptre et la couronne n'étaient rien pour moi; ils m'apparaissaient comme des jouets d'enfants. Oh ! qu'ils sont lourds les sceptres, les honneurs, les dignités, les biens

quand on entre au tombeau ! Tous nous avons un sceptre, c'est la vie, la couronne ce sont les grâces dont Dieu nous comble. Nous employons mal la vie, nous abusons des grâces ; ah ! que tous ces dons seront un pesant fardeau quand la tombe béante sera prête à nous engloutir

∴

L'histoire raconte que l'empereur Domitien ayant découvert une conspiration, que plusieurs de ses courtisans avaient ourdie contre lui, les réunit dans un souterrain, qui n'était éclairé que par une lampe sépulcrale. Il n'avait pris pour gardes que des bourreaux. Au milieu de cette sombre demeure était placé un cercueil sur lequel on avait déposé des coupes pleines de poison. Chacune de ces coupes portait le nom d'un conspirateur. Tous furent effrayés à la vue de cet appareil et s'attendaient à subir le châtement qu'ils méritaient. Mais l'empereur les renvoya, persuadé qu'ils profiteraient de cette leçon. Par la chute du premier homme nous avons conspiré contre Dieu, et en entrant dans la vie, la mort nous présente une coupe empoisonnée ; elle pourrait nous forcer à la boire, mais Dieu prolonge notre existence, profitons-en pour nous réconcilier avec lui, et obtenir notre pardon.

..

Mes frères, je me figure que dans ce moment vous êtes sur un fleuve rapide qui se précipite à l'océan. Et voyageurs distraits, vous riez, vous folâtrez, vous vous livrez aux charmes de la rive fleurie et cependant vous approchez de l'abîme qui doit vous engloutir. Sentinelle vigilante, un homme sur le rivage vous crie : Prenez garde, l'océan va venir et vous allez périr. Nous pouvons avancer, dites-vous, car il ne paraît pas encore, nous pouvons dormir et nous récréer. Et le lendemain il est trop tard, votre fragile embarcation est venue dans les grandes eaux de l'océan. Ce fleuve c'est la vie, cet océan où il va se jeter c'est l'éternité; vous êtes les navigateurs, et l'homme de la rive qui vous avertit, c'est moi que Dieu envoie pour vous dire : L'abîme de l'éternité est proche, pensez-y, l'océan va vous engloutir.

..

Quand un voyageur rencontre en son chemin un passage dangereux, il observe tous ses pas, et marche avec prudence. S'il nous fallait traverser un champ de gazon et de fleurs, que nous saurions être plein de pièges recouverts, où il est facile de tomber, et impossible d'en sortir, mar-

cherions-nous sans crainte et sans attention ? et si nous eussions vu disparaître pour toujours ceux qui marchaient avec nous , ne serions-nous pas saisis d'effroi, et ne redoublerions-nous pas de vigilance ? et si quelqu'un de ceux qui marchent à nos côtés , connaissant comme nous le danger, aimait mieux le mépriser que de l'éviter, si nous le voyons courir hardiment, et folâtrer sans précaution sur l'abîme, prendrions-nous sa conduite imprudente pour le modèle de la nôtre ? Hélas ! nos parents, nos amis ont disparu de dessus la terre, ils sont entrés dans l'éternité , ils ont subi leur jugement, ils ne reparaitront plus , et nous ne tremblons pas, nous sommes sans précaution ; les justes et les saints tremblent et s'observent.

..

Dans une salle parfumée de fleurs, éclatante de lumière, resplendissante de luxe , un homme et une femme se livraient au dangereux plaisir de la valse. Tout à coup l'un tombe mort d'un côté, et l'autre évanouie. L'éternité avait saisi ce jeune homme dans le tourbillon des plaisirs. O vous, pour qui s'amuser c'est vivre, est-ce s'amuser que de mourir ainsi ?

..

Un sage Persan, Hormidas, venait de visiter

les palais, les monuments et toutes les magnificences de Rome, qui renfermait les richesses de l'univers. Interrogé par l'empereur sur l'estime qu'il faisait de la capitale du monde, il répondit : J'ai vu dans Rome quelque chose qui m'empêche d'y rien admirer. — Et ! quoi donc ? — Destombeaux. Puisqu'on meurt à Rome comme ailleurs, je ne fais plus de cas de ces grandeurs mortelles.

∴

Un roi de France, humilié de voir dans le duc de Guise un rival qui voulait partager son autorité, résolut de s'en défaire par l'assassinat. Il fut mandé dans le cabinet secret du roi, et se prépara à obéir. Au moment où il gravissait l'escalier du palais, un ami dévoué lui remit une lettre dans laquelle étaient écrits ces mots : *Prenez garde*. Il les méprisa, et il périt victime de son imprudence.

Et moi aussi, prédicateur, ami dévoué, je viens vous dire : Prenez garde, vous mourrez bientôt, préparez-vous à ce moment fatal, si vous ne voulez pas encourir la justice divine.

∴

Autrefois dans la Chine, la veille du couronnement de l'empereur, chaque sculpteur de sa

capitale lui présentait un fragment de marbre pour qu'il choisît celui avec lequel on ferait son tombeau que l'on commençait le jour de son couronnement. Cette présentation des marbres se faisait avec beaucoup de pompe et de solennité, et était pour le peuple et pour l'empereur une importante leçon. Prenez-la pour vous-mêmes, et songez qu'autour de vous, la nature et les éléments travaillent sans cesse à creuser votre tombeau.

. . .

Tous les fleuves sortent de la mer, mais quoi qu'ils aient la même origine, leur destinée est différente. Les uns traversent d'immenses contrées; les autres parcourent des espaces plus bornées; ceux-ci ont un cours rapide, impétueux, ceux-là coulent avec plus de tranquillité; quelques-uns arrosent de fertiles campagnes, des cités opulentes, et voient briller, sur leurs rivages fleuris, les beautés de la nature; d'autres ne traversent que des plaines arides, des rochers escarpés, des déserts sauvages. Il en est qui franchissent leurs rivages, rompent leurs digues, et portent, par de terribles inondations, le ravage et la désolation. D'autres qui enrichissent les pays qu'ils arrosent; mais tous, après une course plus ou moins agréable, plus ou moins longue, plus

ou moins utile, vont se rendre à la mer et s'y engloutir. Les hommes viennent de la terre, et doivent y retourner; les uns arrivent à la vieillesse, les autres meurent jeunes encore; quelques-uns coulent des jours heureux dans les richesses, les dignités et les plaisirs; d'autres traînent leur existence dans la pauvreté, l'oubli et le mépris, la souffrance et les afflictions; mais quels qu'aient été leur rang, leur état, leur vie, tous finissent par rentrer dans le sein de la terre, par mourir.

MORT DU JUSTE.

Un soldat ayant levé les bras sur la tête de saint Martin pour la lui abattre d'un coup de hache, et voyant qu'il ne donnait aucun signe de crainte, il lui dit : Comment, tu ne trembles pas ? — Pourquoi tremblerais-je, répondit-il, la mort n'est point un mal, je la regarde comme un bien précieux, loin de la craindre, je la désire.

..

Il me souvient d'une pieuse mère qui n'avait plus qu'un instant à vivre. Près de son lit de mort était son époux aussi pieux qu'elle-même; s'apercevant que la mourante attachait sur lui ses derniers regards, il va prendre un crucifix, le

lui présente, l'approche de ses lèvres en lui disant : Ma chère amie, il faut que Jésus-Christ ait vos derniers regards et votre dernier soupir. Quelle mort précieuse devant Dieu !

∴

Une jeune personne de vingt ans se mourait avec un calme angélique; sa famille inconsolable l'arrosait de larmes. O mon père, ô ma mère, disait cette enfant chérie, pourquoi pleurez-vous? — O ma fille, comment te quitter sans regrets, toi notre gloire et notre consolation? — O mes parents, ne pleurez plus, si vous saviez qu'il fait bon mourir quand on a aimé le bon Dieu! Ce furent ses dernières paroles; on les a gravées en lettres d'or sur sa tombe.

∴

Le juste mourant, c'est un valeureux capitaine qui, après des batailles pleines de fatigues et de périls, paraît devant son roi, et lui présente les clefs des villes qu'il a conquises, le nom des provinces soumises à son empire, et reçoit de sa bouche et de sa main royales des témoignages de satisfaction et d'amour.

∴

Le général Braive était sur le point de mourir.

Dans la plénitude de sa belle intelligence, et avec sa magnifique parole, il dit à voix haute, en présence d'une honorable assistance : Avec saint Louis, je crois Jésus-Christ présent dans l'hostie, comme si je la voyais de mes yeux. Avec Bayard, Turenne, Druot, qui l'ont adoré, je l'adore profondément, c'est le Maître, le Seigneur des armées, celui qui cite à son tribunal le superbe guerrier, comme le pauvre laboureur.

∴

Le juste mourant, c'est le navigateur arrivant sur le port, d'où jetant un regard derrière lui, il contemple avec joie ce terrible océan, dont les tempêtes l'ont si souvent agité; il regarde ces écueils qui l'ont tant de fois menacé du naufrage, et qu'il a franchis avec bonheur. Ainsi le juste du haut des collines éternelles, promène ses regards sur l'intervalle qu'il a traversé, parcourt des yeux cette vallée de misères, ce désert sauvage qu'il a arrosés de ses sueurs et de ses larmes, c'est alors en mourant qu'il reconnaît le prix de ses travaux.

∴

Semblable au soleil, le juste en mourant ne disparaît que pour les spectateurs, et non pas pour lui-même, assuré qu'il est de se lever le

lendemain plus brillant et plus beau. Et quand le grand astre a dardé ses rayons sur le roc, la nuit à beau venir, le roc conserve encore sa chaleur. Il en est ainsi de l'homme juste, quand la vertu a réchauffé son cœur, et quand les bonnes œuvres ont rempli sa vie, la mort ne lui peut rien.

..

Quand du haut de ses souvenirs, le juste revient sur le passé, chaque épreuve pour lui correspond à un trophée. C'est Moïse près de s'éteindre sur la montagne de Nébo. Il découvre dans le lointain de lui-même l'Egypte, dont il a secoué les fers et méprisé les délices; les déserts, dont il a traversé les dévorantes solitudes sans murmures et sans regrets; les Israélites, dont il a bravé les mécontentements; les Madianites, dont il a fui les pavillons et la licence; cent autres nations dont il a maudit l'idolâtrie, dispersé les armées et humilié l'orgueil. Grâce à cette suite immense de victoires, grâce aux mérites infinis qu'elles ont accumulés dans ses mains, le juste descend avec paix et sécurité dans la tombe.

MORTIFICATION

C'était le jour de l'Assomption. La duchesse Sophie dit à Agnès et à Elisabeth, depuis reine de Hongrie : Descendons dans la ville d'Eizenach ; allons à l'église de Notre-Dame, entendre la messe des chevaliers teutoniques, mettez vos plus beaux habits et vos couronnes d'or. Les deux princesses se parèrent selon l'ordre de leur mère. Etant entrées dans l'église, elles s'agenouillèrent en face d'un crucifix. A la vue de cette image du Sauveur dépouillé, ensanglanté et mourant, Elisabeth ôta sa couronne et toutes ses parures, et s'agenouilla sur les dalles du temple; et sa mère aussitôt de lui adresser de sévères reproches. — Oh ! ne m'en voulez pas, lui dit Elisabeth ! Voici devant mes yeux, mon Dieu et mon Roi, ce doux et miséricordieux Jésus qui est couronné d'épines aiguës, qui est dépouillé et tout ensanglanté. Et moi, vile créature, je resterais devant lui couronnée d'or et de pierreries, ma couronne serait une dérision à la vue de la sienne. Et aussitôt, elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur.

Un jour, par une brûlante chaleur d'été, un jeune novice apporta à saint Macaire un superbe raisin, le priant de l'accepter pour étancher sa soif. Le cénobite l'accepte, le regarde, réfléchit un instant, puis le remet à son voisin de droite. Celui-ci résiste également à la tentation, et le porte à son voisin. Et cette grappe magnifique, juteuse, succulente passe ainsi de mains en mains à cinq cents religieux, et revint à saint Macaire par son voisin de gauche. Voilà un sublime exemple de mortification. Et maintenant, rappelons-nous que cela se passait en Orient, sous un soleil de feu, dans une atmosphère embrasée. Vous sentiriez-vous capables d'immoler ainsi votre sensualité? Oh! la pensée seule de ce raisin vous fait venir l'eau à la bouche.

..

L'homme sensuel ne connaît pas toute la force que communique à l'âme un refus énergique fait au caprice du corps. Un ancien, pour s'accoutumer à maîtriser sa soif, ne buvait jamais au retour du gymnase avant d'avoir versé le premier sceau d'eau qu'il avait tiré avec peine. Il voulait plier ainsi la partie animale de lui-même, à toujours attendre le moment de la raison.

..

Un jour, dit l'Écriture, le juif Mardochée s'acheminait vers le palais d'Assuérus, portant sur ses épaules un sac lugubre en signe de deuil. Arrivé à la porte, pour en solliciter l'entrée, il rencontre un eunuque qui lui dit : Mardochée, on n'entre pas ainsi chez le roi ; si tu veux que je t'ouvre, dépose tes vêtements de deuil, il faut que rien n'attriste les regards du monarque. Or, ce palais d'Assuérus, c'est notre cœur à tous. Mardochée avec ses habits sombres, c'est Jésus avec sa croix, sa couronne d'épines, sa face meurtrie et sa morale austère. Quand il frappe à la porte, il rencontre toujours quelque esclave pour lui en disputer l'entrée, et pour lui dire : Si vous voulez que je vous ouvre, ô Jésus, déposez cette croix qui m'épouvante, parfumez un peu ce visage sévère qui m'effraie ; je vous ouvrirai, mais soyez aimable, radieux, plein de mansuétude, ne venez pas troubler ma joie et mes plaisirs. (L'abbé MARCHAL.)

..

On raconte du célèbre Euclide, qu'il s'était acquis une si grande réputation de savant, qu'un conquérant fameux vint se ranger au nombre de ses disciples. Le prince qui avait cru d'abord

être aussi heureux dans l'étude des sciences abstraites que sur le champ de bataille, fut bientôt déconcerté par les difficultés qu'il rencontrait. Philosophe, dit-il un jour à son maître, dans un moment de dépit, n'avez-vous pas un chemin plus facile pour apprendre les mathématiques. — Prince, reprit aussitôt Euclide, pour cette science il n'y a pas de chemin royal. Les mondains voudraient que pour aller au ciel, il y eût une route facile, semée de roses, émaillée de plaisirs. Non, la route du ciel n'est pas large, spacieuse ; si elle est royale, c'est le chemin royal de la croix qu'a tracé le roi couronné d'épines.

..

C'était au mois d'août, pendant une chasse bruyante, Mme de La Vallière était assise belle et rayonnante sous un ombrage. Louis XIV arrive et lui dit : Que désirez-vous ? — Une glace me ferait plaisir. Deux piqueurs partent à franc étrier et bientôt la courtisane tient dans sa main blanche et fine, une petite coupe de cristal remplie d'un sorbet à la fraise. Ses lèvres humectaient avec délices la neige rose, et ses yeux disaient au roi : Merci. Devenue plus tard carmélite, Mme de La Vallière, par une brûlante journée d'août, se souvint de ce moment d'inef-

fable volupté, s'agenouillant aussitôt sur une tombe, elle fit vœu de ne plus approcher de ses lèvres une seule goutte d'eau fraîche; elle fut fidèle à son serment, elle en fut martyre, elle en mourut. Où sont-elles aujourd'hui les âmes qui expient ainsi leur sensualisme? (L'abbé MARCHAL.)

MYSTÈRE

On blâme souvent ce qu'on ne comprend pas. Telle personne, telle chose pour lesquelles nous n'avons que du mépris et des insultes, auraient nos louanges, notre estime, si nous savions les apprécier. Le soldat romain, qui tua, malgré la défense de Marcellus, le géomètre, défenseur de Syracuse, n'aurait pas ensanglanté les lignes savantes et mystérieuses qu'il voyait tracées, s'il les avait comprises.

..

Un voyageur rencontre sur sa route une avenue enchantée pleine de merveilles surprenantes de l'art et de la nature, on lui dit à l'entrée : Ne vous étonnez pas si vous trouvez sur votre pas-

sage des prodiges inexplicables, vous voyez d'ici le terme de cette route mystérieuse; quand vous y serez parvenu, vous serez initié dans le secret de l'artiste. Cet homme sera-t-il sage d'aller au mépris de cet avis, doutant à chaque pas de ce qu'il voit, criant à l'absurde, à l'impossible, insultant et l'ouvrage et l'ouvrier. Ainsi dans la religion, on rencontre des choses impénétrables, des mystères, mais à la mort, nous connaissons tous les secrets de la divinité, donc pas de railleries, pas de critiques, pas de blasphèmes.

..

Auprès des anciens monuments de l'Égypte, on voyait un animal fabuleux, nommé le sphynx. C'était l'emblème du mystère et le symbole des choses cachées. A l'entrée de ces cités vieilles comme le monde, un double rang de ces êtres mythologiques se dressaient majestueusement, ils étaient taillés en pierre gigantesque, et paraissaient dans leur silence proposer des énigmes aux voyageurs qui passaient.

Image malheureusement trop vraie de la vie humaine. Le sphynx est partout sur la terre. Le mystère couvre de son voile la création toute entière depuis l'atome matériel et l'étoile du firmament qui défient nos vaines et orgueilleuses recherches, jusqu'à la nature intime de l'homme,

et les régions intellectuelles de la science pure.
(Mgr LANDRIOT.)

..

En creusant dans les profondeurs des mystères, ne croyons pas que l'esprit soit plus éclairé. Le cœur, au contraire, est plus touché de ces douces et attendrissantes idées qui sont comme le jaillissement de nos dogmes exposés dans toute la simplicité de la foi. On raconte d'un paysan qu'il vivait heureux dans un modeste vallon aux pieds des Alpes. Un ruisseau qui descendait de la montagne fertilisait son champ ; mais il lui vint en pensée de découvrir le lieu où était cachée la source inépuisable de ces belles et riches eaux. Il remonte le ruisseau, gravit la montagne, s'épuise en fatigue, espérant trouver l'objet de ses recherches, ses efforts furent inutiles, il eût pu se les épargner ; il eût été plus sage de bénir la Providence qui, par des voies inconnues, arrosait et fertilisait son patrimoine.

OBÉISSANCE

Si un serviteur doit obéir à son maître pour un peu de nourriture et un modique salaire qu'il

reçoit de lui, à plus forte raison un enfant doit-il obéissance à sa mère qui l'élève, et travaille à lui assurer une heureuse destinée. Que l'exemple des Réchabites vous serve de leçon. Jonadab en mourant, avait recommandé à ses enfants de ne point boire de vin et de ne point loger dans les maisons, mais en rase campagne, comme les peuples nomades. Le prophète Jérémie, par l'ordre de Dieu, pour éprouver leur obéissance, leur présenta du vin exquis. A Dieu ne plaise, leur répondirent les Réchabites; notre père en mourant nous l'a défendu ! Ces enfants ignorants et grossiers vous condamneront un jour, vous qui êtes environnés de grâces et de lumières, et qui néanmoins méprisez les préceptes de vos parents, et ne tenez aucun compte de leurs désirs.

..

Sainte Brigitte avait un grand attrait pour les pénitences corporelles; elle s'y livrait avec trop d'empressement. Son directeur s'en aperçut, il voulut l'arrêter. Il lui retrancha donc une partie de ses mortifications. La sainte obéit, mais ce fut pour elle un pénible sacrifice, parce qu'elle craignait de devenir immortifiée. Le Seigneur l'instruisit et la consola en lui faisant entendre ces paroles : De deux personnes qui désirent se mor-

tifier, si l'une qui est libre de le faire, jeûne et l'autre ne jeûne pas, malgré le désir qu'elle en a, parce qu'étant sous l'obéissance, on lui défend de se mortifier. La première reçoit une récompense, et la seconde en reçoit deux. Cette dernière est récompensée par le désir qu'elle a de se mortifier, et elle l'est encore pour avoir obéi.

..

Une plante de fraise avait poussé par hasard dans le jardin d'une salle d'asile. Au printemps survint une fleur, un fruit. Le fruit se revêtit peu à peu de ses plus séduisantes couleurs. Tous les jours pendant les récréations, des groupes d'enfants admiraient la fleur, le fruit vert, le fruit mûr. Que de tentations ! La maîtresse avait défendu d'y toucher. Le fruit convoité, mais respecté se dessécha sur la plante. Quelle leçon d'obéissance !

..

Il est rapporté dans l'histoire des Croisades, qu'en 1310, l'île de Rhode était ravagée par un énorme serpent qui jetait parmi les habitants l'épouvante et la terreur. Plusieurs chevaliers qui avaient essayé de le terrasser, furent dévorés, et le grand-maître se vit obligé de leur intimer l'ordre de ne plus combattre ce monstre. Cepen-

dant un jeune chevalier sensible aux plaintes et aux larmes qu'arrachaient aux habitants les ravages causés par l'animal féroce, prit la résolution, malgré la défense portée, d'exterminer le terrible ennemi. Il se rend à une petite chapelle de Marie, la conjure de bénir sa résolution et de l'aider dans son entreprise. Fortifié par sa prière, il se présente devant le monstre. Il l'attaque et après une lutte acharnée, il l'étend sans vie sur la plage rougie de son sang. Tout le peuple, et les chevaliers ses frères, applaudissent à son courage et le portent en triomphe. Mais le grand-maître lançant un regard sévère sur le vainqueur : Mon fils, lui dit-il, vous avez agi en brave ; c'est le courage qui fait le chevalier, et ce courage vous l'avez déployé avec un rare bonheur ; mais vous n'êtes pas seulement armé du glaive pour la défense du pays ; vous êtes soldat de Jésus-Christ, et ce titre vous impose des devoirs à remplir. Dites-moi donc quelle est la première vertu d'un soldat de Jésus-Christ ? — L'obéissance, répond le jeune vainqueur. — Et cette obéissance, reprend le grand-maître, vous l'avez violée et foulée aux pieds. Ce monstre que vous avez terrassé était moins à craindre que l'orgueil qui vous a séduit dans cette occasion, c'est pour cela, jeune téméraire que je vous or-

donne de vous éloigner de ma présence, vous n'êtes plus chevalier. A ces paroles, le jeune vainqueur dépose ses armes et se retire. — Oh ! mon fils, lui crie aussitôt le grand-maître, revenez, revenez dans mes bras ! Vous venez de remporter la plus belle des victoires. Prenez cette décoration, elle est le prix de votre obéissance. Dès ce moment, vous êtes vraiment le chevalier chrétien, le soldat de Jésus-Christ. Vous êtes le premier après moi, car il est écrit que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice.

∴

Un soldat prêt à percer son ennemi entendit sonner la retraite, il remit aussitôt son épée dans le fourreau, et partit. Il fallait donc terrasser celui que tu tenais, lui dit son camarade. — Il vaut mieux, répond le soldat, obéir à son général que de tuer un ennemi.

∴

L'obéissance, dit saint Jean Climaque, est une navigation sûre, et un voyage que l'on fait en dormant. De même qu'un passager dans un navire, et sous la direction d'un habile pilote, n'a point à s'inquiéter, et peut dormir en sûreté ; ainsi une âme qui vit sous le joug de l'obéissance, va sûrement au ciel, se reposant de sa conduite

sur son directeur, qui est le pilote du vaisseau, et qui veille constamment pour elle.

..

Saint Ignace disait que si le pape lui ordonnait de monter sur une barque, et de s'abandonner à l'océan, sans mât, sans voile, sans rames, sans gouvernail, sans aucune des choses indispensables à la vie, il obéirait aussitôt, non-seulement sans répugnance et sans inquiétude, mais avec la plus douce satisfaction. On lui fit observer qu'il n'y aurait pas de prudence à agir ainsi. La prudence, répondit le saint, est plus nécessaire à celui qui commande, qu'à celui qui obéit.

..

Un jour, au sein des splendeurs de Versailles, au milieu de l'éclat incomparable de la cour de Louis XIV, une femme se leva courageuse et forte, et jetant au loin les triomphes mauvais de sa vanité heureuse, elle vint s'agenouiller sur le seuil d'un monastère de carmélites. Madame de La Vallière, c'était elle, dit à la supérieure avec un accent d'humilité : Je viens à vous, voici ma volonté avec laquelle j'ai fait tant de mal, prenez-la, guérissez-la, gouvernez-la. La porte du cloître s'ouvrit, et la femme tombée,

retrouva sous le joug béni de l'obéissance, les doux triomphes et les joies célestes d'une volonté unie à Dieu.

ORGUEIL

La tradition rapporte qu'en un jour de témérité coupable, les hommes se crurent assez puissants pour escalader le ciel. Il devait suffire du premier effort pour réduire à néant cet orgueil de la force physique. Les égarements de l'âme sont plus persévérants. L'homme s'imagine qu'il parviendrait à percer cette nuit de mystères qui l'enveloppe de toute part; il se réfugie dans son orgueil pour se dérober à sa faiblesse.

..

Les Tyriens et les Sidoniens se présentèrent un jour devant Hérode Agrippa, pour lui demander la paix. Le roi des Juifs, revêtu de ses habits royaux, les harangua de dessus son trône, et pendant qu'il parlait, le peuple criait : C'est un Dieu qui parle, et non pas un homme. Le monarque, loin de repousser cette flatterie qui ne convenait qu'à Dieu seul, la reçut avec complai-

sance ; aussi en fut-il cruellement puni, l'ange du Seigneur le frappa, et il mourut rongé par les vers.

..

Voyez-vous ces soldats de cire avec lesquels se joue l'enfance ; armés de pied en cap, ils étalent force et courage, ils semblent animés d'une ardeur martiale, mais qu'on les approche du feu, et voilà qu'aussitôt leur maintien se décompose ; peu à peu leur fausse armure se détache et tombe, leur menteuse fierté se fond sur leur visage, jusqu'à ce que réduits à une masse liquide ils n'aient plus aucune forme. Telle est, selon l'expression du prophète, la condition de l'orgueilleux ; un regard, une résistance de l'homme juste, le confond, le réduit à néant.

..

Les orgueilleux, les superbes sont comme des rocs élancés, battus des vents, brûlés par la foudre, exposés aux frimats, complètement déshérités de verdure, de rosée et même de soleil, car les nuages les enveloppent sans cesse ; rien n'y germe, n'y fleurit, n'y demeure, et les eaux du ciel coulent, sans les pénétrer, le long de leurs flancs arides. Les humbles, au contraire, sont comme ces fleurs modestes et fraîches qui se cachent,

mais qui ont toutes les richesses du parfum, de la verdure, du soleil et des eaux.

..

Une rose à peine épanouie insultait ainsi aux autres fleurs qui étaient autour d'elle : Quelle est celle d'entre vous qui oserait se comparer à moi ? La nature m'a comblée de ses dons et j'ai été proclamée la reine des fleurs ; mon éclat et mon parfum surpassent celui de toutes les fleurs, mon nom seul est un compliment flatteur, reconnaissez donc mon empire , pauvres petites fleurs qui rampez sur la terre, et admirez mes gracieux traits. — Nous te rendrions hommage, dit une humble violette, presque cachée sous l'herbe , sans ta folle vanité, qui est d'autant plus ridicule, que malgré ton vif éclat, ton règne est de courte durée. Elle parlait encore, lorsqu'une pluie battante inonda la terre ; le soleil revint embellir la nature, et jeter la joie dans les cœurs, mais la rose n'était plus : O médiocrité, je te rends grâce, dit la violette, qui, protégée par quelques feuilles, non-seulement n'avait pas souffert, mais dont le parfum était devenu plus suave encore. N'en-vions pas la fortune, la beauté et les autres avantages qui peuvent nous produire, ils sont éphémères, et souvent leur assemblage ne fait que rendre notre chute plus accablante.

..

Les hommes font pour leurs idées, ce que le païen faisait jadis pour ses faux dieux. On lit dans Isaïe, qu'un obscur ouvrier s'en va dans une forêt, il abat un cèdre, ou un chêne, les rameaux sont jetés au feu, et du tronc l'artisan fait une statue qu'il polit, qu'il colore, et, tombant à genoux devant elle, il lui dit : Tu es mon Dieu. Ainsi dans notre époque, la plupart des esprits s'engagent à travers leur conception comme dans une forêt ténébreuse, ils en arrachent un système; ils travaillent cette théorie, ils la façonnent, ils l'admirent, et s'inclinant devant elle, ils lui crient : Tu es mon dieu. Ils exigent que les autres l'adorent, comme ce roi de Babylone qui ordonnait qu'on mît à mort tous les rebelles qui ne se prosterneraient pas devant son image.

..

Dieu qui est si bon, si miséricordieux pour l'homme, est impitoyable pour l'orgueilleux qui lui ravit sa gloire. Un roi s'était appelé grand, c'était Louis XIV, il avait dit : La France c'est moi. Il meurt, à peine a-t-il rendu le dernier soupir, que tous ses courtisans l'abandonnent, il reste seul, tout seul dans sa chambre. Dieu voulut que cet homme qui, plus d'une fois s'était

enivré de sa gloire, n'eût pas après sa mort ce qui ne manque pas même au plus pauvre, c'est-à-dire, un ami, une personne pour veiller et prier auprès de son cercueil. (L'abbé MULOIS.)

PARDON DES INJURES

Saint Jean Chrysostome dit que David remporta une plus belle victoire, lorsque pouvant se venger de Saül, et le tuer dans la caverne, il l'épargna, que lorsqu'il vainquit Goliath. Les trophées de cette première victoire furent érigés non pas dans la Jérusalem terrestre, mais dans la Jérusalem céleste, et c'est là que sortirent au-devant de lui, non pas les filles d'Israël, en exaltant son héroïsme, en chantant ses louanges; mais tous les chœurs des anges qui se réjouirent dans le ciel, et qui louèrent sa générosité et son courage.

..

L'histoire nous raconte qu'autrefois les peuples d'Ethiopie, dans un jour de l'année, étaient forcés d'éteindre tous leurs feux, et de les rallumer avec de nouvelles étincelles que le roi lui-

même faisait jaillir; il leur était défendu, sous peine de mort, d'en prendre ailleurs que chez leur monarque.

Quel triomphe pour le ciel! quelle félicité pour la terre, si tous ceux qui nourrissent dans leur cœur les flammes du ressentiment et de la haine contre leurs frères, voulaient l'éteindre, pour y allumer ce feu sacré de la charité, que Jésus-Christ a fait jaillir sur la terre.

..

La populace païenne d'Alexandrie maltraitait un jour un saint vieillard en lui disant : Ton Christ que tu adores, quel miracle a-t-il fait? — Il en fait un en ce moment, répond le vieillard, car il me donne assez de force pour vous pardonner et pour vous aimer. Et plusieurs furent touchés de tant de générosité.

..

Non, prince, disait Flavien à l'empereur Théodose, non les exploits guerriers, la vaste étendue d'un empire, n'attirent point aux princes une gloire aussi pure, aussi durable que le pardon des injures. Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les conseils de ses courtisans qui l'excitaient à la vengeance; vous savez que ce prince portant

alors la main à son front, répondit en souriant : Rassurez-vous, je ne suis point blessé. Cette belle réponse existe encore dans les souvenirs des hommes, on a oublié une grande partie des victoires de cet empereur ; mais cette parole de pardon a survécu à ses trophées.

..

Les empereurs Théodose, Arcade et Honoré, firent écrire ces paroles qui brillent dans le recueil des lois, avec plus d'éclat que les astres au firmament. Je voudrais pouvoir les graver avec la pointe d'un diamant dans tous les cœurs : Si quelqu'un a fait injure à nos personnes impériales, nous ne voulons pas qu'il en subisse le châtiment, car il l'a fait par légèreté, par folie, ou par mauvais vouloir ; si c'est par légèreté, il faut le mépriser, si c'est par folie, il est digne de pitié, si c'est méchamment, il lui faut pardonner, puisque la religion le prescrit, et que nous sommes chrétiens.

..

Saint Christophe, cet illustre martyr, ayant reçu en public l'outrage d'un soufflet, de la part d'un insolent, mit aussitôt l'épée à la main et se précipita sur lui ; il s'apprêtait à lui percer le corps, lorsqu'il pensa au soufflet qu'avait reçu le Sauveur Jésus, aussitôt il se calme, pardonne

à son agresseur et lui laisse la vie. En vain le peuple fait-il entendre un cri d'indignation : mort à l'insolent; Christophe répond avec une sainte générosité : Je le ferais si je n'étais pas chrétien.

..

Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, était près de mourir. Ceux qui l'entouraient ne voulaient pas qu'il se vêtît d'un riche manteau dont on lui avait fait présent, pour qu'il ne tombât pas entre les mains d'un vil bourreau : Vil bourreau ! s'écria le noble martyr, comment pouvez-vous appeler ainsi un homme qui va m'envoyer au ciel ! je voudrais que mon manteau fût tissu d'or, avec quelle joie je le lui livrerais. Pardonnons à ceux qui nous persécutent et qui nous font souffrir, ils nous tressent des couronnes, ils nous conduisent au ciel.

..

Phocion, ce grand capitaine athénien, injustement condamné à mort, disait à son fils qui fondait en larmes : Mon fils, sèche tes pleurs ; coupable, la mort m'eût été bien amère, innocent elle m'est douce ; je te prie, et te l'ordonne, en ma qualité de père, de pardonner ma mort à ta patrie comme je la lui pardonne, et d'oublier son crime, comme je l'oublie moi-même. Comme cette grandeur

d'âme des païens nous condamnera un jour, nous chrétiens, au tribunal suprême de Dieu !

∴

Pisistrate était un jour à table, un de ses amis, échauffé par la fumée du vin, lui lance des injures, on lui conseille de le punir ; mais Pisistrate répond : Lorsque je passe dans les rues, si un aveugle venait se heurter contre moi, me conseilleriez-vous de le punir ?

∴

La plus belle marque d'un cœur grand et généreux, c'est d'avoir la force de pardonner une injure. César, empereur romain, dans un moment où il pouvait exercer sur un de ses ennemis (Pompée) une horrible vengeance, lui pardonna : César, lui dit alors un des grands hommes de son siècle (Cicéron), César, vous avez gagné de magnifiques batailles, mais toutes ces victoires ne sont pas comparables à ce sublime triomphe que vous avez remporté sur vous-même, en pardonnant généreusement à vos ennemis.

∴

Quand on me fait une injure, disait le célèbre philosophe Descartes, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.

..

Pendant la révolution française de 93, un bon chrétien fut accusé de trahison envers la patrie ; amené à la barre, il fut condamné à mort. L'échafaud est dressé devant sa demeure ; le roulement des tambours annonce son martyre, et pendant que sa tête tombait, son épouse était dans les douleurs de l'enfantement. Cette mère chrétienne et héroïque prend dans ses bras cet enfant qui vient de naître, le présente au Seigneur, en lui disant : Mon Dieu, je vous demande que cet enfant puisse faire un jour du bien au bourreau de son père. L'enfant grandit sous la garde du ciel, à vingt-cinq ans, il fut élevé au sacerdoce, la prière de sa mère fut exaucée ; il eut la douce consolation de convertir et de sauver le meurtrier de son père.

..

Dans une partie méridionale de la France, une veuve n'avait qu'un fils âgé de quinze ans. Son âge et sa faiblesse ne lui avaient pas permis de prendre les armes pour la défense de son pays, mais il s'était rendu utile en distribuant des secours. Un soir, revenu de ses courses, il était près de la maison paternelle, quand un coup de feu part d'un buisson voisin, le jeune homme atteint

tombe sans vie; on comprend facilement le désespoir de la mère. Quelques jours après, on racontait qu'un homme connu par ses crimes, était en proie à une affreuse maladie; aux plus horribles tortures du corps, se joignaient, pour lui, les angoisses plus déchirantes encore d'une âme bourrelée de remords. La mère dont on avait tué le fils, apprenant tous ces détails, se prit à tressaillir; elle part, elle arrive à la demeure du misérable, et pénètre jusqu'à lui. Au son de sa voix, saisi d'une sorte de frénésie, le moribond s'écrie : Qui peut m'amener cette femme, sait-elle ce que j'ai fait? vient-elle jouir de mes tourments? qu'elle se retire, elle ne me doit que de l'horreur! il n'y a plus pour moi ni pitié, ni miséricorde, ni pardon, Dieu même ne peut pas me pardonner. La mère héroïque frémit, mais ne s'éloigne pas, et, recueillant toutes ses forces : Ah! malheureux, lui dit-elle, pourquoi blasphémer! repentez-vous, et Dieu vous fera grâce; pourquoi ne le pourrait-il pas? puisqu'il a pu me ramener vers vous que j'ai reconnu, vers vous qui avez tué mon fils! Ah! puisque Dieu m'envoie pour pardonner, sans doute qu'il veut et qu'il peut vous pardonner aussi; méritez donc cette faveur par votre repentir. Cette femme pieuse obtint la seule récompense digne d'elle; le cœur

du méchant fut touché, et il se convertit, et elle reçut son dernier soupir, qu'il rendit en priant le Dieu de miséricorde, et en bénissant sa bienfaitrice.

..

Le pieux archevêque de Paris, Mgr de Quélen, visitait les vastes salles de l'Hôtel-Dieu, que le choléra remplissait de mourants. Il les bénissait, les exhortait et les soignait avec amour. Comme il s'approchait du lit d'un moribond, il entend cet homme s'écrier : Retirez-vous de moi, je suis un des pillards de votre archevêché.—Mon frère, lui répond le digne prélat, c'est une raison de plus, pour moi, de me réconcilier avec vous, et de vous réconcilier avec Dieu.

..

Un jour la police romaine arrêta un homme qui distribuait clandestinement des pamphlets contre Pie IX. Le Saint-Père se fait amener le coupable, et, après lui avoir parlé avec douceur, il lui dit : Comme votre faute n'atteint que moi, je vous pardonne. Ce malheureux, touché de tant de générosité, fondit en larmes; et, se jetant aux pieds du Saint-Père, il offrit de lui révéler les auteurs des injures. Le Pape ne voulut rien savoir. Que leur faute, s'écria-t-il, reste ensevelie

dans le silence, et puisse le repentir pénétrer dans leur cœur.

..

Un simple officier se trouvait un jour sous les pyramides d'Égypte, où quarante siècles s'étaient donné rendez-vous, pour contempler les drapeaux de la France. Il sauva la vie à Bonaparte sur un champ de bataille. Prends cette épée, lui dit Bonaparte; je jure de t'accorder la première grâce que tu me demanderas, en me la présentant. Six ans plus tard, le général était empereur, et l'officier, colonel de la garde. Un jour la police découvrit la trace d'une nouvelle conspiration, qui devait frapper Napoléon. Les chefs du complot furent arrêtés, jugés et condamnés à être exécutés dans les vingt-quatre heures. Le régiment du colonel reçoit l'ordre de conduire les malheureux sur les lieux de l'exécution. Le colonel fait ouvrir la prison, et il y descend lui-même. Il recule d'épouvante : un homme s'est présenté à lui parmi les condamnés à mort; cet homme, c'est le meurtrier de toute sa famille. Grand Dieu ! s'est-il écrié, le jour de votre justice est donc enfin arrivé; c'est à moi que vous envoyez le meurtrier de mon père et de ma mère, pour les venger sur l'assassin de l'Empereur ? Merci, mon Dieu ! Merci. Mais voici que Dieu

place tout à coup le pardon de son ennemi dans le cœur du colonel. Il s'élançe auprès de l'Empereur, qui était alors à délibérer sur les affaires les plus importantes... Qui est là? dit l'Empereur? — Le colonel de votre garde, Sire; écoutez-moi, je vous en conjure! — Retirez-vous, téméraire! — Sire, écoutez-moi. — Que voulez-vous? — La grâce d'un tel homme. — Eh quoi! la grâce de ce conspirateur, qui a voulu m'assassiner! — Sire, il a tué mon père, ma mère, toute ma famille! — Non, non! reprit l'Empereur, il faut un exemple de sévérité. — Sire, reprend le colonel, en lui présentant l'épée reçue aux Pyramides, vous m'avez dit : Je te jure de t'accorder la première grâce que tu me demanderas en me présentant cette arme; vous me l'avez dit, Sire, un jour de grande victoire! Napoléon, vaincu, écrivit ce mot : Grâce. — Pardonnez-moi, Sire! dit le colonel, il me fallait la grâce de cet homme. Le pardon des injures est une si grande chose! Que cet acte de générosité est sublime! Or, un chrétien ne peut-il pas ce que peut un homme du monde!

..

La pieuse reine Clotilde, de Sardaigne, écrivait à la princesse de Condé : La plus brillante couronne qu'une âme puisse recevoir au ciel, est

de voir auprès d'elle l'âme d'un de ses ennemis, surtout lorsque c'est par ses prières et par ses larmes qu'elle en a obtenu le salut.

PARENTS

On voyait autrefois des mères parer leurs fils et leurs filles, les couronner de roses, les couvrir de diamants, les vêtir d'habits de fête, et les disposer ainsi à descendre dans des amphithéâtres, pour être livrés à des bêtes féroces, et pour être mis en spectacle à un peuple léger et inhumain. C'est bien ainsi qu'agissent encore, de nos jours, beaucoup de mères imprudentes et aveugles; elles parent leurs enfants, et les conduisent elles-mêmes aux spectacles, aux danses, à des réunions dangereuses, à des plaisirs criminels; elles les livrent au monde, qui dévore leur âme et leur corps.

∴

Un courageux Romain, voyant sa fille dans l'occasion immédiate de perdre son honneur, prie le gardien de son enfant de lui permettre un dernier entretien avec elle. Appius y consent. Le père infortuné la conduit à l'écart, et tout à

coup, saisissant un poignard, il dit : Voilà, ma chère fille, le seul moyen de sauver ton honneur, et lui plonge l'arme dans le cœur. Que la conduite trop énergique de ce père païen condamne la faiblesse criminelle d'un grand nombre de parents chrétiens, qui, loin d'éloigner leurs enfants des occasions de perdre leur innocence, leur vertu, leur honneur, les leur ménagent, au contraire, et les font naître tous les jours.

. . .

Souvenez-vous de Mentor, dans l'île de Calypso. Le vaisseau qu'il a construit pour s'enfuir avec son Télémaque est incendié par les nymphes; et le fils d'Ulysse, déjà séduit, s'en réjouit au fond du cœur. Mentor n'hésite pas. Du haut du rocher où ils étaient assis, il précipite son élève dans la mer, et s'y jette après lui. Tous deux boivent l'onde amère; mais, soutenu par son maître, Télémaque revient à lui, et nage. Un navire phénicien, qui passait, les prend sur son bord. Le fils du sage Ulysse est sauvé. Parents, imitez ce prudent Mentor, exhortez, priez. Si c'est insuffisant, agissez avec vigueur; vous sauverez l'honneur de votre nom; et vos fils, froissés peut-être, vous rendront grâce un jour, et vous aimeront davantage.

..

Pères et mères, ne jouez jamais avec les défauts de vos enfants. Aujourd'hui, vous riez de leurs coups impuissants, demain vous pleurerez au bruit de leur colère. Le chasseur qui découvre au plus profond d'une forêt le repaire d'une lionne, s'empare avec joie des petits lionceaux qu'elle a abandonnés pour chercher sa pâture. Il les élève; à mesure qu'ils grandissent, il les flatte, les excite, et joue avec eux sans danger. Un jour il s'aperçoit, avec terreur, que leurs yeux sont injectés de sang, et que leurs regards obliques épient l'instant où il ne sera pas sur ses gardes, pour le dévorer. Parents imprudents, laissez croître ces penchants à la fourberie, à la paresse, au jeu, à la gourmandise, à l'orgueil, à la vengeance, et vous me direz quand tarira la source de vos larmes et de vos regrets.

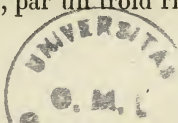
P A R E S S E

Pourquoi cet arbre est-il maudit? Tous les ans il se couvre de fleurs et de verdure; il charme les yeux par la beauté de son feuillage; il répand

sur le chemin une ombre salutaire ; il est un des plus gracieux ornements de la création. Oui, mais il n'est pas fait seulement pour briller aux regards, pour se parer d'une vigoureuse végétation, pour offrir ses branches aux oiseaux, et un abri aux voyageurs accablés par la chaleur du jour. Cet arbre devait produire des fruits abondants et savoureux, il ne l'a pas fait. L'arrêt du maître est infailible, la hache abattra ses rameaux ; il sera renversé comme un arbre inutile, et jeté dans les flammes du foyer. Tel sera le sort du paresseux qui aura enfoui dans l'oisiveté les talents que le Seigneur lui avait départis, et qu'il devait faire fructifier par le travail.

∴

Un pieux solitaire, du désert de Scété, dit un jour à son frère aîné : Je voudrais bien être comme les anges, qui sont sans inquiétude, et qui n'ont pas besoin de travailler pour nourrir ce corps grossier et périssable, et dont la seule occupation est de louer le Seigneur. Plein de ce désir, il se retira seul dans le fond du désert. Mais la faim, la soif, et tous les pressants besoins de la vie, se réveillèrent bientôt ; il fut obligé de revenir, tout honteux, près de son laborieux frère. Il arrive au milieu de la nuit, par un froid rigoureux ; un



orage affreux. Il frappe à la porte, et le frère répond : Qui est là ? — Votre frère. — Vous vous trompez, mon frère est devenu un ange, il n'est plus avec les hommes. Et le frère aîné laissa le jeune imprudent frapper et souffrir toute la nuit à sa porte. Le jour apparaissant, il lui ouvrit, en disant : Si vous êtes un ange, vous n'avez pas besoin de ma permission pour entrer dans ma cellule ; si vous êtes un homme, vous devez travailler. Le jeune frère se jeta aux pieds de son aîné, en lui disant : Pardonnez-moi, je suis désabusé.

PAROLE DE DIEU

Le roi d'Egypte et son peuple éprouvèrent qu'on ne résiste jamais impunément à la parole de Dieu. Vous parlerez à Pharaon, avait dit le Seigneur à Moïse, afin qu'il laisse sortir mon peuple de la dure captivité où il se trouve. S'il ferme l'oreille à ma voix, je lui ferai sentir les terribles effets de ma puissance. Pharaon se montre insensible à la parole de Dieu ; et Moïse fait pleuvoir une multitude de maux sur l'infidèle Egypte. Le monarque périt lui-même au

milieu des mers, avec son armée. Plus tard, les Israélites eux-mêmes se montrent rebelles à la parole de Dieu, et vingt-trois mille d'entre eux sont frappés de mort au pied du Sinäi. Les serpents les déchirent, et les sables du désert deviennent le tombeau d'un grand nombre.

..

Nous pouvons appliquer à la plupart de nos auditeurs ce que Joseph disait, par dérision, à ses frères : Ce n'est point pour chercher le froment et la nourriture que vous êtes venus ici, mais comme des espions, qui venez remarquer les endroits faibles de la contrée. Ce n'est pas pour se nourrir du pain de la parole divine que les auditeurs viennent nous écouter. C'est pour trouver l'occasion de verser des critiques et de vaines censures.

..

Un esprit d'inquiétude et de tristesse s'était emparé de Saül, et son cœur était violemment agité. Il demanda un homme habile à jouer de la harpe, et on lui amena David, jeune fils de Jessé. Quand le cœur de Saül était en proie à l'inquiétude, le jeune berger se présentait à lui, en jouant de sa harpe; alors des larmes coulaient des yeux du roi d'Israël; son cœur s'épanouis-

sait, il retrouvait le calme et le bonheur. Mais plus tard Saül se pervertit, et l'esprit du Seigneur se sépara de lui, et la haine et la jalousie prirent la place. David vint jouer de la harpe, mais Saül lui lança un javelot, qu'il tenait à la main. David l'évita et s'enfuit. Et Jonathas, son ami, lui dit : Où est donc maintenant la puissance de ta harpe ? Et David répondit : La puissance de ma harpe est toujours la même, mais c'est le cœur du roi qui est changé ; avant, il était en proie à la tristesse, maintenant, il est en proie à la malice. Ainsi, tant que la parole de Dieu tombe sur un cœur bien disposé, elle le fortifie, le soutient et le console ; mais elle paraît amère aux méchants obstinés.

..

Les fleurs et les fruits dans leur semence sont sans éclat, sans parfums et sans saveur. Mais les fleurs épanouies, développées, s'offrent à nos yeux avec une beauté qui charme, elles répandent un doux parfum, et les fruits mûrs deviennent l'ornement de nos tables, et un délicieux aliment. Ainsi les vérités de la religion dans leur germe sont sans charmes et sans suavité ; mais qu'elles soient développées par la réflexion, elles deviennent les délices de l'esprit, et une nourriture agréable pour le cœur.

..

De même que dans une verdoyante prairie, on voit avec plaisir différentes espèces de fleurs qui ne sont pas seulement agréables à la vue, mais qui ont encore des vertus précieuses, des propriétés efficaces pour les maladies. Ainsi la parole de Dieu renferme une foule de pensées qui ne sont pas seulement belles à entendre, mais qui opèrent de puissants effets sur les cœurs faibles et malades.

..

Quand l'hiver commence, il semble que toute la végétation va périr; le vent balaye fleurs et feuilles, mais il se conserve quelque chose de petit et d'inaperçu, ce sont de légères semences, et toute la vie végétale y est renfermée, la Providence en prend soin. Quelques-unes ont comme des ailes, pour voyager dans l'air; le vent les emporte, les eaux les entraînent jusqu'à ce qu'elles aient trouvé la terre, et le rayon du soleil qui leur faut pour refleurir. Ainsi la parole divine quelque faible qu'elle soit, en tombant sur les cœurs préparés, y porte toujours des consolations pour le temps, et des fruits pour le ciel.

..

Voyez ce général sur le champ de bataille ; son armée, après avoir longtemps résisté à l'attaque des ennemis, commence à s'ébranler, mais c'est pour la déroute. Aussitôt le général s'élance, il parcourt les phalanges que la peur allait envahir ; il dit quelques paroles, et son regard achève le reste, car le regard est souvent la plus haute expression de l'éloquence ; cette armée qui tremblait est animée d'un nouveau courage, elle se précipite sur l'ennemi et la victoire est à elle. Savez-vous qui a obtenu ce triomphe ? ce n'est ni le sabre ni la poudre, c'est la parole. Si telle est la puissance de la parole humaine, quels ne doivent pas être les effets de la parole de Dieu !

(Mgr LANDRIOT.)

∴

C'est bien avec plus de raison que Moïse, à qui le Seigneur confiait la plus sublime mission, que nous pouvons dire : Qui suis-je donc, ô mon Dieu, pour sauver votre peuple de la servitude d'Égypte ! moi faible et sans éloquence, dont la parole est tardive, pourrai-je, luttant contre les enchanteurs de la science, c'est-à-dire les passions, arracher le peuple aux charmes du vice, à l'esclavage du démon ! Seigneur, ils ne m'écouteront pas ; mais il me semble entendre ces paroles de Dieu à Moïse : Qui donc a déposé les paroles sur

les lèvres de l'homme ? qui les rend muets et éloquents ? n'est-ce pas moi ? va donc, ne crains pas.

..

La parole de Dieu, en passant par ma bouche, vous arrivera peut-être froide et décolorée ; mais il se peut que quelques âmes la recueillent, et qu'elle opère sur elles de consolants effets. Quand au soir de l'automne, les feuilles tombent et gisent par terre ; plus d'un regard, plus d'une main les cherchent encore, et fussent-elles dédaignées de tous, le vent peut les emporter et en préparer une couche à quelque pauvre dont la Providence se souvient du haut du ciel. (Le P. LACORDAIRE.)

..

Le Seigneur donnera à ma voix une force divine, à ma parole une salutaire énergie ; contre lui toute force est faible, mais avec lui toute faiblesse est puissante. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, le Seigneur appelle le plus faible des vents ; à sa voix le zéphir souffle, une douce rosée tombe du ciel, la verdure renaît, les fleurs et les fruits couvrent la terre.

..

Lorsque la lumière s'élance au milieu des sphères de l'immensité, elle se décompose en de

magnifiques couleurs qui varient suivant les corps qui la reçoivent. Le prisme de cristal fournit à l'œil étonné et ravi les nuances les plus délicates. Parmi les autres substances, chacune renvoie un rayon particulier, mais c'est toujours de la lumière.

Ainsi la parole de Dieu contient une foule de vérités; en traversant le firmament des âmes et la série des siècles, elle semble se décomposer et donner une clarté différente, c'est-à-dire, des sens variés qui, tous, cependant, viennent du foyer central.

∴

Rien n'est plus agréable et plus salubre à la santé que d'errer dans une vaste prairie, où la nature semble avoir épuisé ses richesses et sa fécondité, et formé comme un magnifique tapis couvert des plus belles broderies. Ce spectacle charme les yeux et élève l'âme. Les parfums embaument l'atmosphère, les rayons du soleil jouent en mille nuances délicates, on éprouve là un bonheur que ne donnent pas les plaisirs du monde. Il en est ainsi de la parole de Dieu où se trouvent des fleurs mystérieuses et agréables que n'aperçoit point l'œil de la chair. Ces fleurs ont des nuances admirables dans leurs couleurs, et quoique invicibles, elles ont cependant une réalité

certaine. Ces fleurs ont leurs parfums, ce sont des odeurs de vie et de suavité; elles ont aussi leurs fruits, ce sont les conversions et les retours à Dieu. (Mgr LANDRIOT.)

∴

L'empereur Constantin écoutait souvent debout, et pendant de longues heures, la parole de Dieu; et quand l'évêque le priait de s'asseoir, il répondait : Il n'est pas convenable de recevoir assis les ordres du Roi du ciel et de la terre.

PASSIONS (LES)

Le cœur d'un homme passionné, dit l'Esprit saint, est une mer courroucée, dont les vagues soulevées par des vents contraires, s'élèvent, s'abaissent, se heurtent, se choquent avec furie, et retombent avec fracas, en blanchissant les eaux d'une écume sale et boueuse.

∴

Un ancien solitaire étant un jour interrogé par ses disciples sur la manière de combattre ses passions, leur répondit ainsi : Il commanda à l'un de ses disciples d'arracher un petit arbrisseau

qu'il lui montra, et le disciple l'arracha sans effort; il lui en montra un autre qu'il arracha avec plus de peine; puis un troisième, mais pour l'arracher il lui fallut un aide. Enfin le solitaire en désigne un qui était fort et vigoureux, tous les disciples s'unirent et ne purent le déraciner : Voilà, leur dit le solitaire, ce qu'il en est de nos passions; jeunes encore, il est facile de les arracher, pour peu qu'on soit attentif à les combattre; mais lorsque par une longue habitude, on leur a laissé prendre de profondes racines dans le cœur, il est très-difficile de s'en rendre maître.

. . .

Aucune force d'esprit, aucune élévation de fortune ne nous défend contre les attaques des passions. Les anciens le savaient, et ils nous l'ont dit dans une fable demeurée célèbre entre toutes celles que nous a laissées leur génie. Hercule, l'homme héroïque, avait vaincu les monstres et pacifié les empires; au comble de sa gloire, dans la maturité d'un âge qui ne lui annonçait plus que le repos, il reçut d'une femme une tunique précieuse, qu'il se hâta de revêtir. L'infortuné, à peine eut-il sur sa chair le tissu fragile, qu'il se sentit consumé d'un feu dévorant; il y porte les mains, il veut l'arracher de ses membres,

c'est vainement ! le fil est plus fort que cette main qui avait abattu les lions et les tyrans. Hercule, ne t'étonne pas, l'homme peut vaincre les monstres, il n'arrache pas de dessus sa chair la tunique de Déjanire, qui est l'image des passions. Malheureux que je suis, s'écriait saint Paul, qui me délivra de ce corps mortel ?



Ne pactisons jamais avec les passions, alors qu'elles viennent nous caresser comme un ami, ce n'est que pour mieux nous trahir, et si elles essayaient de nous embrasser, ce serait pour imiter Néron perfide et cruel, à qui on proposait une réconciliation avec Britannicus : Oui, dit-il, je l'embrasserai, mais ce sera pour l'étouffer.



C'est en vain que l'on se flatte d'avoir extirpé la passion dominante, on croit n'avoir plus qu'à jouir du calme et du repos. Illusion trompeuse ! Quand l'architecte a dressé le plan, et solidement établi les fondations d'un vaste édifice, il n'a plus guère qu'à goûter, dans une facile surveillance, le plaisir de voir se réaliser les conceptions de son génie. Quand le jardinier a péniblement défriché un sol resté longtemps sans culture, il n'a plus qu'à donner à chaque plante les soins ordinaires réclamés par les variations du ciel. Mais

quand on travaille sur les passions , c'est l'hydre aux têtes renaissantes ; c'est un sable mouvant sur lequel on ne peut rien bâtir de durable ; ce sont des plantes si capricieuses, que chaque jour amène de nouveaux périls , et réclame une culture nouvelle.

∴

Lorsqu'un fleuve n'est pas contenu dans son lit, par des rivages assez élevés , il les surmonte et se répand dans la campagne où il porte la désolation ; pour échapper à ces désastres, on construit des digues qui s'opposent aux efforts des eaux, et les empêchent de se déborder ; or, ces flots qui tout à l'heure causaient d'affreux ravages , une fois contenus, n'offrent plus que de précieux avantages, et servent à maintenir un utile commerce avec les contrées qu'ils arrosent. Les pécheurs qui éprouvent dans leur âme les ravages d'une passion mauvaise , doivent les arrêter, en élevant contre elles les digues des sacrements et des bonnes œuvres. La passion dominante étant renfermée dans de justes bornes, deviendra un instrument utile, dont on se servira avec avantage dans le travail de la sanctification.

∴

Les passions sont nécessaires, et cependant elles sont nuisibles et dangereuses ; elles portent

en elles-mêmes des effets salutaires, et en même temps désastreux. La pluie trop abondante ruine les moissons, et cependant la pluie est nécessaire pour les faire naître, et le même nuage peut verser sur les campagnes la disette ou la prospérité. La foudre éclate, tombe et brûle nos habitations, mais la foudre, échauffant la nue et la déchirant, nous donne l'eau qui désaltère. La chaleur trop élevée peut sécher les plantes, mais les plantes ne doivent qu'à la chaleur leur accroissement et leur vie; et du même soleil, sortent des effets si contraires. Des passions jaillissent le bien et le mal, les actes d'héroïsme et les actions déshonorantes.

∴

Nos sens, nos passions sont à notre âme ce qu'un miroir peut être à nos yeux. Lorsqu'un miroir est composé d'un cristal pur, il reflète l'intégrité des rayons du soleil; quand le miroir se trouve dans une condition harmonique déterminée par la science, il nous renvoie l'image dans la proportion exacte de la vérité; mais si le miroir est composé d'un cristal souillé, il ne réfléchit pas la lumière, il ne porte plus l'image reçue. Et si la surface n'est pas plane, les rayons du soleil réfléchis ne donnent plus qu'une image monstrueuse, si bien que devant un miroir à la

surface désordonnée, présentez la surface la plus gracieuse, le sourire le plus aimable, il ne peut renvoyer qu'une figure sans proportion, qu'une image fausse. De même nos sens, nos passions conservés, maintenus dans l'ordre, répondent instantanément au dessein de la Providence, et renvoient fidèlement l'image de la vérité. (Mgr LANDRIOT.)

∴

Dans une guerre, une tribu sauvage avait pris sur la tribu ennemie, une jeune fille de seize ans. On destina secrètement cette jeune captive à être immolée à la divinité que ce peuple adorait; on la traita splendidement, on la berça de l'espérance qu'au retour du printemps, il y aurait une grande fête, dont elle serait la reine. Et la jeune Indienne, simple comme la colombe, caressait cette idée, et ses rêves de bonheur lui faisaient même oublier sa mère et son pays. Enfin, l'aurore désirée se lève radieuse, la jeune fille est parée de ses vêtements de fête, on la place au milieu des guerriers qui paraissent la combler d'honneur. Elle s'avance, entourée d'hommages au milieu des chants patriotiques; elle arrive, elle regarde, elle ne voit qu'un bûcher; alors elle comprend qu'elle va être la victime. Elle pousse des cris déchirants, elle se jette aux pieds des bar-

bares, les conjure de l'épargner, mais en vain. On la place sur un bûcher, et pendant que les flammes l'entourent, mille flèches lui percent le cœur. Voilà bien l'histoire des passions; on croit marcher à la joie, aux plaisirs, et on se précipite à la douleur, aux tortures et aux remords.

PATER

Une fille unique se mourait, sa mère profondément affligée expose sa douleur au prêtre venu pour assister la mourante. L'enfant meurt... Elle est donc morte, dit la mère désespérée! Mon Dieu, il y a huit ans que vous m'avez ravi mon époux, à présent vous m'enlevez mon enfant unique, mon Dieu, que vous ai-je donc fait? Pauvre mère! c'était le désespoir. Alors le prêtre, croyant avec raison que le moment était venu de la sortir de son désespoir par les consolations de la prière, lui dit : Récitez avec moi l'oraison du Sauveur; elle se mit à la dire. Arrivée à ces paroles : Que votre volonté soit faite, la pauvre mère versa un torrent de larmes, et son cœur fut soulagé. Seigneur, je vous offre

ma douleur, cette chambre est maintenant un temple qui vous est consacré. L'autel de ce temple, c'est le lit de la mort ; et le sacrifice, c'est ma fille endormie. Dans votre amour, vous avez repris ce que vous m'aviez confié. Que votre volonté soit faite !

..

Un des plus savants évêques de France raconte qu'un homme fort distingué s'était acquis une grande réputation par la variété et l'étendue de ses connaissances. La Providence permit que dans ses excursions scientifiques, il s'égarât dans un vaste désert de l'Afrique. Vainement, il chercha une issue pendant plusieurs heures. Accablé de peur et d'ennui, vaincu par la fatigue, il s'arrêta et se mit à contempler le ciel étoilé. Ce magnifique spectacle éleva sa pensée vers Dieu... Il se prit à réfléchir : Dieu, dit-il, m'a créé pour le connaître, pour l'aimer et pour le servir. Qu'ai-je fait jusqu'ici ? J'ai désiré les applaudissements des hommes, je les ai obtenus, à quoi me servent-ils maintenant ? A quoi me serviront-ils après ma mort ? Ce savant avait oublié ses prières, excepté le *Pater* qu'il avait redit quelquefois. Alors, il se mit à le murmurer : Notre Père, qui êtes aux cieux ; Dieu est au-dessus des astres, il m'entend, il peut m'exau-

cer... Que votre nom soit sanctifié... C'est par moi qu'il aurait dû l'être, il le sera à l'avenir. Que votre règne nous arrive. Seigneur, régnez dans mon cœur, afin que je puisse régner un jour avec vous. Sa prière achevée, il fut fortement inspiré de prendre une étroite issue qu'il n'avait osé prendre, et il arriva à sa demeure.

PATIENCE

Plutarque nous raconte qu'Agésilas souffrait d'horribles douleurs d'une plaie qu'il avait au pied. Il reçut la visite de Cornéade, son ami, qui, témoin de ses tortures, se sentit tellement ému, qu'il se disposait à partir, ne pouvant supporter un si douloureux spectacle. Restez, Cornéade, lui dit Agésilas, rien n'est venu de là jusqu'ici. En prononçant ces mots, il montra ses pieds et ensuite son cœur. Voilà le devoir de la patience, elle résiste aux tribulations qui nous accablent, elle les empêche d'opprimer notre cœur et les modère tellement, que l'âme n'en est pas moins paisible et tranquille.

∴

Une sœur hospitalière soignait un vieux sol-

dat dangereusement malade, accoutumé à la vie des camps, le militaire n'avait aucun respect pour les soins de sa bienfaitrice, et quelquefois même, il lui lançait des injures grossières. Cette pieuse sœur opposait à ses insultes une patience inaltérable, et finissait par vaincre, à force de bonté, le caractère emporté du soldat. Un jour elle lui présente un breuvage que le médecin avait ordonné. Le malade refuse en faisant des menaces. La religieuse insiste avec douceur. Le soldat prend la boisson et la lance au visage de sa bienfaitrice. Cette pieuse fille revient quelques instants après avec un nouveau breuvage. Poussé à bout par une constance qu'il croit de l'obstination, le malade furieux saisit le vase et le brise en éclat. Il se croit débarrassé des importunités de la religieuse, mais le militaire ne connaissait que le courage qui se montre sur le champ de bataille, il ignorait celui que peut donner la religion. La sœur s'approche une troisième fois : Prenez cette potion, dit-elle, ne me refusez pas cette grâce. Le malade est entièrement vaincu. Sa dureté a fait place à un attendrissement involontaire ; des larmes s'échappent de ses yeux. Vous êtes un ange, s'écria-t-il, je veux connaître cette religion qui vous inspire tant de patience et tant de dévouement, qui

produit des vertus à la fois si douces et si élevées. (L'abbé MULOIS.)

PAUVRETÉ

Quand Jacob fut au lit de mort, Joseph lui présenta ses deux enfants, Manassé et Ephraïm, pour les bénir. Manassé qui était l'aîné, fut mis à la droite pour recevoir la meilleure part de la bénédiction, et Ephraïm à la gauche à cause qu'il était le plus jeune. Le vieux patriarche comme inspiré de Dieu, voulut changer cette disposition et il croisa les bras pour mettre Ephraïm à la droite. Le monde, comme Joseph, place les riches, les puissants à la droite, ils sont loués, flattés, encensés; on met les pauvres à la gauche comme les plus méprisés, on les repousse; mais Jésus-Christ change ce partage. Il les place par des souffrances, des épreuves, des humiliations à droite, pour qu'ils aient une plus grande part à ses bénédictions et à son héritage céleste.

..

Une cruelle famine dévorait le peuple d'Israël. Le Seigneur semblait avoir oublié les riches et

les principaux de la nation. La pauvreté seule attirait ses regards et sollicitait sa pitié envers une femme infidèle. Par une faveur spéciale, il lui envoie le plus saint personnage de l'univers. Cette veuve désolée n'attend plus que la mort, après la dernière nourriture qu'elle vient de prendre. Mais le prophète Elie lui apporte avec les bénédictions du ciel qui l'accompagnent, des secours miraculeux contre la famine, et la connaissance mille fois plus précieuse du vrai Dieu qui daigne la visiter. Voilà donc cette pauvre veuve de Sarepta assise à la même table que le prophète. Sa maison renferme le plus grand des mortels, et tandis que son corps est nourri de la fleur du plus pur froment, l'huile de la grâce coule dans son âme. Heureuse victime de la pauvreté, que votre sort est digne d'envie ! Plus la terre est ingrate envers vous, plus le ciel vous prodigue ses bienfaits.

..

Héraclius, empereur d'Occident, ayant reconquis la croix du Sauveur que Chosroës, roi de Perse, avait prise en s'emparant de Jérusalem, voulut qu'elle fût reportée avec une magnificence religieuse dans le lieu même d'où elle avait été enlevée. L'empereur fermait le cortège, revêtu

de la pourpre impériale et tout éclatant de pierres. Il portait lui-même sur ses épaules le signe sacré de notre Rédemption. Lorsqu'après avoir traversé Jérusalem, Héraclius fut parvenu au chemin qui conduit au Calvaire, il se sentit arrêté dans sa marche. Il semblait qu'une main puissante le repoussait, et qu'une barrière insurmontable s'opposait à son passage. Alors, le saint évêque de Jérusalem, Zacharie, comme éclairé d'en haut, lui dit : Prince, ne craignez-vous pas que ces riches vêtements et ces ornements précieux qui vous parent, ne contrastent trop avec la croix que vous portez, et avec l'état d'humiliation et de pauvreté où était le Sauveur du monde, lorsqu'il la porta. Ces mots furent un trait de lumière pour Héraclius. Aussitôt, il se dépouille de tous ses ornements royaux, il se revêt d'un habit pauvre, puis il s'avance sans peine, parvient au haut de la montagne sainte, et eut la douce satisfaction d'y rétablir la croix de Jésus-Christ. Les grandeurs et l'éclat du monde ne peuvent pas s'unir avec la croix du Sauveur. Si nous voulons marcher à la suite de Jésus-Christ, il faut se dévouer à la pauvreté, c'est l'état que Jésus-Christ préfère.

Pour donner à saint François de Sales , une marque de la haute estime qu'il ressentait pour lui, Henri IV, roi de France, lui offrit un revenu considérable. Le saint le refusa, en disant qu'il craignait autant les richesses que les autres pouvaient les désirer, et que moins il en possédait, moins il aurait de compte à rendre à Dieu.

PÉCHÉ MORTEL

Il est dit qu'Esdras entendit un jour la voix plaintive d'une pauvre mère qui exhalait sa douleur. Quelle est donc la cause de votre douleur ? lui dit Esdras. — Hélas ! je n'avais qu'un fils que j'aimais et qui faisait toute ma consolation ; il est mort. — Femme insensée, lui dit l'homme de Dieu, vous avez sous vos yeux la destruction de la patrie, la dispersion du peuple, la ruine de Jérusalem, la profanation du temple, l'abolition du culte ; et tous ces malheurs ne vous font pas verser une larme ; et parce que vous avez perdu un fils qui, sans doute vous aurait contristé et déshonoré peut-être, un fils que la mort devait vous ravir, vous versez des torrents de larmes, quel aveuglement. Hélas !

nous pleurons la perte de quelque fragile créature, de quelques parcelles d'or, et la perte de notre âme et de celles de nos frères nous laisse insensibles. L'impiété qui s'étend tous les jours, qui s'empare de tous les cœurs, les injures que l'on lance à Jésus-Christ, les mépris que l'on fait essuyer à l'Eglise, ne nous arrachent pas même un soupir!

∴

Lorsque Scipion eut assouvi sur Carthage la vengeance dont l'avait chargé sa patrie, il ne jeta pas sur la ville expirante le regard féroce du tigre qui contemple sa victime baignée dans son sang; mais quand il vit ces quelques citoyens pâles, enchaînés, ces palais qui avaient mis des siècles à s'élever, et qu'un jour avait détruits; ces remparts solitaires où régnait la terreur; ces rues dont le silence n'était interrompu que par les frémissements de la flamme, et le fracas des maisons croulantes, la tristesse descendit dans son âme, il pleura sur son triomphe. Mais si les funérailles d'une cité ennemie attristait le guerrier qui avait joué contre elle sa vie, ses soldats et sa gloire, quelle terreur profonde ne doit pas inspirer le ravage que le péché fait à l'homme dans son corps, son intelligence et son âme.

∴

Un général carthaginois (Amilcar) réfléchissait un jour, en face d'un autel, sur les désolations de sa patrie. Il voyait passer devant ses yeux les veuves désolées, les vieillards et les enfants captifs. Il lui semblait entendre le bruit des chaînes avec lesquelles leurs ennemis les emmenaient à Rome, il appelle son jeune fils, lui transmet sa haine contre les Romains, et lui fait jurer en face de l'autel, de les combattre jusqu'à son dernier soupir. Annibal jura et fut fidèle à son serment. En voyant les ravages du péché dans notre âme, jurons-lui donc une haine éternelle, en face de cet autel, du haut duquel Jésus-Christ va nous bénir, et écouter notre promesse.

..

L'histoire nous apprend que Julien, qui s'était acquis par son apostasie une si funeste célébrité, non content d'avoir abjuré la foi de son baptême, eut encore l'extravagante pensée d'en effacer jusqu'à la dernière trace, et que pour anéantir en lui-même le caractère indélébile et sacré de chrétien, il imagina de plonger sa tête qui avait été arrosée de l'eau baptismale, dans le sang des victimes immolées à ses faux dieux. Cette impiété nous indigne. Et le pécheur qui se plonge dans les voluptés, dans les iniquités du paga-

nisme, ne souille-t-il pas le caractère de son baptême, n'oublie-t-il pas qu'il est chrétien ?

∴

Va, lecteur, si tu l'oses, va charger de chaînes les mains victorieuses de mon fils, disait le vieil Horace ; quel sera le lieu de l'exécution du libérateur de Rome, où les monuments de sa gloire ne s'élèvent point contre l'horreur de son supplice ? Et moi, je vous dis : Allez, pécheurs, allez commettre vos offenses, si vous pouvez trouver un lieu qui ne vous rappelle la bonté de Dieu à votre égard, qui ne vous reproche votre ingratitude.

∴

Eloignez-vous, de peur que le roi ne vous entende, disait un monarque à ses gardes, qui murmuraient contre sa personne sans soupçonner qu'il fût à portée de les entendre. Pécheurs, avant de commettre votre faute, de prononcer votre blasphème, éloignez-vous de peur que le Roi du ciel ne vous voie et ne vous entende. Cherchez dans l'univers un lieu obscur, reculé, impénétrable aux yeux et aux oreilles du Tout-Puissant.

∴

On vint annoncer à Darius, roi de Perse, que

les Athéniens avaient brûlé la ville de Sardes qu'il chérissait infiniment. Il en conçut tant de regrets qu'il chargea un officier de lui rappeler plusieurs fois par jour la pensée des Athéniens, afin de réveiller son indignation contre ce peuple qui avait ravagé et détruit la ville de son affection. Si le Seigneur nous découvrait le mal que le péché fait à notre âme, les ravages qu'il exerce sur elle, en la dépouillant de son innocence, de ses mérites, comme Darius, nous serions constamment indignés contre le péché que nous avons commis et qui nous a coûté tant de remords et de tristesse, nous en concevriions une secrète horreur.

..

On dit qu'un empereur désirait que le peuple romain n'eût qu'une tête, afin que l'abattant d'un seul coup, il eût eu le plaisir atroce de voir périr en un instant tous ses sujets à la fois. Quelque cruel que fut cet empereur, le pécheur l'est davantage; par son offense, il exécute ce barbare dessein. Il anéantit d'un seul coup ses prières, ses sacrifices, ses aumônes, toutes ses bonnes œuvres, il tue son âme, elle meurt à la grâce qui est sa véritable vie.

..

On est justement indigné en lisant dans l'his-

toire les crimes de Néron. Cet homme dénaturé a fait périr sa mère, son épouse, a incendié Rome, inondé son empire de milliers de victimes innocentes. Oui, on est indigné qu'un tyran, qu'un monstre si exécrationnable ait pu trouver après sa mort des adorateurs, des personnages qui lui ont rendu un culte, offert des sacrifices comme à une divinité bienfaisante, et l'on n'est pas indigné de voir le péché et ses auteurs qui sont la cause de tous nos malheurs et de toutes nos calamités, encensés, honorés et préférés à la vertu, et à Dieu lui-même.

∴

Je meurs, disait sainte Catherine de Pazzi, sans avoir pu comprendre un mystère effroyable, c'est-à-dire comment on peut commettre avec tant de facilité, le péché mortel qui a coûté si cher au Fils de Dieu, et qu'il punit avec tant de rigueur.

∴

Les pécheurs se laissent tellement étourdir par le besoin des plaisirs, par le bruit des passions, qu'ils ne remarquent pas l'énormité du péché et le mal qu'il leur fait. Ce fut ainsi que les Romains et les Carthaginois combattant près de Trasimène, étaient si fort acharnés au com-

bat qu'ils ne s'aperçurent pas de l'affreux tremblement de terre qui arriva pendant la bataille, et qu'ils ne purent éviter les ruines qu'il causa.

..

Le pécheur ressemble à ce roi des Vendales (Gélimer) qui, assiégé et tremblant dans sa ville royale, au lieu de combattre, s'en allait chez son ennemi, mendier du pain, des parfums et une lyre pour charmer ses douleurs. Oh! le lâche! il aurait mieux fait de demander une cuirasse et une épée pour défendre sa patrie. Voilà notre conduite, quand le péché vient assiéger notre âme. Nous traitons avec lui, nous lui demandons du pain, au lieu d'aller au banquet eucharistique, nous lui demandons le parfum des jouissances, au lieu de placer sur nos lèvres le nom de Jésus et le nom de Marie; nous lui demandons la lyre des louanges et des flatte-ries pour endormir nos remords, au lieu de demander à Dieu sa grâce qui éclaire et qui fortifie.

..

Il est dit qu'autrefois les monarques d'Orient, pour donner à leurs Etats une reine, ouvraient comme une grande carrière, où toutes les jeunes filles de la terre pouvaient briguer le rang suprême. Or, si le roi avait choisi une fille des chau-

nières, et si celle-ci, le prenant en mépris, lui eût préféré le plus ignoble de ses esclaves, la sombre majesté du monarque n'eût-elle pas frémi de cet affront ? le public en eût été profondément indigné, on eût accusé cette jeune fille d'une horrible démente. Ce que le pécheur rebute, c'est l'union divine avec Dieu, il préfère une hideuse alliance avec la boue, la fange, le vice, le mal, il proteste contre la majesté divine.

..

Quel mal sensible la révolte d'une ville éloignée du siège de sa puissance avait-elle fait à cet empereur romain, qui en tira une justice si éclatante ? Aucun mal sans doute ; on lui annonce que toutes ses statues avaient été mutilées et brisées : Peu importe, répond-il, ma personne n'en a pas souffert, mais je dois à la majesté des lois qu'ils ont violées, à l'ordre social qu'ils ont troublé, le châtement des rebelles, allez, qu'ils cessent de vivre, et que la ville soit ravagée, anéantie. Dieu doit aussi à l'immortalité de sa justice, à la sainteté de l'ordre moral, de châtier les superbes qui le méprisent, et les ingrats qui le couvrent d'outrages.

..

Un homme avait une colombe qui était blanche

comme la neige , ses yeux regardaient le soleil , et ses deux ailes la balançaient dans les airs et l'élevaient dans les cieux. Son maître la regardait d'un œil d'envie , et lui dit : Que ferai-je de toi ? je te tourmenterai , je te percerai les yeux , et je t'arracherai les ailes ; et cet homme cruel fit comme il l'avait dit , et sa colombe ne pouvait plus voir la lumière, ni monter vers le ciel ; mais pour la dédommager il jetait devant elle des grains en abondance , en lui disant : Mange , mange pour ne pas mourir. Cette blanche colombe, c'est notre âme pure et innocente, dont les pensées sont toujours tournées vers Dieu , ce beau soleil de vérité , et qui s'élève vers le ciel sur les ailes de la foi , de l'espérance et de l'amour. Cet homme cruel, c'est le péché qui souille notre âme , l'empêche d'aller à Dieu , et qui la dédommage en lui procurant quelques jouissances matérielles, grossières et amères.

∴

Une enfant jeune et sage avait l'habitude de se rendre à l'église , pour assister avec sa pieuse mère au saint sacrifice de la messe. Sur son passage se trouvait une pauvre femme âgée, infirme, couverte de haillons sales et déchirés , et dévorée par des plaies qui la rongeaient toute vi-

vante. Un jour la jeune enfant simple, naïve, disait au directeur de sa conscience : Mon père, j'ai fait aujourd'hui ma méditation sur la pauvre Thérèse. — Vous avez sans doute pensé à soulager cette pauvre infirme? — Je le fais tous les jours avec la permission de ma mère, mais ce n'est point là ce qui m'a préoccupée, je pensais que notre Seigneur se présentait à moi, et me disait : Ma fille, si tu avais à choisir entre l'ulcère qui dévore la pauvre Thérèse, et un péché mortel qui défigurerait ton âme, que choisirais-tu? — Oh! mon Dieu, ni l'un ni l'autre; mais s'il fallait absolument opter, j'hésitais : la vieillesse, la pauvreté, les plaies de l'infirmes me rebutaient, mais d'un autre côté, pensant que cette âme était peut-être à ce corps en ruine, ce qu'une pierre précieuse est dans la boue; je recueillis toutes mes forces, et je prononçai intérieurement ce mot : Pour ne pas vous déplaire, ô mon Dieu, j'aimerais mieux être Thérèse.

..

Avez-vous vu ces belles cathédrales du moyen-âge, livrées au protestantisme, ces colonnes élancées, cette superbe architecture, ce luxe de vitraux et de pierres ciselées. Un jour l'hérésie est venue s'emparer de ces monuments; le marteau

démolisseur a renversé les autels et brisé les saintes images; la lampe est éteinte, le tabernacle est désert, l'église n'a plus que des murailles vides, tronquées, mutilées et dégradées. Voilà l'action du péché sur notre âme, sanctuaire de la divinité. Les saintes images de la foi et de la pureté sont maculées, les lumières de la conscience sont éteintes, le tabernacle du cœur est désert, Jésus-Christ n'y est plus, et le sanctuaire est vide.

..

Il y a quelques années, un horrible assassinat fut commis sur la personne d'un prince royal. Son corps fut exposé dans une chapelle ardente, et l'assassin fut amené en présence de la victime. Reconnaissez-vous ce cadavre, lui dit le juge? — Oui, répond le meurtrier. — Est-ce vous qui avez tué le prince? — Oui, c'est moi. — Quel mal vous avait-il fait? — Aucun, il m'a comblé de faveurs. — Qui vous a poussé à ce crime? — Ma seule volonté. — Saviez-vous quel sort vous attendait? — La mort. — Savez-vous que le prince a demandé votre grâce avant d'expirer? — Non, je ne le savais pas, et l'on vit quelques larmes s'échapper de ses yeux. — Ah! vous vous repentez de votre crime? — Non, je ne m'en repens pas. — Et si le prince vivait encore? — Je le

tuerais, lui et toute sa race. C'est la conduite du pécheur à l'égard de son Dieu. Il y a dix-huit siècles, un cadavre s'est rencontré sur le Calvaire, c'est celui de Jésus-Christ. Je me place aujourd'hui comme juge dans cette chaire sacrée; pécheurs, je vous interroge: Voyez-vous ce cadavre? ces pieds, ces mains ouverts et ensanglantés, ce cœur percé pour vous? reconnaissez-vous cette victime? — Oui, je la reconnais, c'est mon Dieu. — C'est donc vous qui l'avez tué? — Oui, c'est moi. — Quel mal vous avait-il fait? — Il m'a comblé de grâces et de bienfaits, il m'a donné la vie, l'intelligence; il m'a donné son sang, son ciel. — Saviez-vous quel sort vous attendait en le crucifiant? — L'enfer avec ses supplices. — Qui vous a poussé à ce crime? — Le seul désir de me satisfaire. — Savez-vous qu'il a demandé et obtenu votre pardon? — Oui, je le sais. — Oh! tant de bonté vous touche, et vous donne le repentir, vous allez renoncer à vos péchés qui l'ont crucifié et qui l'ont fait mourir. — Je sais que mes péchés le crucifient de nouveau, n'importe, je veux les commettre, je veux toujours contenter mes désirs.

..

Il est dit qu'un empereur romain avait eu dans ses guerres un succès merveilleux; on le rece-

vait en triomphe, il traversait un temple au milieu de la foule qui chantait sa gloire. Tout à coup on le voit pâlir, trembler, verser des larmes, on lui demande le sujet de cette tristesse, il montre un nom inscrit sur un tombeau : Là, dit-il, il y a eu un homme qui m'a méprisé un jour ; le souvenir de ce mépris troublait ses plus éclatants triomphes. Or, le pécheur fait subir à Dieu ce mépris, en se moquant de sa puissance et de son amour.

PÉCHÉ VÉNIEL

Pour rassurer Marie-Thérèse, reine de France, sur une faute qu'elle se reprochait, on lui dit qu'assurément elle n'était que vénielle. — N'importe, répondit-elle, Dieu y est offensé, la faute sera donc toujours mortelle pour mon cœur.

. . .

Une seule étincelle jetée par un soldat dans le temple de Salomon le consuma dans un instant, toute la puissance de Titus et de son armée ne put le garantir des flammes. Une parole, un livre, un regard peuvent porter la mort jusque

dans la profondeur d'une âme, et la grâce même ne pourra plus lui rendre la vie.

PÉNITENCE

Lorsqu'Esdras eut reconstruit le temple de Jérusalem, que les Assyriens avaient détruit, le peuple mêlait à la fois le triste souvenir de sa ruine et la joie de son retour; une partie faisait retentir dans les airs de lugubres accents, et l'autre poussait au ciel des chants d'allégresse. Ce mélange de joie et de douleur est une fidèle image de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit en elle le temple de Dieu détruit et renversé, elle pleure et gémit; mais elle voit que l'Esprit saint, touché de ses regrets, relève le temple sacré pour y faire sa demeure.

..

L'esprit doit tous les jours dompter la chair, qui ne se laisse jamais vaincre complètement, semblable au sacrificateur de la loi judaïque qui immolait tous les jours une victime. La nature christianisée attend au pied de l'autel ce taureau fougueux de la concupiscence qu'il faut im-

moler ; elle saisit ses cornes vigoureuses , le terrasse, ouvre ses flancs, et rougit de son sang le pavé du saint lieu. Le lendemain la victime reparaît au seuil du temple , elle n'était pas morte, il faut encore la saisir , la terrasser de nouveau , jusqu'à ce que Dieu lui donne le dernier coup.

∴

Manlius , général romain , avait rendu de si grands services à ses concitoyens, qu'on l'appela le père de la patrie. Etant accusé d'un crime capital, il apporta au milieu du sénat, les couronnes qu'il avait acquises par ses nombreux exploits , et ses éclatantes victoires sur terre et sur mer, et découvrant sa poitrine couverte de si glorieuses cicatrices, il dit : N'y a-t-il pas là de quoi effacer le crime de Manlius ? Et nous aussi, nous pouvons montrer à Dieu nos pénitences, nos jeûnes, nos mortifications, en lui disant : Seigneur , j'ai péché, mais voici mes bonnes œuvres trempées dans le sang de votre Fils, n'y a-t-il pas là de quoi effacer mes iniquités ?

∴

Les croisés ayant élu Godefroy de Bouillon roi de Jérusalem, lui présentèrent une couronne d'or : Non, non, s'écria le pieux guerrier , en repoussant ce riche diadème ; un chrétien ne peut

pas être couronné d'or dans la même ville où son Dieu eut le front couronné d'épines. Et nous, chrétiens, nous nous couronnons de fleurs, pendant que notre Dieu est déchiré par les épines ; notre bouche savoure des douceurs, pendant que la sienne fut abreuvée de vinaigre.

∴

Le Sauveur Jésus apparut un jour à sainte Catherine de Sienne, et lui présenta deux couronnes, l'une était d'or et de pierreries, l'autre formée d'épines ; il lui permit de choisir. Sans hésiter, la vierge généreuse saisit le diadème sanglant, qui devait la rendre plus semblable à son divin Maître, et la plaça courageusement sur son front. Comme elle se félicite aujourd'hui au milieu des joies et des splendeurs du ciel, d'avoir choisi cette couronne de souffrance et d'ignominie !

∴

Je suis venu dans cette profonde solitude, disait un trapiste à un homme du monde, et Dieu m'accable de bonheur ; il m'inonde tellement de félicité, que mon cœur est souvent si oppressé, que je ne puis comprimer mes cris, ni retenir mes larmes, et je laisse échapper ces paroles : Assez, Seigneur, assez.... c'est trop ; je croyais entrer

dans la région des souffrances , et j'ai trouvé la terre promise.

∴

Madame de Montespan étant allée visiter Madame de la Vallière , religieuse du Carmel , lui fit cette question : Est-il vrai, Madame, que vous soyez aussi satisfaite qu'on le dit ? — Satisfaite ! non, répondit Madame de la Vallière, on ne l'est qu'au ciel , mais je suis heureuse. Et vous, Madame ? — Moi, je ne suis ni l'une ni l'autre. Nouvelle condamnation du monde, car voilà encore le bonheur, non dans les délices de la cour, mais au sein de la pénitence.

∴

Comme un arbre dont on émonde les branches les plus basses, chaque coup, chaque retranchement qui lui est porté, fait remonter la sève et dirige sa végétation. Ainsi l'homme, sous les coups de la pénitence , se redresse et s'élance hors des créatures vers lesquelles il était incliné, hors de lui-même, dans le sein de Dieu, en qui toutes les facultés se dilatent, et retrouvent leur grandeur et leur félicité.

∴

Quand nous entrons dans la vie, deux routes s'offrent à nos regards. La première est spacieuse,

de rians passages l'environnent , ceux qui la parcourent sont couronnés de fleurs. Ils font entendre l'hymne de l'insouciance. La seconde, tracée au milieu des rochers, est étroite et désolée , elle ne présente que des perspectives sombres et arides ; elle s'avance à travers des précipices béants. Ceux qui la suivent marchent le front pensif, et le regard incliné vers la terre. Leurs pieds sont déchirés par les épines du chemin ; ils ressemblent à des soldats qui vont à la bataille et qui savent que leur victoire va décider de la perte ou du salut de la patrie. Ils ne connaissent ni la joie du festin , ni les folles distractions d'une vie molle et sensuelle. Ils ont placé sur leur tête , comme un symbole de leur rude destinée , une couronne d'épines qui remplace pour eux le myrthe verdoyant et le parfum des roses ; et ils portent sur leur cœur comme le signe du sacrifice et de leur dévouement, la croix sanglante du Golgotha. Chose étrange pour la nature humaine, chose révoltante pour la sagesse mondaine, c'est cette voie qu'il faut prendre ; ce sont ces hommes qu'il faut suivre ; c'est ce gibet qu'il faut aimer, l'autre route large et commode vers laquelle toutes les âmes se sentent attirées , c'est celle qui mène aux abîmes ; c'est celle qu'il faut fuir, car elle conduit à la mort, et

ces voyageurs folâtres, qui la parcourent sont des victimes destinées aux plus tristes trépas. (L'abbé CHASSAI.)

..

Winceslas, roi de Bohême, sortait souvent de son palais pendant la nuit, et se rendait pieds nus, au plus fort de l'hiver, dans différentes églises de sa capitale pour y prier avec ferveur. Dans un de ces pèlerinages nocturnes, la saison était extrêmement rigoureuse, et la terre couverte de neige. L'officier qui le suivait se sentit les pieds tellement engourdis par le froid, qu'il ne pouvait plus avancer. Il fit part au roi de son impuissance à l'accompagner : Courage, lui répond Winceslas, suivez-moi pas à pas et mettez vos pieds dans les traces que je laisse sur la neige. L'officier obéit, et, chose admirable, une douce chaleur se rendit aussitôt dans ses pieds et dans tout son corps, et il put sans peine accompagner son maître. Pécheurs, qui désirez satisfaire à la justice divine, mais que les rigueurs de la pénitence épouvantent, voulez-vous marcher avec courage dans le chemin de l'expiation, suivez pas à pas Jésus-Christ, ce divin Maître, dans la route de ses souffrances, mettez vos pieds dans les traces sanglantes des siens.

PERFECTION

Un jour la Grèce rassembla ses artistes, pour faire une image de la divinité. Phidias en fut chargé. Il prit son ciseau et tailla ces marbres divins de l'Attique qui respiraient déjà avant que la main du sculpteur les eut touchés, et après s'être enfermé ainsi devant ce bloc pendant des jours de méditation, où chaque regard était le fruit d'une pensée, et où chaque pensée produisait un coup de marteau qui était un coup de génie. Un jour, enfin, la Grèce vint toute entière devant le Parthénon pour voir le chef-d'œuvre attendu, on découvrit la statue et le peuple s'écria : Voilà un Dieu. Ainsi plongés tout entier dans la retraite et la méditation, portons nos regards sur notre néant, sur nos fautes ; nous frapperons nos imperfections avec le marteau de notre volonté et de nos résolutions, et nous sortirons transformés ; nous serons alors une véritable image de Dieu, un autre Jésus-Christ, un parfait chrétien.

..

Travaillons sans cesse et avec persévérance à notre perfection, ne disons pas comme cet israé-

lite, lorsque, dans la répartition de l'héritage qui avait été donné aux enfants d'Israël, il trouva sa part d'une grande infériorité à celle des autres. Oh ! voyez cette terre, disait-il, comme elle est aride, pierreuse, c'est le désert. Que faut-il que j'en fasse ? Et il se croisait les bras, découragé, ne songeant à autre chose qu'à une permutation d'héritage. Et nous aussi, nous restons découragés, abattus en face de l'œuvre difficile et importante de notre sanctification. Nous disons : Mon caractère est indomptable, je ne puis me vaincre et terrasser cette passion. Le terrain est trop ingrat, il restera stérile. Entreprenez avec courage l'œuvre de notre sanctification, et de ce sol ingrat et aride, nous recueillerons une moisson abondante.

..

Saint Augustin répète, après les écrivains de l'antiquité, que le mont Olympe en Macédoine, est d'une hauteur prodigieuse, et qu'il surpasse de beaucoup la première région de l'air. Il n'y a jamais sur son sommet, ni vent, ni pluie, ni orage, parce que l'air y est toujours excessivement pur. Les oiseaux ne peuvent atteindre son sommet, ils ne pourraient pas plus y vivre que les hommes. Quelques hardis voyageurs font tous les ans cette pénible ascension, en conden-

sant l'air afin de respirer. Avant de descendre de cette montagne, ils forment sur le sable des lettres qu'ils retrouvent intactes et bien conservées l'année suivante. Tel est le symbole de la véritable perfection. Comme le mont Olympe s'élève au-dessus des nues, et que sur son sommet règne toujours un air pur, calme et serein, ainsi les âmes parfaites sont élevées au-dessus de toutes les choses de la terre. Les oiseaux de proie, c'est-à-dire les désirs dérégés, et les passions mauvaises ne peuvent porter leur vol jusqu'à elle. Les bonnes résolutions qu'elles tracent sur leur esprit y résident sans cesse, parce que le plus léger mouvement d'impatience, et la moindre agitation du monde ne les troublent jamais.

PERSÉVÉRANCE

Il se trouvait jadis, en Orient, un roi qui était le prince le plus riche de ces contrées. Un sage de la Grèce vint le voir. Et après lui avoir montré toute sa gloire et toute sa grandeur, le pauvre fils de la vanité mondaine lui demanda s'il ne le trouvait pas le plus heureux des hommes. Le sage se borna à lui dire qu'il ne pouvait lui ré-

pondre d'une manière satisfaisante, avant d'avoir vu sa fin. Il en est de même des richesses spirituelles, car, malgré les promesses que nous fait le Tout-Puissant, et sa fidélité à les tenir, il n'a pas ôté de ses mains les portes de la vie, ni celles de la mort, la fin vient de lui aussi bien que le commencement, il faut donc veiller et prier, craindre et trembler.

..

L'histoire nous raconte qu'un grand roi de la Grèce (Xerxès), passant en revue son armée, la veille d'un grand combat, qui devait entraîner pour lui une grande défaite, se prit à pleurer amèrement, et comme pour le consoler on lui faisait remarquer le nombre prodigieux de ses troupes, leur courage et leur belle tenue : Comment voulez-vous, répondit le roi, que je n'éprouve aucune tristesse, lorsque je vois passer devant moi tant d'hommes aujourd'hui pleins de vie, et qui demain ne seront plus. Ce sentiment de douloureuse prévoyance a souvent traversé notre âme au jour d'une première communion. En contemplant cette multitude d'enfants si joyeux, si fervents, en écoutant leur serment de fidélité, nous étions tentés de croire à la durée de leur persévérance, mais bientôt une pensée

triste s'élevant dans notre âme, comme un obscur nuage dans un beau ciel, nous annonçait des changements, la mort de l'âme.

..

Deux disciples du Sauveur se rendaient au petit village d'Emmaüs quelques jours après la passion de leur Maître, s'entretenant dans le chemin, des grands mystères dont Jérusalem avait été témoin. Tout à coup un voyageur inconnu se présente et se joint à eux. Initié bientôt aux graves souvenirs qui agitent ses compagnons de route, l'étranger prend la parole. En l'écoutant parler ainsi, les deux apôtres éprouvaient un charme indéfinissable, leur esprit s'illuminait de clartés nouvelles, et leur cœur s'embrasait d'une ardeur inconnue. Cependant arrivé au terme du voyage, l'étranger les salue, et s'apprête à continuer sa route. Seigneur, s'écrièrent alors les deux disciples, restez avec nous. Mes enfants, ces deux disciples, c'est vous, ce sont vos compagnons; ce voyage à Emmaüs, c'est le temps d'épreuve qui précède votre première communion; mais voilà qu'au milieu de votre course, le divin Consolateur est venu à votre rencontre. Plus heureux que les deux compagnons, vous l'avez reconnu. Oh! comme

votre cœur était ardent, hier, lorsque vous entendiez sa voix et que vous sentiez sa présence. Vous lui avez dit : Seigneur, restez avec nous. Restera-t-il toujours ! Ne le quitterez-vous pas ! Serez-vous toujours persévérants !

∴

Chaque jour, saint Philippe de Néri invoquait Dieu, en tenant la sainte hostie il disait : Seigneur, gardez-moi aujourd'hui de peur que je ne vous trahisse, et que je ne vous fasse le plus grand mal. La blessure que vous reçûtes au côté est bien large, mais si vous ne me souteniez pas, je l'élargirais encore.

∴

En parcourant les champs, vous avez vu ces nombreuses phalanges de fourmis, quelquefois vous les avez ravagées, bouleversées, détruites en un instant. Qu'avez-vous vu après cette destruction terrible, chaque fourmi se mettre à l'œuvre avec une étonnante activité. L'une portait un brin d'herbe, et l'autre un grain de blé. Vous vous retiriez ensuite, et après une absence de quelques jours, vous reparaissiez, tout est reconstruit. Alors plus méchant que la première fois, vous descendez jusqu'à leur profonde résidence, la plus reculée et la mieux pourvue.

Jamais Ninive, ni Babylone ne furent mieux ravagées. Les animaux se fatiguent-ils devant votre brutalité ? Oh non. Ils retrouvent à la minute cet empressement et cette ardeur à reconstruire ce que vous avez ravagé. Chrétiens paresseux, allez donc à la fourmi, pour apprendre la sagesse et la persévérance dans le bien. Sa conduite vous dira qu'il ne faut jamais perdre courage, mais qu'après une rechute, il faut vous relever, et continuer malgré les pièges du démon, à reconstruire l'édifice de votre salut, et de votre perfection.

..

C'est après avoir vécu plusieurs années dans la ferveur que nous devons nous tenir davantage sur nos gardes, et que nous étant enrichis des biens spirituels, le démon fera plus d'efforts pour nous les enlever. Il nous laissera paisibles dans les commencements, semblable à un pirate qui laisse passer tranquillement les navires qui partent pour fournir une longue carrière, et pour aller chercher au loin des marchandises précieuses, et ne les attaque qu'au retour et presque sur la fin de leur course, parce qu'il les trouve alors chargés de richesses qu'il s'efforce de leur ravir.

PIÉTÉ

Le plus solide de tous les biens, pour nous enchaîner à Dieu, c'est une piété sans mélange, et lorsqu'au respect de ses croyances, nous cessons d'allier cette exacte intégrité de conduite, il ne faut souvent qu'un choc léger pour l'anéantir en notre âme jusqu'aux plus légers vestiges. Regardez cette statue mystérieuse, dont nous parle le prophète. Elle se compose d'éléments aussi durs que précieux; le fer, le bronze, l'argent et l'or se sont réunis pour la former. Autant sa nature est puissante, autant sa taille est gigantesque, elle paraît parfaitement se soutenir et résister aux secousses qu'on lui fera subir; mais non, j'aperçois un peu d'argile à ses pieds, c'est assez pour que sa fragilité la dispute à celle du verre. Une faible pierre détachée de la montagne, la touche par hasard à la base, et soudain ce colosse qui semblait se rire des autans, tombe, se brise, et n'est plus qu'une poussière. Fidèle image qui attend ces chrétiens dont la piété est chancelante. Vainement notre piété paraît immuablement assise, nous ne pouvons nous flatter de rester pieux, il règne en nous un alliage de misère, de mollesse, d'orgueil qui représentent

l'argile de la statue. Invincibles dans tous les autres endroits, ici nous sommes sans force, et si jamais on frappe au point délicat de notre cœur, nous sommes brisés.

∴

Telle personne pendant qu'elle était pieuse, s'attirait le respect de toute une ville; en s'éloignant de la piété, elle devient la risée de tous. Elle était la joie, l'honneur de sa famille, maintenant elle est pour elle un objet de honte et de chagrin, parce qu'avec la piété elle possédait un trésor inestimable, tandis qu'elle l'a follement prodigué. Elle ressemblait alors à un riche vaisseau qui revient des Indes avec d'abondantes richesses, escorté d'une flotte nombreuse, et à qui les autres navires semblent porter envie en le voyant sur la mer. Semblable maintenant à un vaisseau qui s'est brisé contre un écueil, après avoir perdu tout ce qu'il portait, après avoir subi une longue tempête, il gît sur la grève, où l'on ne voit plus qu'un vieux débris de bâtiment qui achève de se consumer.

∴

La piété est comme le rayon du soleil qui pénètre dans les réduits les plus obscurs et les plus tristes, dans les chaumières les plus pauvres,

comme dans les palais des princes, et qui conserve partout sa limpidité et sa pureté originelle, les lieux, les personnes, les châteaux et les cahutes, rien n'altère et ne change les rayons de l'astre du jour, parce qu'ils tirent leur perfection du soleil, et la conservent partout. Il en est de même de la piété : rayon d'amour parti du cœur de Dieu, il se répand dans toutes les conditions de la vie.

..

Ne voyons-nous pas tous les jours, dit saint Jean Chrysostome, les enfants, après avoir pris un oiseau dans leurs filets, lui permettre de courir sur la terre pour se nourrir des grains qu'ils y jettent, et de voltiger çà et là? Il semble que cette petite créature jouit d'une entière liberté; mais l'enfant la tient attachée, et il la rappelle à son gré. C'est ainsi que l'ennemi du salut se joue de chacun de nous. Il nous permet de nous livrer à l'exercice de plusieurs bonnes œuvres, de faire des aumônes; peu lui importe, pourvu qu'il nous retienne par un fil imperceptible, par un ressentiment, un mouvement d'envie; quelquefois il allonge notre chaîne, il nous laisse approcher du tribunal de la pénitence, de la table sainte, assuré de nous rappeler à son gré, par l'attrait d'une satisfaction, du plaisir qui a sé-

duit Salomon ; par un mouvement d'oisiveté qui a renversé David , par un mouvement d'orgueil qui a perdu les anges, par une occasion que nous aurons recherchée.

..

Notre âme, sur la terre, est comme une barque qui remonte le courant de l'eau ; elle ne peut stationner longtemps à la même place. Elle recule nécessairement, si l'on ne fait de perpétuels efforts pour la faire avancer. De même, si l'on se néglige dans la pratique du bien, et si l'on ne s'efforce pas de tendre à la piété, ce relâchement rend inutile toute l'énergie qu'on a développée, toutes les peines que l'on s'est imposées pour avancer.

..

Nous lisons, dans la sainte Ecriture, qu'après que l'Arche se fut arrêtée sur les montagnes d'Arménie, Noé, pour s'assurer si les eaux étaient entièrement écoulées, lança le corbeau, qui ne revint pas ; puis il fit sortir la colombe, qui, ne trouvant où reposer ses pieds, revint chercher un asile dans l'arche protectrice. Pourquoi donc le corbeau trouva-t-il un gît, et pourquoi la colombe n'en trouva-t-elle point ? C'est que, répondent les saints Pères, le corbeau, qui est un oiseau immonde et de rapines, se reposa dans la fange et

sur les cadavres ; tandis que la colombe , qui est l'emblème de la pureté , ne peut s'y fixer un instant sans ternir la blancheur de ses ailes. C'est ainsi que doit se conduire l'âme pieuse et fidèle envers son Dieu ; elle ne doit rien trouver dans les vains plaisirs du monde capable de contenter ses désirs , rien dans la corruption du siècle qui puisse la fixer ; elle doit donc rentrer dans l'arche salutaire comme la colombe , c'est-à-dire se tenir dans la pensée de Dieu , et s'épancher en sa présence.

..

De même que les brises printanières se parfument en traversant les champs fleuris et les retraites profondes des bois et des forêts embaumés par l'odeur des violettes et des plantes odoriférantes ; ainsi l'intelligence , qui vit , avec la pensée , des choses du ciel , sait embellir le commerce de la vie , et les relations les plus vulgaires de l'existence , par une amabilité pieuse et céleste.

PIÉTÉ FAUSSE.

La fausse piété ressemble à cet autel des tabernacles , dont il est parlé dans l'Écriture. Il était revêtu d'or pur , les dehors en étaient brillants , mais l'intérieur était vide et très-fragile ;

dit l'Esprit de Dieu. En vain les faux dévots immolent-ils sur leur cœur des victimes étrangères, dont le Seigneur n'a pas besoin, leurs passions n'y sont jamais immolées devant la sainteté de Dieu. Il n'y a que de vaines apparences, et l'intérieur est toujours vide de foi, de piété, et leur vertu est artificielle et fragile.

∴

Les faux dévots ressemblent à ces soldats dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, qui, enrôlés sous les drapeaux de Judas, semblaient combattre pour le Seigneur; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva, cachées sous leur tunique, des marques d'idolâtrie, et on découvrit que, sous une fidélité extérieure à la religion, ils avaient porté les abominations des infidèles.

∴

Les saints Livres nous racontent que la femme de Jéroboam se présenta au prophète Onias, avec du pain et du miel, et revêtue d'habits étrangers, pour l'interroger sur le sort de son fils. Femme de Jéroboam, lui dit l'homme de Dieu, pourquoi vous déguisez-vous? J'ai de funestes prédictions à vous faire. Votre enfant, votre époux et vos proches périront. Gardez votre pain et votre miel,

je repousse vos présents. Allez, on ne se joue pas impunément de Dieu. Et vous aussi, hypocrites, faux dévôts, sacrilèges, perfides, pourquoi vous déguisez-vous ? Pourquoi ces dehors de piété, de dévotion ? On peut tromper les hommes, mais on ne trompe pas le Seigneur.

PIÉTÉ FILIALE.

Les luttes qui s'élevèrent entre Octave et Antoine firent commettre des horreurs. Ces deux tyrans se battirent à Actium. La victoire d'Octave fit regarder sa cause comme juste, et ceux qui avaient pris les armes contre lui furent regardés comme criminels. On rassembla tous les prisonniers pour les mettre à mort. Parmi eux se trouvait Métellus, qui s'était fait remarquer par son courage à combattre. Il était sur le point de périr. Son fils, qui servait dans l'armée victorieuse, le reconnut; il courut à lui, le serra dans ses bras, l'arrosa de ses larmes, retourna vers Octave, et lui dit: Mon père a combattu contre vous, il mérite la mort. J'ai combattu pour vous, je mérite des récompenses : la seule que je vous réclame, c'est de mourir à la place de mon père.

..

Un vieux Grec avait remporté plusieurs fois

des couronnes à ces jeux de la Grèce appelés jeux Olympiques. Un jour il assistait, non plus comme acteur, mais comme spectateur. Ses deux enfants étaient dans l'arène. Ce jour-là, tous les deux furent vainqueurs, et tous les deux vinrent déposer leur couronne sur le front de leur père. Le vieux athlète avait pu autrefois porter le poids de ses couronnes ; aujourd'hui son cœur ne peut porter celles de ses enfants : il expire de bonheur.

..

Un général de l'antiquité, après une célèbre victoire qu'il venait de remporter, s'écria, en montrant la bonté de son cœur : Je me réjouis de ma victoire, à cause de la joie qu'elle va causer à mon père et à ma mère.

..

En Chine, un homme fut condamné à avoir les mains tranchées. Sa fille vint présenter les siennes au juge, en lui disant : Voici des mains qui appartiennent aussi à mon père, coupez-les, car ma famille a besoin des autres.

..

Un tribun factieux est prêt à proposer cette fameuse loi agraire qui eût amené la ruine de l'Etat. L'autorité et les prières du sénat ne peuvent

le détourner de ce dessein. Flaminius est déjà à la tribune, et les cris de joie d'un peuple ivre d'espérance assurent son triomphe. Flaminius va faire la lecture de cette loi fatale, lorsque son père saisit son fils par la main, et lui ordonne de le suivre. Le tribun cède sans résistance à l'autorité paternelle, et le peuple n'ose faire entendre le plus léger murmure d'improbation, ni invoquer contre un père la loi favorable au tribun. Tel était l'ascendant du respect filial, ou plutôt le pouvoir de la majesté paternelle sur un peuple païen.

..

Dans la fameuse irruption du mont Vésuve, qui occasionna la mort de Pline le naturaliste, son neveu, Pline le Jeune, était avec sa famille à Micène, ville située près du volcan. Tous les habitants cherchaient leur salut dans la fuite; Pline seul, redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environnait, ne songea qu'à sauver les jours de sa mère. Elle le conjura de fuir sans elle, d'un lieu où sa perte était assurée. Ses prières furent inutiles, et Pline le Jeune préféra mourir avec sa mère plutôt que de l'abandonner dans un péril aussi pressant. Il la porta, malgré elle, presque ensevelie dans les décombres; et, plongés dans les ténèbres, ils n'avaient, pour guider leurs pas

tremblants, que la lueur du feu qui les menaçait. Pline porte sa mère dans ses bras, il la console, et sa piété filiale le rend capable de grands efforts. Le ciel récompensa une action si louable. Il conserva à ce fils respectueux une mère plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenait d'elle, et à la mère, un fils digne de son amour.

..

Je vis un vieillard assis au coin d'un foyer ; ses cheveux blancs, son corps usé par le travail et courbé sous le poids des années, inspirent le respect et la vénération. Je m'approche : le chagrin, la douleur, l'ennui sont peints sur son visage. Qu'avez-vous, ô vénérable vieillard ! vous me paraissez bien triste, vous pleurez, qu'est-ce qui vous afflige ? — Oh ! depuis bien des années je désire la mort, je prie Dieu de m'appeler à lui. Sans cesse je m'entends reprocher le pain que je mange, et qui, la plupart du temps, est arrosé de mes larmes. Je suis le père de cinq enfants ; mes mains, mes pauvres mains n'ont travaillé que pour les nourrir ; et, après beaucoup de sollicitude pour les élever, je me suis dépouillé, pour les établir, du peu que j'avais amassé à la sueur de mon front. Aujourd'hui je n'ai plus rien, mes malheureux enfants me souhaitent tous les jours

la mort. Enfants dénaturés, vous ne plongez pas le poignard dans le sein de vos parents ; mais en contristant leurs cheveux blancs, en déchirant le sein maternel qui vous a portés, vous les poussez dans la tombe.

∴

Un homme, vivant dans le bien-être, et n'ayant qu'un fils unique, eut la barbarie d'envoyer son vieux père à l'hôpital. Quelques jours après, ayant appris que le vieillard souffrait beaucoup du froid, il lui envoya, par un reste de pitié, quelques vêtements, et chargea son fils de les lui porter. Le jeune homme ne remit qu'une partie des objets, et garda l'autre. Son père s'en aperçut, et lui demanda pourquoi il n'avait pas remis tous les vêtements à son aïeul. — Je réserve le reste pour vous, répondit l'enfant, quand vous irez aussi à l'hôpital.

∴

Il se trouvait autrefois, dans les familles chevaleresques, une grande épée qui se suspendait au foyer, et qui avait appartenu à l'aïeul, au chef de la race, à l'auteur de l'illustration guerrière. A chaque génération, on appelait l'aîné de la maison à soulever cette épée, et si le poids n'en était pas trop lourd pour ses mains, on en con-

cluait, comme un heureux présage, qu'il ajouterait un anneau de plus à la chaîne héréditaire. Cette épée de famille, c'est la piété filiale, aujourd'hui les fils indépendants, irrespectueux, insubordonnés, ne peuvent plus la soulever.

..

Au moyen-âge, un évêque de Paris, Maurice de Sully, sorti des rangs les plus obscurs, fils d'un paysan, trace avec sa crosse le plan de la colossale basilique de Notre - Dame. Sa mère, pauvre villageoise, quitte son humble abri, va visiter son fils, qui est un pontife illustre et vénéré. Les grandes dames veulent transformer la mère de leur évêque; elles lui apportent une parure, et, sous cette richesse d'emprunt, elles la conduisent dans la demeure épiscopale. L'évêque la regarde, il hésite, il contient son émotion, il déclare qu'il ne connaît pas cette étrangère. La pauvre mère sent ses yeux se mouiller de larmes, elle va reprendre ses chétifs vêtements, elle revient à son fils, qui alors s'incline, et s'écrie : Je vous reconnais... Oh ! oui, vous êtes ma mère, maintenant. Et la tête du Pontife se courbe sous la bénédiction maternelle de la pauvreté.

..

Le roi de Suède, Gustave III, traversant un

village, aperçut une jeune paysanne qui puisait de l'eau à la fontaine. Gustave s'approche d'elle, et lui demande à boire. Elle lui présente de l'eau, avec les grâces naïves qu'elle tenait de la seule nature. Aimable enfant, dit le prince, qui donc vous retient ici dans la solitude?—Ma mère, qui est pauvre et malade, répondit-elle, n'a que moi pour la soulager, et rien au monde ne pourrait m'empêcher de remplir ce devoir.—Où est votre mère? — Dans cette cabane. Le roi y entre, et voit, sur un grabat, que couvrait un peu de paille, une femme accablée d'infirmités; ému de ce spectacle, le prince lui dit : Pauvre mère, que je vous plains ! — Hélas ! répond la malade, je serais bien plus à plaindre sans cette fille, tendre et généreuse, qui, par son travail et ses soins, cherche à prolonger mes jours. Oh ! que Dieu la récompense, et la bénisse comme je la bénis moi-même ! Le roi, touché jusqu'aux larmes, remet à la jeune villageoise une bourse, et lui dit : Ayez soin de votre mère, je vous procurerai bientôt de quoi le faire mieux encore. Adieu, aimable enfant, je suis votre roi. Et le monarque assura à la mère une pension, reversible à sa généreuse enfant. Ah ! si les rois de la terre apprécient de semblables actions, et les récompensent si généreusement, que ne fera pas le Roi du ciel, qui y

attache tant de prix ! De quelles bénédictions ne couvrira-t-il pas sur la terre ces enfants respectueux, et quelle riche récompense ne leur donnera-t-il pas dans l'éternité !

..

Un des plus braves officiers de l'armée française était fils d'un paysan. Son père vint le voir, et le présenta en habits grossiers de sa condition à son colonel. Louis XIV, instruit de la manière dont cet officier avait reçu et honoré son père, lui dit, en lui tendant la main : Brave officier, je suis bien aise de connaître le plus honnête homme de mon royaume ; je vous fais une pension, et j'aurai soin de vos enfants ; vous méritez d'en avoir qui vous ressemblent. Que l'orgueil ne nous fascine jamais les yeux au point d'oublier, de méconnaître les auteurs de nos jours, ni de rougir de leur obscurité. La véritable grandeur n'est pas d'être né riche, mais de s'élever par la générosité des sentiments, au-dessus des grandeurs et des richesses.

..

Saint Vincent-de-Paul, l'âme et la lumière du conseil de Louis XIII, vit un jour venir à lui son vieux père, en simple habit de paysan. Il eut un instant la tentation de le méconnaître et de le re-

pousser ; mais la surmontant aussitôt, il s'élança au cou de son père, et le conduisit par la main au milieu de toute la cour royale, et le présente avec un saint orgueil au monarque.

∴

Pendant la révolution de 93, un homme d'une illustre origine avait été cité à la barre, et condamné à porter sa tête sur l'échafaud. Il fut conduit d'une extrémité de la France à la capitale. Et le jour étant venu où le vieillard se vit arracher des bras de ceux qui l'aimaient, deux voyageurs partirent tristes et pleurants. L'un monté sur la voiture des criminels, l'autre jeune encore, allait à pied par des chemins difficiles. Quoique issu d'une illustre origine, il allait tendant la main sur sa route, afin d'avoir le moyen d'adoucir les privations imposées à son père. On raconte que pendant le chemin, il eut bien des injures, bien des railleries à supporter; le jeune enfant gardait le silence. Arrivé à la capitale, la porte d'une prison s'étant refermée sur le père, le jeune fils, qui n'avait pu obtenir de partager sa captivité, s'assit sur le seuil, y passa quelques jours, y demandant l'aumône et l'arrosant de ses larmes. Un jour qu'il regardait avec sollicitude ceux qui montaient sur le fatal tombereau, il aperçut son

vieux père. A cette vue , des pleurs abondants coulèrent de ses yeux ; lui aussi se mit en marche, et arriva au pied de l'échafaud. Le dernier moment étant venu pour son père , on vit alors ce jeune enfant traverser la foule , et se jeter au cou d'un vieillard aux cheveux blancs, qu'il nommait son père ; puis il s'agenouilla à ses pieds pour recevoir une suprême et dernière bénédiction ; un instant après, une tête auguste tombait de l'échafaud. Et le jeune homme se retira dans sa famille, emportant avec lui une bénédiction qui lui a valu toute sa vie une couronne d'honneur.

∴

En 1849, dans les dernières luttes qui ont eu lieu entre l'Autriche et la Hongrie, un jeune officier hongrois fut fait prisonnier, et jeté dans la forteresse d'Arad. Sa pauvre mère, infirme et âgée, fit soixante lieues à pied, pour venir l'embrasser une dernière fois. Elle se jette aux pieds du commandant pour obtenir cette faveur ; elle le conjure , elle ajoute à ses prières l'éloquence de ses larmes, cette consolation lui est impitoyablement refusée. Alors cette mère se relève comme inspirée : O toi, s'écria-t-elle , barbare inhumain, qui n'a pas craint d'outrager le ciel, en contristant une mère , c'est le ciel qui te punira de ton im-

piété, bientôt la main du Tout-puissant te frappera, et tu tomberas sous ses coups, car c'est une mère qui te maudit ! Le même jour, vers quatre heures du soir, un bruit affreux retentit dans la forteresse, accompagné d'une commotion violente, qui ébranla le sol, et renversa les murailles. C'était la demeure du commandant qui sautait par l'imprudence d'un soldat. On trouva cet homme cruel expirant dans les ruines, au milieu des plus atroces souffrances. Voilà les terribles effets de la malédiction d'une mère.

PRÉSENCE DE DIEU

Il est des peuples, les Gymnosophistes, qui passent des jours entiers, malgré le froid et la chaleur, à contempler le soleil qu'ils adorent; quoique cette contemplation ne les rend pas meilleurs, et que le soleil avec ses rayons ne fasse que les noircir, les brûler, et leur enlever la vue. Et ne devons-nous pas avec plus de raison, nous tenir en présence de Dieu si puissant et si bon; arrêter les yeux de notre intelligence sur le soleil de vérité, dont les regards et les lumières nous

éclairent, purifient notre âme et la réchauffent de son amour.

..

Quand les fleurs languissent, elles perdent de leurs vives couleurs, et de leurs suaves parfums. Le jardinier qui est chargé de leur culture, les porte à la rosée et aux rayons du soleil, et leur tige se redresse et leur beauté revient. Il en est de même de notre âme, elle languit si elle n'est pas sous les regards bienfaisants du Seigneur.

..

Une illustre princesse, appelée Arménia, fut invitée avec son époux à une fête splendide que Cyrus donnait à ses courtisans. Rentrés dans leur palais, ils s'entretenaient l'un et l'autre des beautés, des richesses, des splendeurs et de l'aménité du monarque. Arménia fut interrogée par son époux, sur ce qui avait le plus frappé ses regards et attiré son admiration, elle répondit : *A te, mi vir, oculos nunquam detraxi*, je n'ai point arrêté mes regards sur le monarque, ni sur ses splendeurs, je n'ai vu que mon époux. Au milieu des beautés, des richesses de l'univers, des merveilles de la nature, nous ne devons voir que Dieu, et Dieu seul. Dans les églises, au milieu des fidèles, et des magnificences des cérémo-

nies, nous ne devons apercevoir que Jésus-Christ dans le tabernacle, que Jésus-Christ sur les autels.

PRÉSOMPTION

Les Israélites, pressés par les Philistins, crurent s'assurer la victoire, en faisant venir dans leur camp l'Arche d'alliance; avec quel transport de joie ils reçurent ce monument des miséricordes du Seigneur; mais ils ne s'armèrent pas eux-mêmes pour le combat, qu'en arriva-t-il? Les Philistins d'abord découragés, combattirent, Israël fut vaincu, et l'Arche fut prise par les ennemis. Nous comptons souvent sur un secours du ciel que Dieu ne nous doit pas, et nous nous exposons au danger; l'ennemi est fort, nous sommes faibles, et nous succombons.

..

Les présomptueux disent que la miséricorde de Dieu est grande. Si un homme jeté en pleine mer par un naufrage, se disait en lui-même : La mer est grande, c'est un abîme sans fond, elle est immense, pourquoi donc me tourmenter, et chercher à m'arracher du péril dans lequel je

suis, les flots qui ont assez de force pour supporter de si grands vaisseaux, en auront assez pour me conduire jusqu'au port : Un homme, dis-je, qui raisonnerait ainsi, ne paierait-il pas bien cher sa présomption, et ne se perdrait-il pas sans ressource ? La miséricorde de Dieu est grande, mille fois plus qu'on ne saurait l'imaginer ; c'est un océan sans rivage, cependant nous pouvons y faire un triste naufrage, si nous ne nous soutenons pas nous-mêmes, si nous ne coopérons pas à la grâce. Dieu veut bien nous aider, comme la mer aide celui qui nage, mais il veut que ce soit de concert avec nous.

. . .

Lorsque David caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée, pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompagnaient, de sortir de leur caverne et de leurs bois, pour attaquer les Philistins. Comment ! répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté, retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes ! à chaque instant nous sommes sur le point de tomber entre les mains de nos ennemis, et que sera-ce donc si nous en sortons pour aller dans la plaine, attaquer les Philistins. On craint dans la retraite, dans les cloîtres et dans les déserts ; on y prie,

on y exerce des austérités et des pénitences , et ces pieux asiles sont encore pleins d'écueils et d'ennemis qui sèment sous nos pas les pièges les plus perfides. Et vous prétendez , en vivant au milieu du monde, n'avoir point de danger, et ne point prendre de précaution.

PRIÈRE

L'histoire raconte qu'après avoir ravagé une grande partie des Gaules, le féroce Attila vint dérouler ses nombreux soldats autour de la cité d'Orléans pour la livrer au pillage. Saint Aignan qui en était le pontife , persuade à son peuple consterné, de chercher son salut plutôt dans la prière que dans les armes. Il le conduit sur les remparts , et persuade à tout son peuple d'invoquer le Dieu des armées par de ferventes prières ; et l'on vit aussitôt comme un léger nuage s'élever de terre : Votre prière est exaucée , dit le pontife , voici le secours du Seigneur. En effet , au moment où Attila entrait par une porte, Aétius entrait par l'autre ; il se précipite sur les Huns , les met en déroute , et les poursuit jusqu'aux champs cataloniques. Ce féroce Attila , c'est le

démon, ces barbares, ce sont vos passions, cette cité, c'est votre âme, si souvent assiégée par l'esprit tentateur. Priez, et le secours du ciel ne vous manquera jamais, avec lui vous triompherez de tous vos ennemis.

∴

Après qu'Alexandre de Macédoine eut passé le Granique, défait les Perses à Issus, et pris Tyr, il s'avança jusque dans l'Égypte, et alla visiter l'oracle de Jupiter Ammon. Un ancien qui a écrit son histoire, arrête ici sa plume pour se dire : Voyons ce que ce grand homme va demander au dieu ; le vainqueur du monde demande quelles étaient les sources du Nil, et l'historien ajoute qu'une semblable demande était indigne et de Jupiter, et du conquérant. Souvent aussi, nous demandons à Dieu des choses qui sont indignes de lui, et sans importance pour nous.

∴

N'imitons pas les Juifs exilés. Des saules croissaient aux bords des fleuves de Babylone ; ils avaient suspendu leurs cythares aux branches des arbres mélancoliques, leurs bouches étaient également muettes. Et quand les Assyriens les invitaient à chanter quelques hymnes de la patrie, ils répondaient en pleurant : Comment

pourrions nous chanter sur une terre étrangère ; ils refusaient, et cependant quelle douce consolation les chants de Jérusalem n'auraient-ils pas apportée à leur douleur. La lyre qui adoucit nos peines est dans nos mains, mais au lieu de la condamner à languir silencieuse, ne cessons pas dans nos épreuves, exilés que nous sommes, de lui faire rendre quelques accords divins, plus puissantes que la harpe de David , elle calmera nos douleurs , et dissipera nos pensées mauvaises et attristantes.

∴

De même que l'eau de la mer soulevée en vapeur par le soleil, filtre à travers le grand appareil de l'atmosphère, et se dégage dans ce merveilleux alambic pour aller se distiller en eau douce et savoureuse, en repassant sur diverses couches, au sein des montagnes. De même, les peines, les afflictions, les affaires, la corruption même de la vie terrestre, soulevées par la chaleur et la grâce de la prière, perdent dans cette ascension tout ce qu'elles ont de matériel et de pénible, et reviennent se mêler plus sainement aux diverses occupations.

∴

L'empereur Marc-Aurèle, après avoir passé le

Danube, pendant les grandes chaleurs d'été, se trouva engagé avec ses soldats dans d'affreuses montagnes, exposés aux traits des ennemis, accablés de fatigue et de blessures, brûlés par les ardeurs du soleil, dévorés par une soif ardente, l'empereur ne cherchait pas à vaincre, mais à sauver son armée qui expirait de besoins, rien ne pouvait la sortir du danger; mais heureusement pour l'empire, dans cette armée idolâtre, il se trouvait une légion composée de soldats chrétiens. Le péril réveilla leur foi, et ils dirent entre eux : Il n'y a point ici à combattre, prions. Et tous se prosternent, et leurs mains déposant leur épée, se lèvent vers le Dieu qui commande aux éléments; le Seigneur écouta leur prière. Bientôt le ciel pur qui lançait de dévorantes ardeurs, se couvrit de nuages, il tomba des torrents de pluie sur le camp des Romains, tandis que sur les barbares, du milieu desquels aucune prière ne s'était élevée, les feux de la foudre se succédaient sans relâche, aux uns c'étaient des secours, aux autres c'était la mort. Les ennemis, voyant l'armée de Marc-Aurèle occupée à se désaltérer, fondent sur elle pour la mettre en fuite; mais fortifiée par la prière des chrétiens, elle combat vaillamment et remporte la victoire. L'empereur, dans sa reconnaissance, avoua qu'il

devait cet éclatant triomphe aux prières des soldats chrétiens, il défendit de les persécuter. Voilà la puissance de la prière.

∴

Nos saints Livres nous racontent que le roi Ezéchias, assiégé dans Jérusalem par Sennachérib, à la tête d'une armée formidable, en reçut par un message des lettres pleines d'insultes et de blasphèmes contre le Dieu d'Israël. Que fait Ezéchias? Il se rend au temple, il déploie ces lettres devant le Seigneur, il y ajoute quelques prières, et la nuit suivante les innombrables soldats de l'armée assyrienne couvraient de leurs cadavres les plaines de Juda. Assaillis nous aussi comme Ezéchias, cernés comme dans une citadelle par mille ennemis acharnés à notre perte, que faire? ce que fit le roi d'Israël; venir au temple, dérouler devant le Seigneur, non plus quelques feuilles sur lesquelles un impie a tracé des injures, mais y déployer tous les plis, et les replis de notre cœur, où la vie humaine a gravé tant de déceptions, tant d'angoisses, où elle y constate tant de passions à dompter, tant d'ennemis à vaincre.

∴

Quand Achille eut tué Hector, et l'eut traîné

sept fois autour de la ville assiégée, le soir, sur le seuil de sa tente, un vieillard sans armes se présente, il demande au jeune vainqueur le corps de son fils, et il ajoute : Achille, aie pitié de ma vieillesse. Le guerrier résiste à la demande de Priam, et il se détourne; le vieillard fléchissant alors le genou, dit à Achille : Je t'en prie, rends-moi mon fils. A ces mots les yeux du guerrier se mouillent de larmes, et il rend le corps de son ennemi. Quelle est donc la puissance qui avait brisé ce cœur farouche? la prière, la souveraine de ce qui est fort. (Le P. LACORDAIRE.)

..

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries se pencher vers la terre, mais humectées par la rosée du soir, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante. Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent; les passions, les remords, les chagrins, les souffrances, mais la prière est la douce rosée qui la rafraîchit et la relève vers le ciel sur les ailes de la confiance.

..

C'était au milieu de l'hiver, une pauvre mère à peine vêtue, se penchait sur un berceau pour

réchauffer son petit enfant engourdi par le froid. Son dénuement était si complet, sa misère si grande que, par moment, l'enfer lui envoyait l'affreuse tentation de prendre son enfant dans ses bras et de se délivrer l'un et l'autre par une mort prompte des tortures de la faim et du froid, mais bien vite la femme chrétienne a demandé pardon de cette coupable pensée, et levant son cœur vers Dieu, elle dit : Seigneur, il me souvient qu'un ange vint dans le désert sauver Ismaël, l'enfant d'Agar, parce que sa mère avait prié, prions comme elle. A peine cette pauvre mère eut-elle fini sa prière qu'une dame de charité vint par son aumône rattacher l'enfant à la vie, et la mère à la confiance et au bonheur.

..

Si féroce que soit une âme, elle a bien de la peine à échapper à l'influence de la prière. Pendant les terreurs révolutionnaires, un vieillard allait périr sous les coups des plus horribles assassins. Déjà les haches étaient levées sur sa tête; un instant encore et il n'était plus. Une jeune personne, les yeux baignés de larmes, les traits bouleversés, se jette tout à coup au milieu de ce groupe, saisit le vieillard dans ses bras, en criant : Mon père, mon père ! c'était sa fille,

puis elle s'adresse aux bourreaux, elle baise leurs mains, en leur disant : De grâce, ne tuez pas mon père, ayez pitié de lui, ayez pitié de moi ! Les monstres n'écoutent pas cette voix suppliante. Alors elle tombe à genoux en s'écriant : Je vous en prie, je vous en conjure, épargnez mon père. A ces mots, les haches s'abaissent, les égorgeurs sont attendris, et une voix rauque se fait entendre : Citoyenne, le peuple fait grâce à ton père. C'est la puissance de la prière qui attendrit les cœurs les plus féroces. Peut-elle passer impuissante sur le cœur de Dieu !

..

Nous lisons dans la vie de l'empereur d'Espagne, Charles V, qu'il se trouvait avec son armée sous les murailles d'Alger, dans une situation désespérée. Des ténèbres épaisses pesaient sur la terre et une tempête horrible soulevant des vagues énormes, semblait s'être déchaînée contre la flotte pour l'anéantir. Le danger était imminent et la mort certaine. L'empereur, en proie aux inquiétudes les plus vives, se promenait dans sa tente. Il interroge l'amiral : Combien de temps nos vaisseaux peuvent-ils tenir encore sur leurs ancres ? — Deux heures au plus, répond l'amiral consterné. — Deux heures, reprend le pieux

empereur. Nous sommes sauvés. C'est minuit, voilà l'heure où les moines et les religieux d'Espagne vont prier pour nous. Bientôt la tempête se calme. L'aurore ramène la sérénité. Et la flotte et l'armée regagnent heureusement le rivage de leur patrie. Ce sont les prières des âmes saintes qui sauvent le navire de l'Etat, et la barque de l'Eglise qui calme les tempêtes que Dieu soulève contre le monde social.

PROVIDENCE

Les Israélites durent entonner avec une vive reconnaissance une hymne d'actions de grâces quand ils eurent traversé la mer Rouge entre des montagnes de vagues devenues immobiles, pour leur laisser à sec un chemin au fond de l'abîme. Leur enthousiasme dut être grand, quand ils virent du rivage les flots qui avaient respecté leur marche, retomber tout à coup pour engloutir dans une vaste tombe, Pharaon avec ses chars et ses cavaliers. Et nous, chrétiens, que la Providence a conservés fidèles, nous qu'elle a sauvés des grandes eaux de la corruption qui nous menaçaient, nous devons aussi au Sei-

gneur de sincères actions de grâces , car nous sommes sortis de grands périls , nous avons échappé à de nombreux ennemis.

∴

Il est dit qu'au milieu des grandes eaux et des ravages causés par le déluge , au milieu du bouleversement de toute la nature , Noé était tranquille dans l'arche protectrice, parce qu'il se confiait à la Providence qui le guidait , tandis que les hommes autour de lui étaient dans le trouble de l'esprit et du corps, et engloutis sans pitié dans les flots. Ainsi l'âme qui se laisse conduire par la Providence, et qui lui donne le gouvernement de sa vie, est en paix au milieu des passions, des scandales , des troubles, des orages de la terre. Il navigue en sûreté sur l'océan du monde , où ceux qui veulent se conduire eux-mêmes , sont dans des agitations perpétuelles, n'ayant pour pilote que leur volonté aveugle et inconstante. Ils ne peuvent après avoir été jouets des vents, que faire un triste naufrage.

∴

Alexandre de Macédoine était encore jeune et il avait conquis la moitié du monde connu, alors il commença à s'inquiéter. Il se disait en lui-même : Quand j'aurai soumis l'univers, que fe-

rai-je donc ? Après plusieurs siècles, on citait ces paroles à Auguste, et Auguste s'étonnait : Je ne comprends pas, dit-il, qu'un si grand homme qu'Alexandre n'ait pas vu qu'il y avait autant de gloire à bien régir un état, qu'à le fonder, à le constituer. Il y a un fondateur d'empire, plus ancien qu'Alexandre, que Cyrus. Ce fondateur, c'est Dieu ; son empire, c'est le ciel et la terre. Si un fondateur veille sur ses états, à plus forte raison, Dieu s'occupe-t-il de régir et de gouverner le monde. Nous devons donc croire à sa Providence et compter sur elle.

∴

On a dit : C'est indigne de Dieu d'appliquer son intelligence infinie à de petits détails. Il ne s'occupe pas d'un grain de poussière comme celui que nous habitons et des vers de terre comme nous. Comment ne voit-on que cette Providence universelle est la plus haute gloire de Dieu, en ce qu'elle nous révèle l'intelligence infinie qui peut tout embrasser : L'ange, l'homme, la fleur, la terre, le ciel sans altérer son repos. Quand l'Empereur Napoléon, qui étreignit l'Europe de sa main puissante, qui distribuait des royaumes, était capable d'indiquer à un conscrit comment il fallait plier ses effets dans un sac ; ou bien,

quand en visitant les ambulances, il enseignait aux infirmiers comment il fallait plier le linge, afin de le conserver plus frais pour les pauvres malades. Ah ! l'on ne trouvait pas cela ridicule, et l'on admirait l'universalité de son génie. Et pourquoi donc Dieu se déshonorerait-il, en s'occupant de l'insecte qui vit sur le brin d'herbe.

..

Un père avait un fils qu'il faisait instruire. Il voulut le faire voyager pour augmenter ses connaissances. Quand le jour du départ fut arrivé, le père cita au jeune homme le nom de toutes les contrées et des villes célèbres qu'il devait visiter. La mère en fut effrayée. Ah ! dit-elle, qui conduira et qui protégera notre enfant dans un si lointain voyage.— Ne vous inquiétez pas, reprit le père. Dieu qui veille sur nous le protégera. Voyez cet essaim d'abeilles, sa destinée le porte à aller au loin cueillir le suc et la poussière des fleurs, pour composer son miel. Il part sans perdre de vue sa petite demeure, ni le but auquel il tend, et Dieu trace sa route à ce petit insecte. Et jamais il ne s'égare, et il fait naître pour lui des plantes et des fleurs en abondance. Et notre fils ne vaut-il pas plus que des millions d'abeilles ? Ce voyage, c'est la vie sous l'œil de la

Providence, et pleins de confiance en elle, qu'avons-nous à craindre ?

∴

Dieu veille sur tous les hommes, sa Providence les touche et les protège, mais d'une manière inégale. Elle est maîtresse de ses faveurs. Il en est de même du soleil qui est dans les êtres matériels, le plus beau symbole de Dieu. Il donne à la pierre l'éclat de l'être sans vie, il orne la fleur des nuances les plus riches et les plus variées. Il verse dans l'œil de l'homme, un je ne sais quoi qui tient à la fois du corps, de la lumière et de l'esprit avec lequel cette sublime créature découvre tout, même la vérité infinie ; avec lequel elle trace les figures lumineuses de Raphaël, ou bien écrit les pages enflammées de saint Augustin, et les splendides pensées de Bossuet.

∴

Voyez ce peintre dans son atelier, supposons un instant que les différentes couleurs qui doivent entrer dans la composition du tableau soient animées et qu'elles puissent parler. Je les vois s'agiter d'un mouvement inconsidéré, chacune veut être employée immédiatement ou dans l'ordre qu'elle aurait elle-même déterminé. Que

dirait le peintre à ces couleurs, sinon qu'il appartient à lui seul de fixer l'ordre de leur apparition, le degré de leur éclat, et le point du tableau où elles doivent être placées. Comme les couleurs nous voudrions faire rendre compte à Dieu de la manière dont il distribue ses dons, et substituer nos plans aux conseils de sa divine sagesse.

. . .

Cyrus fonda un immense empire, et lui donna des lois tellement sages, une organisation si forte, que non-seulement pendant la vie du conquérant, mais pendant plusieurs siècles encore, ses successeurs n'eurent qu'à l'entretenir. Eh bien ! si ce grand capitaine que l'Écriture a si justement loué, après avoir constitué son empire, s'adressant à ses sujets leur avait dit : J'ai fondé un magnifique royaume, j'ai groupé ensemble la Médie, la Perse, la Babylonie et l'Asie Mineure ; mais, maintenant, égorgez-vous les uns et les autres ; que les flammes ravagent les villes, que la famine vous désole, peu m'importe, je rentre dans mon palais, je vais y jouir d'un repos que rien ne troublera, et je vous défends de m'importuner de vos cris. Si le conquérant Cyrus avait tenu un pareil langage, mériterait-il des louanges ? Non, sans doute. L'histoire l'aurait

flétri, et pourquoi? Parce qu'il aurait manqué de providence; parce qu'il n'aurait pas veillé sur son œuvre.

Et si un homme pour manquer de providence, se rend l'horreur du genre humain, comment peut-on supposer que Dieu abandonne l'œuvre de ses mains et de son cœur, qu'il délaisse tant de créatures formées à son image, et qui ne peuvent nullement se passer de lui. Pourquoi n'entendrait-il pas sa Providence sur tous les êtres?

..

Un médecin visite deux malades dans la même famille. Il prescrit à l'un une potion amère, et il permet à l'autre, débilité par une longue secousse, l'usage des viandes délicates et des vins généreux. Le premier lui dit alors : Pourquoi me traitez-vous ainsi avec tant d'injustice? Pourquoi me réduire à l'abstinence, à l'amertume, tandis que mon compagnon vit dans les délices. — Mais ne voyez-vous pas, lui répond le prudent médecin, que c'est dans l'intérêt de votre santé que je ne satisfais pas vos désirs; votre maladie exige un remède plus rigoureux. Le mal qui vous consume n'est pas le mal de votre frère, et aux maux différents des remèdes divers. Tel est le langage que Dieu nous fait entendre,

quand nous murmurons contre sa Providence, au milieu de nos épreuves et à la vue du bonheur des autres. Il agit avec amour, en favorisant les uns et en châtiant les autres.

..

Un homme ne cessait de blâmer la marche des événements du monde. Il s'imaginait que l'ordre le plus parfait y régnerait, si tout allait au gré de ses désirs. Voyageant un jour dans un désert, il rencontra une chapelle et y entra. Il aperçut un vitrail sur lequel était représenté un sujet religieux qui, selon lui, était défectueux, et qu'il critiquait impitoyablement. Il en fut indigné. Quel tableau ! disait-il. Il est bien la fidèle image de ce monde plein de désordre et de confusion. Il parlait ainsi, lorsque les rayons du soleil se réfléchissant sur ces verres colorés produisirent les plus merveilleux effets, le plus ravissant spectacle. C'était une scène délicieuse, un tableau enchanteur. Ce qui, tout à l'heure, avait paru un grand désordre, révéla alors un rare talent, une régularité parfaite. La fraîcheur des couleurs et leur combinaison savante et ingénieuse annonçaient une main habile et un goût exquis. Le voyageur rentra en lui-même, et reconnut qu'il avait été trop prompt à critiquer. Voilà les hommes, une intelligence bornée jette indistinc-

tement le blâme sur tout ce qu'il voit dans le monde, mais quand se lève le soleil de vérité, l'astre de la foi dans cet esprit incrédule ou borné, et qu'il brille de toute sa splendeur, alors tout ce qui paraît désordre et confusion, est resplendissant de sagesse et de beauté.

∴

Que nous arrivera-t-il aujourd'hui, disait un puissant monarque à son infortunée sœur prisonnière avec lui? Que nous arrivera-t-il aujourd'hui, peut-être des humiliations plus grandes, des privations plus sensibles, des séparations plus douloureuses. — Tout ce qu'ils voudront, reprit aussitôt la sœur du malheureux Louis XVI, mais je sais qu'il ne nous arrivera rien que la divine Providence n'ait prévu, ordonné et réglé.

PURETÉ

On demandait à une jeune Lacédémonienne fort pauvre, quelle dot elle apportait à son époux : — La pureté dont j'ai hérité de mes ancêtres, répondit-elle.

∴

On demandait à Pithias, fille d'Aristote, quelle

était la couleur qui lui plaisait le plus, elle répondit : Celle dont la pudeur orne le visage d'une fille vertueuse.

∴

François I^{er} s'étant rendu dans la ville de Manosque, logea chez le personnage dont la fille lui avait présenté les clefs de la ville. C'était une jeune personne d'une rare beauté et d'une vertu plus rare encore. S'étant aperçu qu'elle avait produit sur l'esprit du prince une vive impression, cette fille héroïque se défigura avec du souffre qu'elle avait jeté dans le feu. Le monarque frappé d'une si grande vertu, fit une pension à cette jeune héroïne, et lui donna des titres honorifiques.

∴

L'âme ornée de pureté, dit saint Basile, est comme la surface d'un lac limpide qui réfléchit le soleil et l'azur du firmament. Jetez-y une pierre, vous agitez et vous ridez, non-seulement le point où elle tombe, mais dans les alentours jusqu'aux deux rivages. Et la pierre, en arrivant au fond, soulève la vase qui y était en repos, et transforme ce cristal, naguère si pur, en un tourbillon épais et infect. C'est l'emblème de la ruse du démon qui se sert d'un signe, d'un re-

gard, d'une parole, pour souiller une âme pure et pour jeter en elle le péché et le trouble.

∴

Les fils de Mahomet s'étant emparé d'un enfant chrétien, le menaçaient de la mort, s'il n'apostasiait pas : Non, jamais, répondit-il, je ne renierai mon Dieu. — Où donc est-il ton Dieu ? lui dirent les soldats du soudan d'Egypte. — Au ciel, et dans mon cœur, répondit le jeune chrétien. Ces barbares ayant égorgé cet ange de la terre, lui ouvrirent le cœur, et de ce cœur angélique, dit la légende, on vit sortir une colombe blanche ; un cœur pur porte Dieu comme cet enfant.



PURGATOIRE

Représentez-vous un malheureux captif, loin de sa patrie, jeté sur une terre étrangère, et renfermé dans un affreux cachot, dont l'humidité mal saine et l'air corrompu le suffoquent. Il est là chargé de chaînes, privé des soins de sa famille, et des bienfaits de la lumière ; il est là abandonné de tous, expirant victime de la faim, de la soif et

de toutes les horreurs du tombeau. Ah ! son état vous fait pitié et vous arrache des larmes ; mais voici qu'une main bienfaisante brise ses fers , le conduit dans sa patrie, le rend à son épouse et à ses enfants transportés d'allégresse. Qui pourra peindre la joie de ce captif, sa reconnaissance envers son bienfaiteur. Le sort de ce malheureux prisonnier n'est qu'une faible image de celui de ces pauvres âmes plongées dans les flammes du purgatoire. Elles sont là dans un cachot de feu , enchaînées sur des brasiers ardents , livrées à toutes les rigueurs de la justice divine, et presque toujours abandonnées de ceux qu'elles ont le plus aimés , et qui devraient le plus rigoureusement les secourir.

..

Il est dit qu'avant d'expirer, Alexandre le Grand laissa son empire à ses généraux pour qu'ils se le partageassent entre eux. Après sa mort, ses héritiers, uniquement occupés à faire le partage, laissèrent pendant trente jours le corps du monarque sans sépulture, abandonné sur la terre comme le cadavre d'un vil animal, plus attentifs à recueillir les débris de son royaume, qu'à préparer la pompe de ses funérailles. Combien de parents, d'héritiers ingrats qui renouvellent cette inhu-

manité à l'égard de ces pauvres âmes qu'on laisse languir dans les flammes expiatrices , tandis qu'on s'empresse de recueillir leurs biens et d'en jouir.

..

Il est raconté au livre de Daniel que Darius, roi de Perse, avait une loi qui condamnait les violateurs aux bêtes féroces. Le prophète Daniel, adorateur du vrai Dieu, refusa d'obéir aux ordres du monarque. Darius aimait Daniel, il fut triste du jugement qu'on avait porté contre lui. Il ne voulut point cependant lui accorder sa grâce , pour ne pas blesser sa justice, mais il lui dit en le voyant partir au supplice : Daniel, serviteur de Dieu, va avec confiance et tranquillité , ce que je ne puis faire moi, pour ne pas m'opposer à ma justice, le Dieu que tu adores le fera ; il te délivrera dans sa miséricorde de la gueule des lions. Dieu , en voyant les âmes des fidèles se présenter à lui avec des taches, des souillures, ne peut pas les admettre dans sa gloire ni dans son bonheur. Il est contraint par sa justice et sa sainteté de les envoyer dans les flammes du purgatoire , il leur dit : Allez, soyez pleines d'espérance, ce que je ne puis faire, le sang de mon Fils , et les prières de vos frères le feront avec efficacité.

..

Le Père Lacordaire raconte dans une des lettres qu'il a écrites à une noble dame du monde, qu'un paysan de Pologne vint à mourir, et qu'il fut placé par la justice divine dans les flammes de l'expiation. Sa pieuse épouse ne cessait de prier pour l'âme de son cher défunt; mais ne croyant pas ses prières assez efficaces, elle désira faire célébrer le saint Sacrifice de la Messe pour la délivrance de celui qu'elle pleurait. Mais hélas! elle était pauvre, elle ne possédait pas le modeste honoraire qu'il est d'usage d'offrir pour la célébration du saint Sacrifice. Elle se présente devant un riche personnage qui était philosophe, incrédule, et lui expose l'objet de sa demande; celui-ci lui fait l'aumône. La veuve aussitôt fait célébrer le saint Sacrifice de la Messe pour l'âme de son époux. Qu'arriva-t-il? Quelques jours après, le paysan défunt apparut au riche bienfaisant : Je vous remercie, lui dit-il, de l'aumône que vous avez faite à mon épouse, et qui a servi à faire célébrer le saint Sacrifice de la Messe; cette oblation a délivré mon âme du purgatoire où elle était détenue; et maintenant, en reconnaissance de votre charité, je viens de la part de Dieu vous annoncer que votre mort est prochaine, et que

vous devez vous réconcilier avec lui. Et ce riche incrédule se convertit et mourut en effet dans les sentiments les plus chrétiens.

..

Il est dit que Jonathas, doué de toutes les plus brillantes qualités, orné de tous les nobles sentiments qui le rendaient cher à son père, chargé des dépouilles des Philistins, et environné de triomphes, mangea quelques rayons de miel qu'il rencontra sur sa route, lorsque pressé par la faim, accablé de chaleur et de fatigue, il achève de poursuivre l'ennemi, oubliant la défense et le serment de son père; et quelque légère que fût cette faute, la justice inexorable du roi le condamna à mort. Mais le peuple, dans sa reconnaissance et son admiration pour le jeune libérateur, ne peut voir périr le fils par la main du père, il s'oppose à cet arrêt et le soustrait à la mort. C'est la conduite d'un chrétien charitable qui délivre une âme des flammes du purgatoire. Le Seigneur, ce père tendre, ne frappe qu'à regret un enfant qu'il aime, à qui il destine un trône glorieux et un riche empire; une âme qui, hélas! n'est coupable que de quelques fautes légères, cependant la loi de sa justice est inexorable, elle oblige, malgré lui, à ne pas épargner

un sang si précieux. Quelle charité! quel acte sublime pour l'un et pour l'autre, quand par la plus agréable de toutes les violences, on arrête les coups qui blessent si violemment son cœur paternel; quelle joie pour le père de lui conserver son fils! quel bonheur pour le fils de le rendre à son père!

..

Il est dit qu'au temps de nos aïeux, la garde des cimetières était confiée à un homme de probité et de vertu, il s'appellait veilleur des morts, sa demeure touchait à celle des trépassés; et le soir aux heures avancées de la nuit, on le voyait, une lampe sépulcrale à la main, errer par les rues, en criant : Priez pour les morts, et puis il marchait encore, et le bruit de ses pas faisant seul écho à sa voix lugubre, il répétait de distance en distance, à travers les ténèbres et le silence de la nuit : Priez pour les morts. Qui suis-je, mes frères, en ce moment? je suis le veilleur des morts, je viens vous crier : Priez pour les morts, vous tous qui vivez, n'oubliez pas les morts, priez pour eux.

..

Il est dit qu'autrefois un navire, appelé la Ré-

demption, quittait tous les ans les côtes d'Espagne, et arrivait aux rivages de l'Afrique, portant les sommes destinées au rachat des esclaves chrétiens. A la vue du vaisseau libérateur, tous ces infortunés chargés de fer s'en approchaient, espérant y trouver la fin de leur captivité. Ils interrogeaient le capitaine de leurs regards empressés et de leurs paroles tremblantes : Est-ce que mon fils, disaient-ils, est-ce que ma mère, mon épouse, mes frères et mes sœurs vous ont remis le prix de ma liberté? Et quand il leur était répondu : Non, non ; représentez-vous leur affliction et leur désespoir. Ah ! enfants dénaturés, épouses ingrates, parents insensibles ! que ne vendez-vous vos biens, que n'engagez-vous vos bijoux, que ne retranchez-vous ce luxe, pour ramener dans leur pays, pour rendre à votre amour, les pauvres exilés dont vous pleurez l'absence. Mais quels transports, quelle ivresse pour ceux qui reçoivent le prix de leur retour, vous en êtes attendris. Eh bien ! voyez donc l'ange du Seigneur qui descend sous les voûtes embrasées du purgatoire, considérez ces âmes qui l'entourent : Céleste messenger, disent-elles, venez-vous briser nos chaînes? — Oui, vos tourments sont finis ; les prières, les aumônes de votre mère, de votre épouse, de vos enfants sont arrivées jusqu'à Dieu,

et ont satisfait à sa justice; partez âmes heureuses, montez au ciel.

RAISON

Le ministère de la raison envers la religion, dit l'ange de l'école, est semblable à un serviteur qui conduit les étrangers à l'appartement de sa maîtresse pour obtenir une audience, c'est là son emploi; mais quand il l'a rempli il n'a pas l'audace de s'ingérer dans la conversation, il se retire dans son antichambre, et laisse ceux qu'il a introduits s'entretenir avec la personne qu'ils sont venus visiter. Voilà le ministère de la raison, elle sert à conduire l'homme aux pieds de la religion; jusque-là on a besoin de son secours, mais elle ne doit pas aller plus avant, elle doit se retirer, et laisser la religion instruire ceux qu'elle a conduits en sa présence.

∴

La raison, c'est l'intelligence humaine, assise sur le haut de la tour d'exil, placée au bord de la mer. Du faite de sa prison solitaire, l'œil contemple, sans doute, un spectacle sublime. Sur sa

tête, un ciel brillant et azuré; à ses pieds, la Méditerranée qui brise, en écumant, ses vagues toujours émues; sur les rochers du promontoire, à droite, il aperçoit se dressant au-dessus des flots, des îles crénelées de montagnes noirâtres; mais ce beau ciel, il ne peut en sillonner les espaces, mais ces îles, une brume les enveloppe comme un linceul; s'il découvre tous ces grands objets, c'est de loin, et seulement d'un œil qui les effleure. La foi catholique, au contraire, c'est le prophète au Sinaï; pour lui les sommets de l'éternité s'abaissent et Dieu s'avance jusqu'aux frontières du temps, pour parler à l'homme et pour l'éclairer.

..

Impossible à la raison, au génie le plus pénétrant, de sonder les vérités de la religion. Navi-
gateur au coup d'œil attentif, du haut de l'océan qu'il sillonne, il voit à l'extrémité de l'horizon se dessiner devant lui les montagnes éternelles. La pesante majesté de leur masse et l'immensité de leur forme attestent bien qu'elles sont là, comme une réalité solennelle, et non point comme de fantastiques images, mais le vague de la distance et je ne sais quelle vapeur impénétrable en effacent les accidents. S'il est des forêts qui les couronnent, ou des volcans qui les dé-

chirent, il ne peut l'entrevoir, et pour s'en rendre compte, il lui faudra, si Dieu ne le lui révèle, attendre qu'une lumière brille et qu'un dernier flot le dépose au rivage.

..

Qu'un astre soit le satellite d'un autre, la subordination vis-à-vis de l'étoile principale, fait sa gloire et sa vie tant qu'elle dure, il brille et roule dans l'espace. Du jour, au contraire, où il s'affranchirait de sa dépendance; du jour où il se détacherait du corps lumineux, autour duquel il gravite, et dont il est en quelque sorte l'esclave, il s'en irait au hasard dans le vague des cieux; il finirait bientôt par se perdre dans une sphère de ténèbres et d'immuabilités. Tel est le sort de la raison, satellite de la religion, si je puis parler ainsi, elle trouve dans cet astre suprême sa consécration, sa puissance, tant qu'elle est unie à lui, elle est forte et respectée. Mais si par malheur elle se dérobaît à son influence, et repoussait son appui, cette imprudente émancipation lui serait mortelle. On ne la regarderait plus que comme un capricieux météore. Personne ne la voudrait pour guide, et bientôt elle irait s'éteindre dans la double nuit du mépris universel et de la dépravation générale.

RECONNAISSANCE

Il est dit que Zachée vécut encore bien des années après qu'il eut vu le Seigneur du haut de l'arbre sur lequel il était monté. Il continuait à se conduire avec justice et piété devant Dieu et devant les hommes. Et chaque jour, au lever de l'aurore, il allait seul dans la campagne, arroser et cultiver l'arbre précieux d'où il avait entrevu la lumière. O Zachée, lui dirent ses amis, pourquoi ne confiez-vous pas à l'un de vos serviteurs le soin de cet arbre que vous chérissez tant? — Oh! non, non, dit Zachée, à moi seul le soin que la reconnaissance me dicte pour cet arbre précieux. C'est par lui que j'ai vu mon Sauveur, que j'ai entrevu sa lumière, que j'ai goûté le vrai bonheur! Et nous, quelle reconnaissance, quel respect ne devons-nous pas avoir pour les âmes qui nous instruisent, qui nous éclairent, qui nous font connaître Dieu et sa doctrine!

RELIQUES

Chez les anciens, on croyait inspirer une noble émulation aux générations naissantes, en plaçant les tombeaux des grands hommes le long des voies publiques les plus fréquentées. Ces monuments funèbres, tout en rappelant le souvenir glorieux des ancêtres, invitaient silencieusement leurs descendants à les imiter. Mieux éclairée sur les véritables besoins de l'homme, l'Eglise a retiré soit de l'obscurité des catacombes, soit des cimetières chrétiens, les restes des saints, des véritables héros ; elle les expose publiquement dans les temples où ses enfants viennent prier, et là elle leur dit : *Mementote operum.*

∴

L'ambassadeur de Pologne traversant un jour à Rome la place de Saint-Pierre, avec le pape Pie V, lui demandait des reliques. Le pontife se baissa, ramassa un peu de terre, et la lui donnant : Tenez, dit-il, voici des reliques, voici de la terre arrosée du sang des martyrs.

∴

Un jour, au commencement de ce siècle, en

Angleterre, une population immense sortie du sein de la grande cité de Londres, se pressait sur les rives de la Tamise. Roi, sujets, peuples, armées, tout est là. Un silence religieux règne dans les rangs de la multitude. Tous les regards sont tournés vers la mer. Les cœurs tressaillent, palpitent. Qu'est-ce que cela? Qu'attend ce peuple? Il attend les restes d'un grand homme, les restes que la victoire vient d'arracher aux flots de Trafalgar. Nelson paraît. Que dis-je? Nelson, quelques restes de lui-même que la mort a épargnés. Eh bien! ces restes, un peuple entier les salue, les acclame. La sépulture des rois s'ouvre devant eux. Et ce peuple qui ne vénère plus les reliques des saints, honore jusqu'au fanatisme les ossements d'un soldat. Ah! c'est qu'il n'est rien de plus naturel à l'homme, que d'honorer la dépouille mortelle de ceux qui ont été grands par la vertu, par la science et par la victoire. Or, les saints ont possédé toutes ces grandeurs. (L'abbé FREPPEL.)

REMORDS

Quel implacable ennemi que la conscience!
Toujours attachée à sa proie, semblable au vau-

tour, elle se nourrit dans les entrailles du pécheur. Assassin d'un frère, qui était ministre des saints autels, Constant épouvanté croyait le voir revêtu des ornements sacrés, tenant une coupe à la main, et lui adressant ces effrayantes paroles : Buvez, mon frère, buvez. Je vous présentais autrefois le sang de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés, maintenant je vous présente le mien pour l'expiation de vos crimes. A ces terribles visions, ce malheureux empereur s'échappe en vain de sa capitale. Il retrouve partout le même objet. Tant il est vrai que ni la richesse, ni le plaisir ne mettent à l'abri des cris de la conscience, du déchirement des remords.

..

Un solitaire fut trouvé à demi dévoré par une bête féroce. Il était sur le point d'expirer, et il souffrait des tourments inouis. Cependant son visage était calme et serein, et l'on voyait sur son front les traits de la douleur vaincus par ceux de la joie intérieure de son âme. Grand Dieu, s'écria-t-il ! je vous rends grâce de n'être accablé que de douleurs, et non pas de remords. Il expira.

..

Un archevêque de Cantorbéry, qui, plus tard,

mourut martyr, Thomas Becket, avait montré une complaisance coupable pour les prétentions injustes de son roi. Or, un jour, dans une grande solennité, le diacre qui portait habituellement la croix devant le pontife se détourna et le laissa passer, comme pour lui dire : Celui qui veut les honneurs, doit les mériter ; et vous ne méritez plus qu'on porte devant vous la croix du Christ, car vous l'avez trahi. Cette conduite énergique du diacre fut comme un coup de foudre qui réveilla cette conscience assoupie sur la couche d'une coupable faiblesse. Souvent aussi, quand nous avons failli, nous entendons la voix du diacre, c'est-à-dire le remords qui nous éclaire, qui nous avertit, et qui nous sort brusquement de notre déplorable état.

RÉSIGNATION

Après avoir conquis le Mexique et pris sa capitale, Fernand Cortès s'empara du jeune empereur, nommé Guatimozin, et le fit étendre, lui et son ministre, sur un gril ardent. Comme celui-ci se plaignait de ses tortures : Mon ami, lui dit

l'empereur, pourquoi vous lamenter ainsi ? — Prince, comment ne pas frémir et ne pas se plaindre sur cette couche de flammes ! — Et moi, reprit aussitôt Guatimozin, suis-je donc sur un lit de roses ? Hélas ! Nous ressemblons trop souvent à ce serviteur. Comme lui, nous gémissons, nous nous plaignons, en nous tournant sur la couche des épreuves. Jetons les yeux sur celui qui souffre pour nous, sur la Victime du Calvaire ; écoutons le divin Crucifié nous dire : Suis-je donc sur un lit de roses !

..

L'historien Suétone raconte qu'un vieux soldat supplia un jour César de l'assister en justice, pour défendre sa cause. Mais César s'y refusa et lui offrit un de ses officiers pour l'accompagner. Le vieux soldat montrant aussitôt une large cicatrice, s'écria : O César, vous souvient-il qu'un jour, sur un champ de bataille, je vous sauvai la vie, je ne mis personne à ma place pour vous arracher au danger imminent où vous alliez périr. A ces mots, César rougit et s'empressa d'assister le soldat accusé. Jésus-Christ, du haut de la croix, nous montre les blessures qu'il a reçues pour nous. Eh quoi ! nous dit-il, vous murmurez dans vos épreuves, vous ne voulez rien souffrir pour moi, vous ne voulez vous im-

poser aucun sacrifice pour ma gloire, moi qui ai tant souffert pour vous ouvrir le ciel !

∴

Un des plus grands rois d'Angleterre, Jacques, détrôné et envoyé en exil , écrivait les mémoires de sa vie. La piété lui tenait lieu de puissance. Retiré dans sa conscience , empire dont il ne pouvait être chassé , ses religieux souvenirs le faisaient vivre dans le passé , et sa foi catholique dans l'avenir. Il écrivit à la fin de ses mémoires cette courte prière : Je vous remercie , ô mon Dieu , de m'avoir enlevé trois royaumes , si c'était pour me rendre meilleur , et pour me donner celui du ciel.

∴

Sainte Elisabeth , apprenant la mort de son époux , s'écria : O mon Dieu , vous savez qu'il m'était plus cher que tous les biens du monde , et que sa présence m'était plus douce que toutes les joies de la terre ; vous me l'avez enlevé pour que je n'aimasse plus que vous , soyez béni ! Je dépose à vos pieds le sceptre de ma résignation. Et s'il fallait un cheveu de ma tête pour le rappeler à la vie contre vos désirs , non , Seigneur , je ne le donnerais pas.

∴

Une mère se désolait à la mort de son fils, lorsqu'elle vit entrer un prêtre qui venait lui apporter quelques consolations. Ah ! mon père, s'écria-t-elle, je ne sais ce qu'il y a entre le désespoir et moi.—Dieu, madame, reprit aussitôt le prêtre. Ce mot seul prononcé avec une douce sensibilité, frappa tellement cette âme brisée, qu'elle sentit ses transports se calmer, et une résignation chrétienne vint tempérer sa douleur. C'est Dieu qui prévoit et qui règle tout. Sa volonté doit incliner la nôtre.

. . .

Une personne saintement résignée n'est plus seule, un être divin est avec elle. Elle pleure encore, mais il y a de la douceur dans ses larmes; souvent même elle y trouve une mystérieuse volupté qu'elle ne changerait pas contre la joie de ses beaux jours. Peut-on concevoir quelque chose de plus morne et de plus triste que la nature après un violent orage; mais si un rayon de soleil vient à tomber sur elle, il l'épanouit subitement. Son agitation n'est pas entièrement passée, elle le témoigne par les gouttes pressées qui, semblables à autant de pleurs, découlent en rosée des rameaux pénétrés ou tremblants, suspendues à la corolle des fleurs, mais

le rayon de soleil transforme ces larmes en autant de rubis et de saphirs, et lui donne une beauté triste et douce, souvent plus attrayante que celle des jours les plus calmes et les plus radieux. La résignation est le rayon de soleil qui, après une convulsion violente, vient luire sur l'âme désolée.

∴

L'époux de sainte Chantal ayant été blessé mortellement à la chasse, par l'imprudence d'un ami, fut lui-même son consolateur, en lui disant : Mon ami, le trait était parti d'en haut avant de sortir de ta main. Le canon qui tua Turenne, a dit une femme célèbre, était chargé de toute éternité. Tout ce qui nous arrive est donc ordonné par une sagesse divine qui le destine à quelque bien que nous ignorons presque toujours.

∴

Considérez ce qui se passe dans la nature et devenez plus résignés et plus patients. Croyez-vous que la saison du printemps soit seule nécessaire à la végétation des arbustes et des plantes. C'est bien à cette époque qu'ils reprennent à nos yeux une nouvelle vie, et cependant l'automne et l'hiver ne leur sont pas moins salutaires, bien qu'ils paraissent frappés de mort et de stérilité.

Consolez-vous donc , âmes éprouvées, l'hiver de la souffrance ne sera pas éternel, mais il faut de la résignation.

..

Un religieux était parvenu à un si haut degré de perfection , que Dieu se servait de lui pour opérer des prodiges. Tous ses frères en étaient étonnés, parce qu'ils ne le voyaient ni prier, ni jeûner, ni veiller, ni travailler avec eux. Le supérieur, surpris comme les autres, lui demanda pourquoi Dieu se servait de lui pour opérer des miracles. — J'en suis moi-même bien étonné, répondit le religieux, je suis une si misérable créature ! La vertu à laquelle je me suis attaché toute ma vie, c'est d'unir ma volonté à celle de Dieu, et de me résigner dans mes souffrances. Je répondais toujours : Seigneur, que votre volonté soit faite.

..

Le cœur qui aime sincèrement son Dieu , doit imiter cette fleur qu'on appelle vulgairement soleil. Depuis le lever du grand astre , jusqu'à son déclin , cette fleur ne cesse de le regarder ; elle se tourne , et lui présente toujours sa beauté, en suivant sa direction ; et si de temps en temps il passe des nuages devant elle , elle ne cesse pas

pour cela de regarder l'astre qui lui donne sa lumière et sa chaleur.

. . .

Un célèbre écrivain rapporte un exemple bien touchant de résignation dans les épreuves de la vie. Une fille de dix-huit ans est tourmentée par un horrible cancer, qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et les joues ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété céleste la détache de la terre, et semble la rendre indifférente à la douleur. Jamais il n'est sorti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance. L'inaltérable résignation de cette fille est devenue un sublime spectacle. Et, comme dans les premiers siècles du christianisme, on se rendait au cirque par simple curiosité, pour y voir Blandine, Agathe, Perpétue, livrées aux bêtes féroces, et que plus d'un spectateur s'en retourna, surpris d'être chrétien. Des curieux viennent aussi contempler la jeune martyre, livrée au cancer. Un jour, qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses cruelles souffrances : Je ne suis pas aussi malheureuse que vous le supposez ; Dieu me fait la grâce de

ne penser qu'à lui. Et, lorsqu'un homme de bien lui dit un jour : Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu lorsque vous serez en sa présence ? Elle répondit : Je lui demanderai, pour mes bienfaiteurs, la grâce de l'aimer autant que je l'aime.

..

Dans un âge de foi, une princesse illustre se rencontra, à qui Dieu avait donné et les biens de la terre et les trésors du ciel. Au jour de sa prospérité, cette femme trouvait son bonheur à ouvrir son cœur et ses mains, pour verser dans le sein des pauvres, son amour et ses aumônes. Elle descendait souvent la colline où était situé son château, et elle se rendait dans la petite ville voisine de sa demeure. Et là, de ses royales mains, elle servait, dans les hôpitaux, bâtis par ses largesses, les pauvres, qu'elle appelait ses petits frères. Pour cette femme aussi devait venir le temps de l'épreuve. La porte de son château s'ouvrit un jour, elle se referma sur elle, et l'on vit la fille des rois descendre encore cette colline ; mais cette fois, elle n'avait pour cortège que la misère et ses enfants associés à ses malheurs. Elle s'en alla frapper à toutes les portes qui s'étaient ouvertes si souvent pour recevoir ses largesses, et toutes lui furent fermées, ainsi que le cœur

des hommes. Un seul et chétif asile s'ouvrit devant elle. Et quand elle se vit, elle, Elisabeth de Hongrie, tombée là... ah ! elle y fut visitée par un souvenir de Bethléem, et son cœur fut inondé d'une de ces joies qui ne peuvent venir que du ciel. Et, comme elle entendit sonner la cloche du monastère, elle se leva, et alla dire aux religieux : Chantez le *Te Deum*, pour bénir Dieu de mon abandon suprême. Et, pendant que les moines chantaient, elle disait dans son cœur : Mon Dieu, hier j'étais une grande reine ; aujourd'hui, je ne suis plus qu'une pauvre mendicante ; Seigneur, que votre volonté soit faite. Et vous aussi, mes frères, si, du sein de la richesse et des honneurs, vous tombez dans le mépris et le besoin, comme Elisabeth, ayez assez de force pour chanter le *Te Deum* de votre résignation.

RESPECT HUMAIN

Constance Chlore, père de Constantin, quoique païen, avait à sa cour des officiers chrétiens. Il voulut mettre leur foi à l'épreuve. Il les oblige donc, en termes sévères, à se faire connaître. Quelques-uns, dominés par la crainte et le res-

pect humain, tremblent et sacrifient honteusement leur religion. Mais la plupart fermes, se déclarèrent chrétiens. Constance disgrâcia les premiers, et retint les autres auprès de lui. Ce sont, dit-il, des hommes de caractère; fidèles à leur Dieu, ils le seront à leur empereur.

∴

Sous l'empereur Dioclétien, un soldat chrétien s'exerçait à tirer de l'arc devant le général de l'armée. En s'agitant, son vêtement s'ouvrit et laissa voir une petite croix d'or. Oreste, lui dit le général, seriez-vous chrétien? — Oui, je le suis, et je m'en glorifie, répondit courageusement le soldat. Je suis le serviteur du Christ, fait homme pour moi, et mort pour le salut des hommes. Il fut jeté dans un cachot, et alla au martyre comme à la victoire.

∴

Le général Ziethen devint, par sa bravoure, un des plus grands généraux de Frédéric, roi de Prusse; et, par sa sagesse, un de ses conseillers les plus intimes. Un jour qu'il reçut une invitation à dîner, il fit prier le roi son maître de vouloir l'excuser. Dites à Sa Majesté que c'est le jour où je communie, et que je n'aime point à me distraire de mes pensées de recueillement. Quelques

jours après, reparaissant au château de Sans-Souci, le roi lui dit : Eh bien ! Ziethen, comment s'est passée votre communion ? A ces mots, tous les courtisans éclatèrent de rire. — Prince, dit aussitôt le guerrier chrétien, Votre Majesté doit savoir que je n'ai jamais failli devant le danger. J'ai courageusement combattu pour vous et pour la patrie. Et, mon épée est encore à votre service ; mais je n'oublie pas qu'il y a au-dessus de nous quelqu'un plus puissant que vous, et que moi : c'est Jésus-Christ. Et, je ne souffrirai jamais qu'on l'insulte en ma présence par une lâche plaisanterie. — Heureux Ziethen, reprit aussitôt Frédéric, roi philosophe et protestant, je respecte votre religion. Gardez-la, et croyez que ce qui vient de se passer, ne se renouvellera plus en ma présence.

..

Un grand poète du dernier siècle devait le jour à un honnête artisan, Jean-Baptiste Rousseau. Son vertueux père lui avait fait donner, au prix de ses sueurs, une brillante éducation. De grands succès révélèrent bientôt les talents poétiques du jeune homme. Invité à lire ses poésies dans une des plus brillantes réunions de la capitale, on lui prodigua des éloges et des couronnes. Mais voici venir, dans l'assemblée, un vieillard à cheveux

blancs. Les yeux mouillés de larmes, les bras ouverts, il s'élançe pour embrasser le jeune poëte. Celui-ci s'étonne, recule, et refuse de le reconnaître. Ce bon vieillard était son père ! Alors des cris d'indignation s'échappent de toutes les bouches, et on lance ces paroles : Fils ingrat ! enfant dénaturé ! voilà le seul nom qui convient au fils qui rougit de son père. Quel nom mérite celui qui rougit de son Dieu !

∴

Un grand poëte d'Italie, dans son poëme immortel, représente Satan, élevant de formidables remparts, et plaçant sur leurs sommets d'innombrables combattants, pour intimider l'armée des chrétiens. Les soldats sont effrayés, ils reculent et n'osent engager le combat. Tancrède se rit de leur crainte, il s'avance courageusement, et sa seule présence fait fuir ces fantômes de soldats, et crouler ces ombres de murailles. C'est ainsi que les esclaves du respect humain sont effrayés par un sarcasme, une raillerie, un fantôme. Ils n'osent pas même franchir le seuil d'un temple ; mais le vrai chrétien, comme le héros du Tasse, s'avance au pied de l'autel, et rend publiquement hommage à son Dieu.

∴

Le maréchal Villars, blessé à la campagne de Malplaquet, se confessa, et communia en présence de tous ses soldats, disant : Puisque mon armée n'a pu voir Villars mourir en brave, qu'elle le voie du moins mourir en chrétien.

..

Voltaire, ayant un jour à sa table un grand nombre de convives, et d'un rang distingué : Ce qui me fait plaisir, dit le coryphée des incroyables, c'est qu'entre nous tous il n'en est pas un qui croie au christianisme. Quelques impies se firent connaître, d'autres applaudirent en souriant, quelques-uns étaient embarrassés. Un brave officier prend la parole, et dit à Voltaire : Vous voudrez bien ne pas me compter au nombre des apostats ; je ne me flatte pas d'assez d'esprit pour abandonner la religion de mes pères.

..

Après s'être confessé, après avoir communié, Napoléon disait à un de ses compagnons d'exil : Général, je suis heureux, j'ai rempli mes devoirs ; je vous souhaite, à votre mort, le même bonheur. Le général représenta, sans respect, que de semblables actes sont indignes d'un vieux soldat, et qu'on pourrait les blâmer en Europe. A ces mots, l'Empereur, couché sur son lit de douleur,

se dresse sur son séant : Général, dit-il avec force, vous n'avez rien à blâmer ici. Je voulais faire un mystère de toutes ces choses, mais cela ne convient pas : je veux et je dois rendre gloire à Dieu.

..

Le fils du maréchal Ney, le duc d'Elchingen, qui succomba si glorieusement en Orient, se voyant blessé à mort, fit appeler son aumônier. Le prêtre se présente : Monsieur l'abbé, dit le général, je tiens à ce que l'on sache que c'est moi qui vous ai fait appeler. Je veux mourir en bon chrétien. Après avoir reçu les sacrements, il croisa les mains sur sa poitrine, et se mit à prier avec ferveur.

..

Un colonel passait en revue son régiment, apercevant quelque chose de saillant sur la poitrine d'un officier, il lui demande avec vivacité ce que c'est. — Voyez, mon colonel, répond le capitaine, en lui montrant un crucifix. — Ce n'est pas là, répond le colonel courroucé, ce n'est pas là l'arme d'un soldat. — C'est du moins l'arme d'un chrétien ; et quand on est bon chrétien, on est toujours bon soldat. — Vous êtes un brave, mon ami, lui dit le colonel, adouci. Un mois après, cet officier recevait la croix d'honneur.

∴

Il ne craignait pas le ridicule, cet illustre général Bedeau, de notre armée d'Afrique, qui, marchant à l'ennemi avec sa division, s'arrête tout à coup, descend de cheval, s'agenouille au pied d'un arbre pour y prier, et s'y recueillir un instant. S'adressant à l'aumônier : Monsieur l'abbé, j'ai quelque chose à vous dire. Il se confesse; et, son front, tout couvert de lauriers, s'inclinait sous les paroles sacramentelles de l'absolution. Puis, se tournant vers son état-major : Mes amis, si quelqu'un de vous croit en avoir besoin, qu'il imite mon exemple; dans une heure le combat aura commencé, et tous peut-être n'en reviendront pas.

RÉSURRECTION

L'aimable et vertueux Joseph, précipité dans une caverne obscure par les mains de l'envie, en fut tiré par une Providence soigneuse de sa gloire, et par le chemin de la captivité. S'avancant vers le trône, il reparut aux yeux des onze chefs de la nation, décoré des plus éclatants honneurs, et

comblé des bienfaits d'un monarque reconnaissant. Le changement arrivé dans sa fortune, n'avait point passé jusqu'aux sentiments de son cœur. Frère tendre et généreux, il vit encore, dans des hommes coupables, des frères; il fit plus, il leur permit un libre accès auprès de sa personne, dissipa leurs alarmes, réveilla sans doute aussi leur tendresse, et sut, à la faveur du pouvoir souverain, dont il était dépositaire, leur procurer, dans la fertile Egypte, un asile agréable, des jours fortunés et tranquilles. Tel, avec des circonstances plus merveilleuses encore, Jésus-Christ sort aujourd'hui du tombeau, brise les liens qui le tenaient captif, sans attendre, comme Joseph, de la succession des années, le moment d'une élévation tardive, se montre le troisième jour à ses apôtres, couronné par les mains du Tout-Puissant, d'une splendeur éternelle. Il accueille ses disciples avec bonté, il ranime leur confiance, il leur fait espérer, dans son royaume, une félicité pure, dont ils virent en lui le gage et le modèle.

∴

Vous êtes triste de voir porter au tombeau un père, une mère, un époux, un enfant, celui que vous aimiez... Vous pleurez de ne plus entendre

sa voix.... Il vivait, il est mort, il ne se mêle plus aux joies ni aux plaisirs des vivants ! Pleurez-vous donc le grain, la semence, quand vous les confiez aux sillons ? Si un homme était assez ignorant pour pleurer le grain qu'on jette dans la terre, et qu'on ensevelit sous la glèbe brisée ; et si cet homme disait en lui-même : Pourquoi donc a-t-on enfoui ce blé, moissonné avec tant de peine, battu et conservé dans les greniers ? Nous l'apercevions, sa vue et sa beauté faisaient notre joie, maintenant il a disparu de nos yeux. S'il se désolait ainsi, ne lui répondrait-on pas : Ne vous affligez point, ce grain n'est plus visible, mais nous viendrons plus tard visiter ce champ, et vous vous réjouirez de voir la richesse de la récolte] là où vous pleuriez l'aridité du sillon. C'est ainsi que l'homme, comme une semence, est jeté dans la terre, pour reparaître plus brillant et plus beau.

RETRAITE

Le divin Maître nous raconte dans son saint Evangile, que dix vierges se disposaient à aller au-devant de l'époux. Cinq d'entre elles étaient

sages, les cinq autres étaient imprudentes. Les cinq premières ayant préparé leurs lampes, prirent de l'huile avec elles ; les autres ne le firent pas. A minuit, on entendit une voix qui disait : Voilà l'époux qui s'avance, allez au-devant de lui. Alors toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Mais les imprudentes dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages refusèrent. Et l'époux arriva, celles qui étaient présentes entrèrent avec lui dans la salle du festin, et l'enceinte fut fermée, alors les autres vierges vinrent à leur tour et dirent : Seigneur, ouvrez-nous, mais il leur fut répondu : Je ne sais qui vous êtes. Les vierges sages, c'est vous, mes chères sœurs, car il n'en est point ici d'imprudentes. Cet époux, c'est Jésus-Christ ; ce banquet, c'est la divine Eucharistie. Cette huile, ce sont les pieuses dispositions, les religieux sentiments avec lesquels vous entrez en retraite. Cette lampe, c'est votre âme qui doit sans cesse jeter de la lumière et produire de la flamme en présence du Seigneur. Cette lumière, c'est votre foi ; cette flamme, c'est votre amour. Et c'est pendant votre retraite que vous devez sérieusement préparer la lampe de votre âme.

Holopherne , général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, ayant jeté l'épouvante sur son passage, arriva sous les murs de Béthulie pour assiéger la ville. Il fit arrêter le cours des eaux qui alimentaient les habitants, et garda toutes les fontaines. Le peuple effrayé se désole et se met à invoquer le Dieu des armées qui paraît sourd à ses supplications. Il conjure ensuite Ozias de se rendre auprès d'Holopherne, pour lui offrir sa soumission, préférant la captivité aux horreurs d'une mort certaine. Ozias relève le courage des assiégés, et les engage d'attendre encore quelques jours. Tout à coup, une sainte veuve, Judith, sent qu'une puissance divine se manifeste en elle, elle reconnaît que Dieu va lui confier la sublime mission de sauver son pays. Elle s'y prépare dans la solitude par la méditation et la prière. Divinement inspirée, elle va pleine de courage auprès d'Holopherne, elle lui tranche la tête et délivre Béthulie. La ville heureuse exalte sa libératrice et chante son triomphe. Mes chères sœurs, Béthulie, c'est votre âme alimentée par les eaux de la grâce. Holopherne, c'est le démon. Les soldats assyriens, ce sont vos passions qui environnent, qui cernent votre âme, votre cœur. Le péché a tari les eaux de la grâce, les fontaines célestes ne coulent plus, votre âme va

devenir la victime, la captive d'un cruel ennemi. Soyez des Judith. Dieu vous confie la mission de sauver votre âme, de la délivrer des filets de Satan. Entrez dans la retraite... Priez... Méditez et allez courageusement à Holopherne pour lui donner la mort.

..

Après bien des jours de combats, de fatigue et de deuil, Judas Machabée rentrait triomphant à Jérusalem. Mais, hélas ! quel spectacle s'offrait à ses regards attristés. Sion, la ville autrefois si chère au Dieu d'Israël, Sion avait perdu sa beauté et son antique splendeur. Ses murs étaient détruits, ses portes consumées par les flammes, et ses autels renversés, ses cérémonies saintes abolies et l'herbe croissait sur les pierres dispersées de la maison du Seigneur. A cette vue, le cœur du héros fut pénétré d'une profonde douleur, des larmes coulèrent de ses yeux, et il appela tous les enfants de Jacob à relever les ruines de la patrie et du sanctuaire. Ce chef pieux et vaillant, mes chères enfants, ce sont vos maîtres, c'est votre directeur ; cette ville de Sion, ce temple, c'est vous-mêmes, c'est votre âme si belle, si riche en état de grâces, mais qui pendant ce mois, cette année de repos et de plaisir, a été ravagée par l'ennemi. Les exercices

de piété ont été oubliés, les sacrements abandonnés, et c'est dans ce triste état que vous apparaissez aux regards de vos maîtres, à Dieu, qui vous invite par ma bouche à réparer ces ruines déplorables, à relever le sanctuaire de votre âme par une bonne et sainte retraite.

∴

Il faut qu'à certaines époques, l'homme s'arrête dans la vie, qu'il relève ses pensées dans les hauteurs solitaires de l'intelligence, pour contempler de là ses devoirs et ses destinées immortelles. Ainsi l'oiseau roi, quand il regarde à une vaste profondeur, l'étroite sphère où se remuent les mortels, longtemps il plane immobile, puis, sortant de son repos, en un sublime élan, il s'envole fixer le soleil.

∴

Ainsi le navigateur, quand la terre a disparu, et qu'il est seul suspendu entre deux infinis : les cieux et l'océan. Pour connaître sa position, il se lève et interroge les astres, ou l'aiguille mystérieuse qui dirige sa marche. De même, sous les arceaux du temps, le chrétien voyageur, de loin en loin, fait une halte, un repos, et se demande où il est, où il va.

∴

Sur le point de quitter Jérusalem pour aller captifs à Babylone, le prophète Jérémie dit aux Juifs : Enfants d'Israël, lorsque vous serez à Babylone, vous verrez ses habitants porter sur eux des dieux d'or et d'argent, et le peuple tout entier se prosterner devant eux pour les adorer. Ah ! gardez-vous de vous laisser entraîner à l'impiété par ces mauvais exemples, et à l'idolâtrie par cet entraînement ; mais répétez en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut servir et adorer. Mes frères, comme ce peuple infortuné, au sortir de cette retraite, de ce temple, de cette autre Jérusalem, vous allez entrer dans le monde, dans Babylone. Vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les plaisirs, les divertissements qui sont les divinités de la terre, et que presque tous les hommes adorent. Alors, si vous voulez être fidèles aux promesses, aux vœux, aux résolutions que vous venez de faire, de prendre aux pieds des autels, à la fin de cette retraite, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu, que je veux adorer et servir.

. . .

Un solitaire disait un jour à un saint vieillard : D'où vient que je ne sens point en moi ces combats, et ces violentes tentations que tant d'autres

éprouvent en eux-mêmes ? — C'est, lui répondit le sage vieillard, que votre âme n'aime pas la retraite, elle est comme une maison toujours ouverte où l'on entre et d'où l'on sort à chaque instant du jour à l'insu du maître. La porte de votre cœur est toujours ouverte, vous vivez sans réflexion sur vous-même, et sans recueillement d'esprit ; voilà pourquoi le démon vous laisse en repos. Il est maître de votre âme, c'est son habitation.

∴

Le Tasse représente dans son poëme immortel un grand héros oubliant au sein des plaisirs la noble mission que le Dieu des armées lui avait confiée. Mais à peine les guerriers qui l'appellent lui ont-ils montré, dans un bouclier étincelant, sa parure efféminée, que le jeune héros rougit, il prend aussitôt son casque et sa cuirasse, pour ne plus les quitter. A vous, qui avez oublié vos sentiments religieux, dans le tourbillon des affaires, entrez quelques instants dans la retraite, elle vous présentera le miroir de la vérité, et vous apercevrez dans son éclat éblouissant, vos misères, vos illusions et vous en sortirez transformés et pleins d'excellents désirs.

∴

Dans le silence de la retraite, l'âme fidèle monte plus directement à Dieu. Si le bruit règne autour d'elle, troublée, elle le perd de vue. Si la tranquillité se fait, elle le retrouve à l'instant. Semblable à cet oiseau des rochers qui, déconcerté par le bruit des chasseurs, s'égare dans un vol incertain, mais redevenu maître de lui-même, aussitôt que les cris s'éteignent, s'élançe dans les hauteurs des cieux, et s'approche du grand astre d'un essor rapide et sûr.

..

Quand vous vous êtes promené dans un jardin en fleurs, il vous en reste une agréable impression; vous avez été embaumé du parfum des fleurs, vos vêtements en ont été pénétrés, et quand ensuite, vous vous présentez quelque part, que dit-on? D'où venez-vous? Quels doux parfums, vous exalez! Ainsi, quand vous vous serez promené dans ce délicieux jardin de la retraite, quand vous l'aurez parcouru pendant ces quelques jours, vous en sortirez avec le parfum de la vertu et de la sainteté. Et comment l'exhalerez-vous? Dans la sérénité de vos pensées, de vos discours et de vos actions. Vous répandrez autour de vous le parfum de l'humilité, de la chasteté, de la modestie et de la charité.

∴

On s'enfonce dans la retraite comme le plongeur dans la mer, comme le mineur dans les entrailles de la terre, mais pour reparaître comme eux les mains pleines de perles précieuses, ou de parcelles d'or, pensées recueillies, ramassées au fond de ces réflexions profondes, de ces résolutions sérieuses qui ressemblent à des océans sans limites, perles précieuses et d'un éclat divin. Quelle joie pour une âme chrétienne, quand elle découvre ces trésors célestes !

∴

Nous ne pouvons pas rompre entièrement avec le monde pendant ces quelques jours de retraite, mais n'en usez que rapidement et toujours avec de sages précautions. Imitiez la colombe, qui, ne voyant sur les débris flottants du déluge que des objets effrayants pour sa pureté, et capables de ternir la blancheur de ses ailes, franchit avec rapidité tous ces restes impurs et se retire dans l'arche où elle trouve un sûr asile. Vous devez aussi traverser à la hâte vos occupations, vos contacts avec vos parents, vos amis, et vous retirer dans l'asile de la retraite.

∴

Il est dit qu'au moment où Ruth s'apprêtait à retourner vers les siens, dont elle s'était momentanément éloignée, Booz lui dit : Etends ton manteau, et Ruth obéit. Et Booz y versa plusieurs mesures de froment. Ruth alors rentra dans la cité. Et comme on lui demandait : Que s'est-il passé ? Elle répondit : Voici la provision dont le seigneur Booz a rempli mon manteau et il m'a dit : Je ne veux pas que tu retournes vers les tiens, les mains vides.

. . .

Le démon va mettre tout en œuvre, pour paralyser en vous le fruit de cette retraite. Il va, par des tentations plus multipliées et plus violentes, vous détourner de l'œuvre importante que vous entreprenez.

Repoussez-le promptement et avec énergie. Imiter la conduite du sage et prudent Néhémie : Ce fidèle serviteur de Dieu a conçu le dessein de relever les murs de Jérusalem, renversés par les ennemis. Il se met à l'œuvre. Les Samaritains qui redoutaient la puissance des Israélites, s'ils parvenaient à se fortifier dans leur capitale, voulurent le détourner de son projet. Ils lui envoyèrent donc des députés qui l'engagèrent à descendre dans la plaine, pour faire alliance avec

eux. Néhémie vit que c'était un piège qu'on lui tendait pour empêcher l'exécution de ses travaux, il refusa en disant : Je travaille à un grand ouvrage où ma présence est nécessaire. Je ne puis me rendre à votre invitation. Imitez cette conduite; faites la même réponse à vos parents, à vos compagnons, à vos distractions qui voudraient troubler votre retraite par des occupations, des plaisirs. Je ne puis condescendre à vos désirs. Je travaille à l'œuvre de mon salut, à la sanctification de mon âme. Je dois être tout entier à cet important ouvrage.

∴

C'est dans la solitude que vous entendrez la voix de Dieu, qui vous apprendra ce que vous avez à faire. On raconte qu'un jeune enfant était élevé à l'ombre du sanctuaire, sous les yeux du grand prêtre de la loi. Il fut éveillé au milieu de la nuit par une voix qui l'appelait : Samuel, Samuel. L'enfant se lève, et court au grand prêtre, et lui dit : Me voici, car vous m'avez appelé. — Non, mon fils, je ne vous ai point appelé, répondit le vieillard, retournez et dormez. Et le Seigneur appela de nouveau Samuel; Samuel s'étant levé vint encore auprès du pontife, et lui dit : Me voici, car vous m'avez appelé. Ce n'est

point moi, répondit Héli. Et ayant reconnu que c'était le Seigneur qui appelait l'enfant, il lui dit : Allez, et si la voix se fait entendre encore, vous répondrez : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. Et l'enfant s'en alla, et il dormit. Le Seigneur vint de nouveau et appela l'enfant, Samuel, Samuel... Samuel répondit : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. Telle est l'admirable docilité que chacun de vous doit apporter à la voix de Dieu pendant la retraite. Vous dormez dans l'indifférence, dans l'habitude du péché, dans les exercices de piété. Vous vous entendrez appeler... C'est la voix de Dieu qui parlera à votre cœur, par de bons désirs, de saintes inspirations, par des remords, répondez-lui : Seigneur, parlez, je suis prêt à tous les sacrifices.

∴

L'âme en retraite sort des sphères de l'action, pour se replier sur elle-même, pour se faire méditative et contemplative. Dans ce mystérieux travail, cette âme délicate gagne en saveur et en parfum, ce qu'elle perd en expansion et en vigueur. C'est une liqueur rare qui, au lieu de se répandre à flots, se distille goutte à goutte, et remplit peu à peu un beau vase d'or caché dans l'ombre, une source formée des plus pures eaux

du ciel, des neiges les plus blanches, les plus virginales qui, au lieu de s'épancher en torrent ou en fleuve, retombe à travers les fentes de son rocher, et y creuse une coupe presque invisible, délice du voyageur las et altéré.

∴

L'âme en retraite s'examine; elle travaille à l'embellissement de son intérieur, pour se rendre plus parfaite et plus grande. Elle ressemble à ces artistes distingués, qui se renferment toute leur vie dans l'intérieur des basiliques superbes, des édifices, des monuments, et qui reproduisent sur la toile ou sur les murailles, les conceptions, les chefs-d'œuvre de leur génie inspiré. Quand on leur demande compte de leur vie, de leurs travaux, ils répondent : Je peins, je travaille pour l'immortalité. Ainsi, l'âme solitaire trace elle-même les fresques de l'éternité, elle reproduit sur les parois, sur les murailles de son âme, sanctuaire de la divinité, ce qu'elle aperçoit dans le ciel.

∴

Un missionnaire de l'Australie revenait de France, et rentrait dans ces plages lointaines, apportant avec lui des objets de piété, parmi lesquels se trouvait une lampe destinée à luire de-

vant le saint tabernacle. Cet objet étonne et ravit les néophytes. On la suspend allumée dans la modeste chapelle qui n'était qu'une chétive cabane de feuillages ; et le vent agitant la flamme scintillante de la lampe menaçait de s'éteindre. Et tous se rangeaient autour d'elle en se succédant jour et nuit. Les filles mêmes du roi veillaient en écartant leur voile, pour conserver vivante cette précieuse lumière devant le Dieu des saints autels. Quel exemple ! Quelle leçon pour nous, chrétiens. Cette lampe, c'est la foi, la grâce de la retraite qui luit, qui brûle dans notre âme. Veillons, ne laissons pas s'éteindre cette précieuse flamme qui nous éclaire, nous échauffe et nous console.

..

La fable nous a transmis une charmante allégorie bien instructive, c'est celle du phénix. Cet oiseau est unique dans la nature, dit Mgr Landriot, on lui donne la taille de l'aigle, un plumage éclatant comme l'or ; autour du cou, des plumes aux couleurs d'azur et de roses. En Arabie, le phénix est consacré au soleil, il ne se nourrit que des larmes, de l'encens et du suc des parfums. Sur la fin de sa vie, il se construit un nid avec des branches odoriférantes, il meurt

dessus, et de ses cendres il renaît un nouvel oiseau. C'est ainsi qu'agit une âme qui veut faire une excellente retraite, elle se construit un nid de célestes parfums, cueillis dans la prière et l'oraison, dans les examens et les résolutions. Comme le phénix, elle ne vit que des larmes du repentir, et du suc des choses d'en haut, et des pensées célestes. Toutes ces substances mélangées s'échauffent au soleil de la grâce, et forment comme un bûcher où l'âme en retraite s'étend; où elle se consume peu à peu, et renaît plus pure, plus parfaite, plus belle aux yeux de Dieu.

. . .

Lorsque le voyageur, au milieu des solitudes de l'Amérique, est parvenu avec peine au sommet de quelque montagne, il se dédommage de sa fatigue par la vue d'un magnifique spectacle. Ce sont des plaines immenses qui au loin se confondent avec le ciel. Frappés par les rayons du soleil, des lacs, des rivières brillent en reflets éblouissants. Le sommet des forêts vierges, ondule sous le souffle du vent, comme un océan de verdure, des bruits harmonieux formés de toutes les voix mystérieuses qui sortent du désert, qui montent et ravissent les oreilles en les caressant; des parfums inconnus que les fleurs, en ouvrant leur

corole, à la chaleur amie du soleil, ont livré à la brise embaumée et parfument les airs, de là un enivrement que ceux-là seuls comprennent qui en ont subi l'action. Voilà ce qu'éprouve une âme, ce qu'elle voit, ce qu'elle goûte au terme d'une excellente retraite; cette âme inondée d'une divine lumière, se voit comme une plaine émaillée de fleurs odoriférantes se confondant avec le ciel; les eaux de la grâce y brillent aux rayons du soleil; les douces harmonies, les suaves applaudissements d'une conscience tranquille, heureuse, résonnent aux oreilles de son cœur réchauffé, fécondé par le feu du divin amour.

∴

Le Seigneur apparut un jour à Salomon, et il lui dit : Maintenant que tu es sur le trône de tes pères, dis-moi quels sont tes vœux, je suis prêt à t'accorder ce que ton cœur désire. Et le jeune monarque demanda la sagesse. — C'est bien, lui dit le Seigneur, parce que tu ne m'a pas demandé les richesses et les honneurs du monde, je t'accorderai avec la sagesse et l'intelligence, tous les avantages de la terre. Pour nous apprendre par un si mémorable exemple que la vertu est le premier de tous les biens, et qu'au milieu des plus beaux apanages, il n'est point de grandeur ni de

félicité, là où elle ne réside pas, puisque Salomon, au faite de la prospérité mondaine, fut malheureux, dès qu'il s'éloigna d'elle. Et vous aussi, mes enfants, vous êtes sur le trône de l'innocence, votre âme règne sur les passions, le Seigneur vous interrogera pendant cette retraite : Que veux-tu ? vous dira-t-il, je suis prêt à t'accorder tout ce que ton cœur désire. Demandez la sagesse, la vertu, c'est le premier, le plus précieux de tous les biens.

..

Il est dit, que lorsque Jacob s'en allait en Mésopotamie chercher une épouse digne de lui, il s'endormit sur une pierre qu'il avait posée comme un oreiller sous sa tête. Pendant son sommeil, il voyait une échelle dont le pied touchait la terre, et le sommet le ciel; et des anges y descendaient et y remontaient ensuite. Et quand au matin, le fils d'Isaac, se releva de son sommeil, il regarda avec amour cette pierre sur laquelle il avait dormi, il versa sur elle l'onction de l'huile sainte. Comme Jacob, mes enfants, vous vous dirigez vers le choix d'une carrière; cette pierre que le fils du patriarche appela Béthel, c'est-à-dire, maison du Seigneur, c'est ce précieux asile qui vous abrite, où vous reposez sous l'œil de Dieu, et sur le cœur de vos maîtres, par le mi-

nistère desquels le Seigneur vous envoie la science, les bons exemples, les conseils et les vertus qui enrichissent votre esprit, et ornent votre cœur. Comme Jacob, soyez pleins de respect pour cette maison sainte, versez sur elle l'huile de votre reconnaissance, de votre amour et de votre souvenir.

..

Lorsque l'oiseau monte vers le ciel pour chanter son hymne du matin, le bruit du travail et les cris de la terre, le murmure des eaux, le frémissement des feuilles deviennent de plus en plus faibles, à mesure qu'il s'élève dans les airs; le vent fait balancer les branches des arbres, mais pour lui, c'est sans bruit qu'elles s'agitent; la brise du matin fait plier les feuilles argentées de la verdure sous laquelle est caché son nid, mais tout cela n'est qu'un spectacle silencieux. Aucun bruit ne parvient jusqu'à l'oiseau renfermé dans cette région de pure lumière, où il laisse échapper ses hymnes glorieux, quand il prend son essor. Ainsi en est-il de nous dans l'oraison, dans la retraite, lorsque nous nous élevons au-dessus de nos misères, et des cris importuns de nos tentations; et que nous oubliant nous-mêmes, nous prenons notre essor vers le trône de Dieu, caché

dans une lumière inaccessible ; les bruits de la terre s'évanouissent , nous ne sommes plus dans l'exil.

RICHES

Les riches placent leur salut beaucoup plus dans des œuvres extérieures et éclatantes que dans des actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte religieux, et soutiennent les asiles de la misère ; mais cette vie de foi, de sacrifice, de renoncement à soi-même , qui fait comme le fond de la vraie et solide piété, ils ne la connaissent pas, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu que l'on opprime, elle sauve Moïse, elle emploie son autorité à l'éducation du conducteur d'Israël qui doit un jour délivrer ses frères, elle l'adopte, et le met au nombre de ses propres enfants, mais sa vertu ne va pas plus loin. Contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence, et pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes égyptiennes.

∴

Savez-vous ce que c'est que le riche au point de vue religieux et moral? C'est le soleil de l'ordre social, c'est la lumière bienfaisante qui éclaire et vivifie tout ce qui l'entoure. Avez-vous assisté à l'imposant spectacle qu'offre la nature au moment qui précède l'apparition de l'astre du jour? Les ténèbres répandent encore leurs ombres sur la terre, la fleur incline sa tige attristée, le pauvre petit brin d'herbe se penche et pleure, tout est morne dans la nature, tout est silencieux; mais au moment solennel où le roi du firmament fait briller à l'horizon sa radieuse lumière, la triste fleur relève la tête, elle s'épanouit à la douce chaleur qui la vivifie, tous les êtres entonnent un cantique d'action de grâces. Tel est le riche, lorsqu'il remplit la mission que Dieu lui a confiée; tout est vivifié par sa charité, tous les malheureux sont soulagés par ses bonnes œuvres, tout est éclairé, réchauffé par ce soleil bienfaisant de l'ordre social.

RICHESSES

Une dame romaine voulut voir un solitaire devenu célèbre dans le désert de Nitrie. Elle le trouva s'occupant à tisser des feuilles de palmier, comme le dernier des frères; elle veut lui faire un présent digne d'elle, en lui offrant une somme d'or considérable : Que Dieu vous récompense, dit le solitaire sans quitter son travail, puis s'adressant à son économe : Distribuez cette aumône aux solitaires de Lybie, ils sont plus pauvres que nous. Etonnée de cette réponse indifférente : Mon père, lui dit la dame, il est bon que vous sachiez la valeur de la somme que je vous remets. Le saint, sans porter les yeux sur l'or qui brillait, ni même sur la bienfaitrice : Ma fille, lui dit-il, celui à qui vous offrez votre argent n'a pas besoin de savoir ce qu'il vaut, puisqu'il pèse dans sa balance les montagnes, et le globe tout entier.

..

François de Paule se trouvant un jour en présence de Louis XI, roi de France, et voyant devant lui des pièces d'or, il en prit une poignée qu'il comprima avec tant de violence dans ses

mains, qu'il en fit jaillir du sang. Alors se tournant vers le roi, il lui dit : Voilà ce que produit cet or, cet argent, dont les rois et les peuples font tant de cas : des souffrances, des haines, des chagrins et du sang.

SACREMENTS

Ils sont nombreux les malades qui, dans la saison des chaleurs, vont à des sources renommées par leurs vertus curatives. Ils se livrent à de grandes dépenses, s'imposent de rudes sacrifices pour se guérir de quelques infirmités corporelles, dépenses, hélas ! bien souvent inutiles. La religion a des sources admirables pour toutes les maladies morales de l'âme, ce sont les sacrements ; ces sources efficaces guérissent infailliblement ceux qui s'y présentent avec de bonnes et de saintes dispositions. Pourquoi donc tant d'indifférences pour ces eaux jaillissantes et salutaires ?

∴

Les sacrements sont autant de diamants précieux, de soleils bienfaisants, de glaces transparentes, de lyres harmonieuses, et de mets déli-

cieux ; mais que sert un diamant dans la fange, il ne donne point d'éclat ; que sert le soleil à une caverne obscure, il ne peut y pénétrer ; que sert une glace à un aveugle ; que sert la musique à un homme privé de l'ouïe, il ne peut en jouir ; que font les mets les plus succulents à un cadavre ; que peuvent produire les sacrements à une âme tiède, languissante, qui repousse la grâce, la lumière, et fuit le ciel par ses mauvaises dispositions.

. . .

Mettez dans la main d'un enfant quelques graines de l'arbre gigantesque du Liban ; cet enfant, avec sa main frêle, portera dans quelques années une forêt tout entière ; jetez ces graines en terre, attendez et vous verrez la forêt naître, grandir. Ce sera d'abord une réunion de petites tiges, puis ces tiges monteront, elles arriveront à la maturité. Leurs rameaux majestueux s'élançeront dans l'espace ; la sève circulera dans toutes les branches, les fleurs viendront s'y épanouir. C'est l'action vivifiante des sacrements, quand ils déposent dans une âme bien disposée, la grâce divine, elle y réveille la foi, ranime l'amour, développe l'intelligence, et les vertus se multiplient et se fortifient dans cette âme.

SAINTETÉ

Démosthène, rappelant aux Athéniens les plus illustres souvenirs de leur histoire, faisait entendre à leurs oreilles charmées ces fières paroles : Vos ancêtres exécutèrent ces hauts faits que tant de bouches aiment à raconter , et que nulle voix humaine n'a pu raconter dignement, aussi je me tairai devant tant de grandeur , que la plus brillante parole ne pourrait atteindre. Le chrétien, parcourant des yeux les monuments de son histoire, est attiré vers une multitude de grandes et de solennelles actions que les saints, nos aïeux, ont produites, et en présence desquelles il éprouve le noble sentiment qu'a si bien exprimé le grand orateur de la Grèce.

∴

Combien d'hommes vertueux qui ont passé leur vie dans l'obscurité, qui y vivent et qui y meurent tous les jours, d'autant plus saints, qu'ils sont inconnus au monde et à eux-mêmes, et qu'ils sont comme perdus dans leur humilité. Il en est des saints comme des astres du firmament; outre ceux qui composent les diverses constellations reconnues, il en est une multitude

d'autres que leur élévation même dérobe aux regards des humains. Le ciel spirituel des âmes a aussi sa voie lactée.

∴

Dans les derniers temps de sa vie, saint François d'Assise ne pouvant plus marcher, avait prié un pauvre paysan de lui prêter sa monture et de le conduire. Un soir d'hiver, ils furent surpris par la neige, et par une nuit obscure, ils se réfugièrent dans le creux d'un rocher, où ils attendirent le jour; le saint priait, et tout enflammé d'amour, il ne sentait pas le froid; le pauvre paysan grelottait et ne pouvait dormir, il se tournait et se retournait en frémissant sur sa couche glacée. Le bienheureux en eut pitié, il étendit sur son compagnon sa main tout récemment consacrée par les stigmates; à peine l'eut-elle touché, qu'une douce chaleur s'empara de de tous ses membres, et il s'endormit dans la neige avec plus de bonheur qu'au milieu de sa demeure. Et nous aussi, nous vivons au milieu des neiges et des glaces du monde, nous ne savons comment raviver notre pauvre cœur si froid, si indifférent à tout ce qui n'est pas le bien-être de la vie; mais plaçons sur nous la main, les reliques, la protection des saints, et nous sentirons

bientôt notre cœur se réchauffer au contact de cette fournaise ardente.

∴

Il nous semble voir devant nous sur le chemin de la vie, une haute montagne. Nous sommes à ses pieds dans les ténèbres et les tristesses de ce monde. Au sommet rayonne le soleil de la paix et de la félicité céleste. Mais les flancs de cette montagne sont hérissés de précipices, pleins d'embûches et d'ennemis. Qui donc se sentira le courage assez ferme pour tenter l'ascension, si nul ne l'encourage, et ne lui trace la route? La plupart resteront dans les basses régions de la vie vulgaire, sans faire un effort pour s'élever à la perfection chrétienne. Mais quand vous voyez sur la cime de cette montagne, des âmes qui, après avoir franchi tous les périls, vous invitent à monter, vous indiquent la voie qu'ils ont suivie, et redescendent en quelque sorte pour vous tendre la main, et vous aider à gravir ces sentiers rudes et escarpés, qui ne serait disposé à répondre à leur appel et à les suivre pour arriver où ils sont parvenus eux-mêmes, pour jouir de leur lumière et de leur félicité? Cette montagne, c'est le ciel. Ces amis, ce sont les saints.

∴

Un événement consigné dans l'histoire de France, nous offre un exemple de la puissance des saints. Du fond de sa retraite, François de Paule est appelé par Louis XI, pour calmer le trouble qui l'agite. Louis, sur le bord de sa tombe, demande la prolongation de ses jours, et parle en homme. François de Paule le désabuse, prononce son arrêt, et parle en prophète. D'une part, on voit un roi timide et suppliant, de l'autre, un pauvre, un humble solitaire, revêtu de la force et de la sagesse de Dieu même. De quel côté est l'autorité, le pouvoir et la grandeur ?

..

Plus heureux que ceux qui gardaient les bagages, et qui, par l'ordre de David, partagèrent le butin avec ces braves soldats victorieux; nous profitons des combats et des victoires des saints, dont l'invincible force a vaincu le monde et confondu la rage des tyrans. Semblable à Ruth, qui ramasse les épis de blé que les moissonneurs par l'ordre de Booz avaient laissé tomber à dessein, nous recueillons les précieux mérites que nous ont laissés de leur abondance tous les saints, des mains libérales d'où ont coulé par l'ordre du ciel, ces épis spirituels qui nourriront notre âme dans son indigence.

SALUT

Un des plus grands généraux de Louis XIV allait mourir. Le roi qui l'estimait et qui avait pour lui une sincère affection, lui fit porter en reconnaissance de ses glorieux services le bâton de maréchal de France. Le héros saisit avec joie cet insigne dans ses mains tremblantes, et il le fixe en s'écriant : C'est bien beau, mais il m'est inutile dans le pays où je vais, il le déposa et prit son crucifix, qu'il couvrit de pieux baisers. Quand on s'élançe dans l'éternité et que l'on va paraître devant Dieu, les richesses, les honneurs sont inutiles.

∴

L'empereur Othon III vint visiter saint Nil, solitaire de la Calabre, devenu célèbre par ses vertus et ses prodiges. Quand il fut près du monastère, il dit en le voyant : Voilà les tabernacles d'Israël, dans le désert. Voilà les habitants du royaume céleste. Saint Nil s'avança avec sa communauté au-devant de l'empereur, qui visita religieusement l'oratoire et y pria avec les autres solitaires. Othon s'étant levé pour se retirer, s'adressa au saint, et lui dit : Je suis satisfait de

tout ce que mes yeux ont vu, et de tout ce que mon cœur a senti, maintenant, demandez-moi ce que vous désirez, je suis prêt à vous l'accorder. Et saint Nil portant la main sur la poitrine de l'empereur, lui dit : Grand roi, je ne désire ni vos richesses, ni vos honneurs, ni votre sceptre, ni votre couronne, je ne veux que le salut de votre âme.

∴

Le philosophe Sénèque, ayant invité à sa table l'empereur Auguste, condamna à mort un de ses esclaves, pour avoir brisé, par mégarde, un vase de cristal. Homme cruel, lui dit César, en brisant devant lui tous ses vases précieux, apprends que la vie d'un homme vaut plus que tout le cristal du monde. Voilà la conduite de Dieu à notre égard. Il voit que nous préférons les richesses, la santé, les plaisirs, la vie du corps à la vie de notre âme. Il brise tous ces biens temporels, en disant : Insensé que tu es, sache donc que le salut de ton âme vaut plus que toute la terre, il a coûté le sang d'un Dieu.

∴

Un jeune prince, héritier d'une belle couronne, après avoir mûrement réfléchi sur l'importance du salut et sur le prix de son âme, fit

ses adieux à son père qui était alors empereur d'Allemagne. Où vas-tu, mon fils? lui dit le père. — Je vais conquérir un grand royaume, reprit le jeune prince. C'est le royaume que Jésus-Christ m'a acquis avec son sang, je veux le conquérir, et je le perdrais en possédant celui de la terre. Car, mon père, en devenant votre héritier, je ne le serais que pour quelques jours, tandis que l'empire que je veux est éternel.

..

On raconte qu'un souverain rencontrant un jour un jeune pâtre, s'approcha de lui, et lui demanda ce qu'il gagnait pour garder son troupeau. Le berger considéra un instant le monarque, puis il lui répondit : Je gagne autant que vous, sire, qui gouvernez les hommes. — Pourquoi? — Parce que je gagne dans mon humble condition, ce que vous gagnez sur votre trône, c'est-à-dire, le ciel ou l'enfer.

..

Il y a trois siècles environ, un jeune homme étudiait à l'université de Paris à laquelle on accourait de tous les pays du monde. Les succès de ce jeune homme faisaient la joie et l'orgueil de ses maîtres. Mais sa science était toute humaine. Elle n'avait pas le ciel pour objet. Il ne

rêvait qu'à la gloire du siècle et qu'aux applaudissements des hommes. Un jour que dans une causerie intime avec un de ses amis, il lui exposait ses brillants rêves d'avenir, cet ami, plus avancé que lui dans les voies de la piété, lui demande pour quel motif il a résolu de se dévouer ainsi à tant de fatigues et de labeurs. — Mais, lui répond le jeune homme, c'est pour acquérir une science immense, et pour me faire un nom célèbre parmi les noms glorieux. — Et puis? répondit son ami. — Et puis, quand ma réputation sera assurée, je me mettrai sur les rangs pour obtenir une chaire dans la première université du monde. Et si les plus énergiques efforts peuvent réaliser mes vœux, tu comprends quelle sera ma gloire, quel sera mon bonheur de voir accourir à ma parole tout ce que l'Europe compte d'esprits les plus distingués. — Et puis? — Et puis pour ne pas perdre ma parole tombée de la chaire, je publierai mon enseignement, pour qu'il devienne comme un enseignement vivant et éternel, qui transmettra aux âges les plus reculés le souvenir de mon nom et l'éclat de mes talents. — Et puis? — Et puis, je n'aurai plus, comme ce vaillant athlète de Crotonne, qu'à me reposer à l'ombre de mes lauriers, m'enivrant d'honneurs et de plaisirs. — Et puis, reprit son ami avec

plus de force, et puis, au moment de la mort, sur les bords de la tombe, sur le seuil de l'éternité, que vous restera-t-il, ô Xavier, Xavier, poursuit le célèbre Ignace de Loyola, que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? Ces paroles furent comme un coup de foudre pour le jeune mondain, elles lui révélèrent tout un monde d'idées. Il passa dans les Indes pour convertir des âmes à Jésus-Christ. Il est devenu un héros, un apôtre, un grand saint.

. . .

David livrait bataille aux Philistins. Les deux armées étaient en présence l'une de l'autre. Le roi, dévoré d'une soif brûlante, et le front tout ruisselant de sueur, laisse échapper sans trop y réfléchir ce désir : Oh ! que ne puis-je boire de l'eau de la citerne de Bethléem ! Trois de ses guerriers ont entendu ces imprudentes paroles. La citerne de Bethléem était éloignée du camp de David. Il fallait, pour y parvenir, traverser les retranchements des ennemis ; mais qu'importe ? Ces généreux soldats s'élancent aussitôt, ils bravent le péril, et rapportent à leur maître l'eau qu'il avait si ardemment désiré de boire. Le monarque alors se recueille, il est attendri par tant de dévouement, et il s'écrie dans un

moment de générosité qui l'honorera toujours : Non, non, je ne boirai pas le sang de ces hommes, ni le péril de leur âme. Il prit donc l'eau qu'on lui avait apportée au prix de tant de fatigues et tant de dangers, et il la répandit en oblation au Seigneur. Voilà comment le roi d'Israël savait apprécier le sang de ses soldats.

Et nous, chrétiens, que faisons-nous de ce temps si précieux qui s'écoule comme une eau fugitive, et qui a coûté le sang d'un Dieu? nous le perdons, nous le prodiguons aux vanités, aux futilités de la terre. Comment apprécions-nous le sang de Jésus-Christ, ce sang le plus illustre qui ait jamais coulé dans les veines de l'homme? nous le méprisons, nous le dédaignons, nous ne l'apprécions pas même comme David apprécia l'eau de la citerne de Bethléem.

∴

Le cruel et voluptueux Henri VIII, roi d'Angleterre, avait levé contre l'Eglise l'étendard de la révolte, et pour gagner à sa cause un plus grand nombre de partisans, il résolut d'entraîner dans son schisme Thomas Morus, grand chancelier du royaume. Il le fit donc paraître devant son tribunal et il lui dit : Abandonne la religion catholique et sers ma cause. — Prince, lui ré-

pondit Thomas, je le vois, vous voulez mon âme, que me donnerez-vous si je vous la livre? — Je te comblerai d'honneur et de bien. — Prince, la fortune et les honneurs sont bien quelque chose, mais mon âme est mille fois plus encore. Que me donnerez-vous donc si je vous donne mon âme? — Je partagerai avec toi ma puissance, mon amitié et ma gloire. — L'amitié, la puissance et la gloire d'un grand roi sont bien quelque chose, mais mon âme est mille fois plus encore; que me donnerez-vous donc, si je vous donne mon âme? Et son épouse, et ses enfants baignés de larmes se jetaient à ses pieds, en lui disant : On te donnera notre vie, car si tu meurs, on nous fera mourir aussi. — O mon épouse, ô mes enfants ! Dieu sait combien je vous aime, je donnerais mille fois ma vie pour sauver la vôtre, mais mon âme m'est plus chère encore. Ni les honneurs, ni les richesses, ni la puissance d'un grand roi, ni sa famille éplorée, ne purent lui arracher son âme. Il monta sur l'échafaud, et la présenta pure à l'Eternel. Quand le démon de l'orgueil, de l'impureté et la cupidité viendront vous dire : Donne-moi ton âme, je te donnerai de l'or, des plaisirs, des honneurs, je flatterai tes sens et tes passions; repoussez cet ennemi perfide.

Si nous avions deux âmes, nous pourrions en sacrifier une aux plaisirs, aux richesses, au monde. C'est la réponse que fit un souverain Pontife à l'ambassadeur d'un roi de France, qui sollicitait du Pape une concession contraire à sa conscience. Si j'avais deux âmes, répondit-il, volontiers j'en exposerais une pour le bon plaisir de votre maître, mais n'en ayant qu'une, il doit trouver juste que je la sauve, que je la conserve pour l'éternité.

∴

Lorsqu'un navire est lancé sur l'immensité des mers, assis près du gouvernail, le pilote calme et attentif, sans se mêler aux jeux des passagers, si le soleil brille et le vent favorable ; sans se préoccuper de leurs cris et de leurs conseils contradictoires, lorsque l'orage gronde, et déchire les voiles, cherche sa route d'après les pulsations de la boussole, et guide son vaisseau dont la direction lui est confiée. Ainsi le chrétien qui dirige le vaisseau de son salut, doit s'élever au-dessus des clameurs des mondains, au-dessus des sarcasmes et des plaisanteries, au-dessus des condamnations du présent, et ne puiser ses inspirations que dans les destinées de son âme qui sont la boussole de l'avenir.

∴

Louis XIV mourant en chrétien, et en roi, et déployant à ce dernier moment toute la grandeur de son âme, disait à ceux qui l'entouraient : Je vois bien que les rois n'ont, comme les autres hommes, qu'une seule chose à faire, leur salut ; mais on y pense trop tard.

..

Lorsque Colbert mourait disgracié, et loin de la cour, dans sa demeure, Louis XIV envoya demander de ses nouvelles. Comme on invitait le grand ministre à écrire au roi pour l'en remercier.— Hélas ! s'écria-t-il, en soupirant, si j'avais fait pour Dieu la moitié de ce que j'ai fait pour cet homme, je me serais sauvé deux fois, et je tremble aujourd'hui, ne sachant où j'en suis avec mon éternité. Mes frères, si nous faisons aussi pour Dieu une faible part de ce que nous faisons pour l'ambition, pour la vanité et pour le monde, nous obtiendrions deux fois le ciel.

..

Qu'est-ce que vingt ans, cinquante ans, quatre-vingts ans de gloire et de félicité humaine à côté de l'éternité ? On raconte qu'au commencement de son règne, dans un enivrement de plaisir et de gloire, Elisabeth, reine d'Angleterre s'écria : Dieu du ciel, donne-moi quarante ans de règne,

et je renonce à ton paradis. Ce vœu exécration fut exaucé. Pendant quarante-quatre ans, Elisabeth tint glorieusement le sceptre de l'Angleterre, elle régna avec un éclat que nul de ses successeurs n'a depuis égalé. Elle fit fleurir le commerce, elle promena le pavillon de sa patrie sur toutes les mers du monde; elle triompha de tous ses ennemis pendant quarante-quatre ans, elle se vit respectée, redoutée et enivrée de l'encens idolâtre que ses flatteurs brûlaient à ses pieds. Voilà deux siècles et demi qu'elle a disparu de dessus la terre. Où est-elle aujourd'hui? Interrogez-la maintenant, et demandez-lui à quoi lui a servi tant d'éclat et de réputation. Quel compte le souverain Juge lui tiendra de son bonheur et de sa beauté?

SCANDALE

Quel châtement le Seigneur n'exercera-t-il pas contre le malheureux qui aura perdu par ses scandales, l'âme de son frère? Il est écrit au livre des Juges, que l'épouse d'un lévite, habitant le mont Ephraïm, fut tué par la brutale population de Gabaa. Quand le lévite en fut instruit, quand

il eut vu de ses yeux le corps éteint de la victime, il jura de châtier les coupables ; et, saisissant aussitôt son glaive, il découpa le cadavre, et en fit porter un lambeau dans chacune des tribus d'Israël. Sa pensée fut comprise, la nation tout entière se leva comme un seul homme, pour venger celle dont les ossements avaient circulé dans les provinces, comme un lugubre appel aux armes. Croyez-vous que Jésus-Christ fera moins pour une âme réprouvée par vos scandales, que cet Ephraïm pour une compagne immolée ? Une âme n'est-ce pas plus pour Jésus-Christ qu'une épouse ? N'est-ce pas le fruit de son sang ? N'est-ce pas un autre lui-même ? Non, non, il ne laissera pas impuni le meurtre moral que nous aurons fait volontairement.

∴

Un homme d'un talent remarquable, mais incrédule et de mœurs corrompues, avait livré de terribles attaques à la religion catholique, par les écrits sortis de sa plume, et les débordements de sa vie. Revenu à des sentiments chrétiens, il expiait dans la pénitence et les larmes les égarements de sa jeunesse, une pensée affreuse le tourmentait. Le mal que j'ai fait, se disait-il, je l'effacerai avec mes pleurs, mais le mal que j'ai fait com-

mettre, comment pourrai-je le réparer ? Je louerai Dieu dans le ciel, si, comme je l'espère, j'obtiens miséricorde à la fin de ma vie, mais on le blasphémera encore sur la terre à mon occasion. Et tandis qu'il roulait en lui-même ces tristes pensées, une voix intérieure lui dit : Le mal que tu as causé par tes écrits, que tes écrits le combattent. Consolé par ces paroles, il consacra ses jours et ses nuits à composer d'excellents ouvrages, en faveur de la religion. Vous avez perdu une âme, par vos conseils, vos écrits et vos scandales, réparez ce mal, rendez à Dieu d'autres âmes, en les éclairant, en les sauvant, et vous sauverez la vôtre.

∴

Le prophète Samuel commanda à Saül, de la part du Seigneur, de marcher contre les Amalécites, de leur livrer la guerre, de ravager les cités et les champs, parce qu'ils s'étaient opposés quatre cents ans auparavant, à l'entrée du peuple d'Israël dans la terre promise. Quel châtiment Dieu n'exercera-t-il donc pas contre ces malheureux qui, par leurs scandales, perdent les âmes, les détournent du chemin de la vertu par leurs conseils, et leur empêchent d'aller au ciel, leur sublime destinée.

∴

Les vieilles chroniques anglaises rapportent d'Henri II, père malheureux d'un fils, dont le cœur de lion avait oublié ses devoirs, que ce cadavre paternel vomit encore du sang, et en arrosa ce fils coupable qui s'en approchait, cependant, avec les sentiments du repentir, et les larmes du remords. Ah ! ceux qui perdent des âmes par de mauvais exemples, et de pernicious conseils, doivent craindre les reproches sanglants, que ces cadavres spirituels leur adresseront un jour en face du souverain Juge.

∴

Le pécheur vraiment repentant, à la vue des immenses ravages qu'il a causés par ses scandales, ne trouve rien de pénible pour les réparer. Je ne puis vous en citer un exemple plus frappant que celui de Béranger à son lit de mort. Le fameux hérésiarque abjurant son erreur, et reconnaissant à haute voix, dans l'adorable Eucharistie, la présence de son Sauveur qu'il avait combattue dans ses écrits : Grand Dieu ! s'écria-t-il, vous me défendez en ce moment de désespérer de mon salut ! et tant d'âmes damnées par mes paroles et par mes écrits scandaleux n'espèrent plus ! ah ! s'il ne fallait que verser tout mon sang pour les sauver, vous le savez, Seigneur, s'il en resterait une seule goutte dans mes veines ! que

mes larmes, au moins, incapables de leur donner la vie, ne peuvent-elles prolonger mes jours ! Que j'irais de bon cœur dans les pays les plus barbares, les sacrifier à sauver des âmes, à reparer mes scandales !

SCAPULAIRE

Au commencement du catholicisme, l'épouse d'un illustre martyr disait un jour à son fils : Vous avez hérité de votre père d'un nom glorieux, d'un rang distingué, des biens immenses, et de tous les avantages de ce monde ; mais il est un trésor que j'ai réservé jusqu'au moment où vous en seriez digne ; le voici, et d'une main tremblante, l'épouse de Quintius, ôte de son cou la chaîne d'or qu'elle y portait suspendue. A cette chaîne se trouvait une boîte enrichie de pierres précieuses ; elle l'ouvrit et en tira une éponge sèche, mais imbibée d'un liquide, que le temps avait coagulé. Voilà, dit-elle, voilà le sang de votre père, je l'ai recueilli moi-même, le jour où je le vis mourir pour le Christ ; elle l'approche de ses lèvres, y dépose un respectueux baiser, puis elle le suspend au cou de son enfant. Quel-

que temps après le fils de Quintius est condamné aux bêtes. Il paraît dans l'arène, le peuple était furieux, en voyant les tigres et les lions, excités par la faim jusqu'à la rage, l'entourer en poussant des hurlements terribles, mais sans même le toucher. Le jeune Pancrace paraissait entouré d'un cercle magique que les lions, les panthères n'osaient franchir : Provoque-les donc, lâche, hurlait la foule, et le jeune homme s'élançait vers les animaux qui reculaient épouvantés. A ce moment une voix cria dans la foule : Il a un talisman autour de son cou. Qu'on le lui enlève, s'écrie l'empereur ; on obéit, aussitôt les bêtes féroces se précipitent sur le jeune homme, il est broyé, et le sommeil de martyr vint fermer sa paupière. La vie n'est-elle pas pour nous une arène ; les occasions, les compagnies, les passions mauvaises, ne sont-elles pas comme des bêtes féroces qui nous harcellent pour dévorer notre âme ! Tant que nous sommes revêtus du scapulaire, ce divin talisman, les tigres, les lions de l'enfer sont impuissants à nous nuire ; mais privés de ce secours, ils se jettent sur nous, et dévorent notre innocence.

..

Dans une des guerres du Piémont contre l'Au-

triche, à la bataille de Novare, un jeune soldat se rendait à son régiment. Après une heure de marche, il s'aperçoit qu'il oublie son scapulaire, il revient sur ses pas, au grand étonnement de sa pauvre mère qui était encore baignée de larmes; il se revêt donc de ce bouclier protecteur et se remet en marche. Il fut enrôlé dans un régiment de cavalerie. Quelque temps après, son régiment désigné pour le combat, est placé au premier rang; le pieux soldat en face de l'ennemi, avant de se battre, saisit son scapulaire, et en attache à chaque bras une partie, puis il met dans sa bouche une médaille qu'il portait toujours sur lui, en disant : Si je meurs, je veux mourir dans les bras de Marie. Un combat acharné s'engage, ses compagnons tombent morts à ses côtés, seul, il reste debout sans blessure, au milieu des ravages de la mort, au grand étonnement des autres soldats, à qui il raconte comment il a été protégé avec un scapulaire. La puissance qui a protégé ce soldat, ne protégera-t-elle pas contre les attaques de Satan, celui qui portera avec confiance le saint habit de Marie ?

SCRUPULE

La crainte de commettre des fautes même vénielles, jette le scrupuleux dans des perplexités continuelles qui retardent sa marche dans le sentier de la vertu. Un voyageur qui s'avance à grand pas, et qui fait beaucoup de chemin, quoiqu'il trébuche, et qu'il s'écarte quelquefois de sa route, est sans doute préférable à celui qui marche avec précaution, lentement, sans faire de faux pas, mais qui fait peu de chemin; qui pose le pied avec beaucoup de circonspection, dans la crainte de rencontrer quelques pierres qui le blessent, ou de soulever quelque poussière qui l'ofusque, qui l'arrête à tous les sentiers, et qui perd beaucoup de temps à examiner, et à se tourmenter par la crainte de s'écarter un peu. Il faut moins appréhender de faire des fautes, et être plus résolu de n'en commettre aucune de propos délibéré.

..

Allons à Dieu sans nous laisser intimider, ni arrêter par les tentations, les doutes, les scrupules, que le démon jette sur nos pas, pour nous détourner et ralentir notre marche dans le che-

min de la perfection. Qu'importent au voyageur qui, par une belle matinée d'été, au milieu des enchantements de la nature alpestre, monte vers des cîmes éclatantes de lumière et d'azur, que lui importent quelques légers flocons de brume, ou de nuages accrochés çà et là, aux saillies des rochers. Il sait que l'atmosphère est salubre, que le chemin est splendide, que le but est grandiose; il savoure dans toute sa plénitude le sentiment de la vie mêlé à ces harmonies matinales.

SENSUALISME

Les sensualistes ressemblent à un infortuné égaré au sein des mers, qui prendrait pour les rivages paternels ces collines de nuages qu'élève et détruit tour à tour le caprice des airs. Mais le charme dure peu. L'horizon fantastique qui enveloppe leur raison, change à chaque instant. Leurs passions inconstantes se croisent, se décomposent, se dispersent, et leur découvrent aussitôt des besoins nouveaux et immenses, qu'ils ne peuvent qu'incomplètement satisfaire. De là les angoisses de ces cœurs, avides d'un bonheur

qu'ils ne goûtent jamais ; parce qu'ils ne le puisent pas à la véritable source.

..

Le sensualisme rend féroce. Un homme naquit un jour, doué des charmes de l'esprit et des plus heureux penchans du cœur. A seize ans, l'éclat d'une naïve bonté illuminait son visage. Il rêvait de faire le bonheur d'un peuple dont Dieu lui avait confié la destinée. Voilà que, dans la sève de son adolescence, il se tourne vers le sensualisme, et s'y plonge avec toute l'énergie de sa grande âme. Après avoir épuisé la coupe de tous les plaisirs, Néron chercha dans celle du sang l'irritante volupté du crime. Il fit martyriser des milliers de citoyens : il égorgea sa mère, son épouse ; il brûla Rome en chantant un hymne à la volupté. Voilà ce que devient le cœur humain quand il se livre au sensualisme. Si la plupart des hommes sensuels ne deviennent pas des Néron, c'est qu'ils sont moins fortement trempés.

SOUFFRANCE

Le peuple de Dieu était dans le désert ; il cherchait la Terre-Promise. Après quelques jours de marche dans les sables arides, sous les feux brûlants du soleil, il fut dévoré par la soif. Il murmurait contre Moïse. Et voilà que tout à coup il aperçoit des eaux jaillissantes ! Il s'y précipite pour s'y désaltérer : mais hélas ! ces eaux étaient amères ; elles brûlaient les entrailles de ceux qui les buvaient, et le peuple fit entendre des cris de colère. Et Moïse leva vers le ciel ses yeux et ses mains suppliantes. Et Dieu, touché de pitié, lui montra dans le désert un bois mystérieux. Si vous plongez, dit-il, ce bois dans les eaux amères, elles deviendront douces et bienfaisantes. Et Moïse obéit. Le peuple aussitôt se désaltère et rend grâce au Seigneur. Et nous aussi, nous marchons dans le triste désert de cette vie. Souvent le poids du jour est écrasant ; souvent notre cœur est aride et desséché, nous avons soif de bonheur. Que trouvons-nous ? des eaux amères, qui ne peuvent pas nous désaltérer. Alors Dieu prend pitié de nous ; voulant adoucir nos peines, nos souffrances, il nous montre un bois mystérieux, c'est la croix, c'est l'Eucharistie, c'est la

prière : plongeons la croix dans nos épreuves, elle adoucira toutes nos amertumes.

..

Lorsque eut lieu à Reims le sacre de Charles VII, roi de France, Jeanne d'Arc entra dans l'immense basilique, tendue de soie et d'or, illuminée par dix mille flambeaux, tenant à la main son oriflamme déchirée, souillée de poussière, de sang. On voulut lui enlever ce haillon : Laissez, laissez ! répondit l'héroïne ; comme il a été à la peine, il doit aller à la gloire. La légende rapporte que l'oriflamme brilla soudain d'un éclat resplendissant, et que de chaque déchirure jaillit un rayon de lumière. Notre corps aussi, ce vieux compagnon de nos combats, ressuscitera un jour, et entrera avec nous dans la basilique éternelle, où l'homme doit recevoir son sacre définitif, et entrer en possession de son impérissable royaume. Et, de tous les sacrifices imposés à nos yeux, à notre bouche, à notre cœur, à tous nos sens, il sortira des rayons de gloire qui formeront nos palmes immortelles. (L'abbé MARCHAL.)

..

Il est rapporté, dans la vie de saint Dominique, qu'il confessait et visitait une pauvre infirme qui avait à la poitrine un cancer horrible, où de gros

vers s'étaient formés et se nourrissaient, en la dévorant toute vivante. La nuit et le jour, elle endurait le plus cruel martyre, mais avec un calme et une patience héroïque. Le saint étant venu la visiter, la pria de lui mettre dans sa main un de ses vers. Elle s'y refuse. Saint Dominique insiste; la malade cède aux instances. Chose merveilleuse! à peine le ver fut-il dans la main du saint, qu'il fut transformé en une perle précieuse. Vivre dans la souffrance et dans les épreuves, soumise et résignée, c'est être couvert de pierreries, de diamants, et enrichi d'or.

..

Quand au sein de l'Afrique, le Niger abandonne le mont solitaire où il prend sa source, il parcourt d'abord des lieux arides et déserts; mais à mesure qu'il marche, ses rives s'embellissent, et quand il s'approche du vaste Océan, où vont se perdre ses grandes eaux, il semble suspendre son cours, et quitter à regret ses bords enchantés. Ainsi les souffrances, les chagrins, les épreuves paraissent pénibles dans leur commencement; mais, supportés avec foi et résignation, peu à peu ils deviennent précieux, et le juste ne les quitte en quelque sorte qu'à regret, lorsqu'il s'élançait dans le sein de l'éternité.

..

Le prophète Jonas a rempli sa mission contre Ninive, et pour mieux contempler la chute de cette ville criminelle, il monte sur le sommet d'une colline. Là, pour le garantir des feux brûlants du jour, le Seigneur fait croître un lierre, qui, en s'élevant comme un dais de feuillage, sur la tête du prophète, le préservait de l'ardeur du soleil. Jonas se réjouit de cet ombrage, il s'en attribue toute la gloire; et, devenu dans cet état la figure d'un homme heureux, il ose s'élever contre son Maître, et se plaindre de ses ordres. Mais pour le faire rentrer àussitôt en lui-même, le Seigneur envoie un insecte qui pique le lierre dans sa racine. L'arbrisseau languit, sèche et meurt. Jonas, réveillé par cette disgrâce, reconnut sa faute, et s'humilia devant Dieu. Touchante image de ce que sont les souffrances dans les mains du Seigneur; elles sont ce ver rongeur dont il se sert pour confondre l'orgueil et pour nous forcer à reconnaître sa puissance, en avouant notre faiblesse.

..

Quand ce vaisseau leva l'ancre, les matelots riaient et chantaient. Ils chantaient le plaisir. Ils riaient de tout, même de Dieu, et des vœux que

formaient leur mère pour obtenir leur retour. Ils avaient mis à la cîme des mâts des bouquets de fleurs ; les banderolles jouaient follement dans l'espace. Le ciel était d'azur, et la mer n'avait pas d'autres flots que la blanche écume, soulevée par la poupe du navire. Ils allaient donc toucher à des rivages fortunés, voir les merveilles de la nature et des civilisations étrangères, et ils reviendront riches de connaissances, et possesseurs des trésors de la terre. Oh ! que Dieu est loin de leur pensée ! Mais bientôt un nuage paraît à l'horizon. Il monte, il grandit, il vole, c'est la tempête : la voilà. Elle siffle, elle gronde, elle mugit, elle s'abat sur l'Océan, elle emporte le navire. O terreur ! Les matelots, du sommet de la vague, ont mesuré l'abîme. Où sont-ils ? Tous sont à genoux ; et, les mains levées vers le ciel, ils conjurent, ils prient celui qui seul met un frein à la fureur des flots. On s'éloigne de Dieu dans les plaisirs, on s'en rapproche dans les épreuves et les périls.

..

Tant que la colombe trouva des rameaux verdoyants, des plaines émaillées, des campagnes fleuries, elle oublia l'arche, et n'y revint pas. Mais quand elle vit les vents déchaînés, les ondes mugissantes, l'univers enseveli dans les flots,

elle prit son essor vers l'arche salutaire, et y trouva un sûr asile. Quand nous vivons, au milieu des richesses, au sein de l'abondance; quand nous marchons sur les fleurs, sur les roses des plaisirs, des dignités, nous ne pensons pas à Dieu, à notre âme, à notre éternité. Mais le souffle des malheurs, des afflictions nous fait rentrer à pleine voile dans la pensée du ciel.

..

Saint François de Sales disait : Si vous regardez à terre la verge merveilleuse dont se servit Moïse devant Pharaon, c'est un serpent épouvantable; mais si vous la considérez dans les mains de l'homme de Dieu, c'est une baguette précieuse, avec laquelle il opère des prodiges. Il en est ainsi des tribulations. Considérées en elles-mêmes, elles sont horribles; mais lorsqu'à la lueur de la foi on les envisage dans les mains du Seigneur, elles sont délicieuses, elles sont agréables.

..

Dans un noir cachot, une jeune chrétienne, destinée aux jeux sanglants de l'amphithéâtre, attendant le moment de son dernier combat, laissait échapper quelques gémissements : Félicité, lui disait son geôlier, tu te plains aujourd'hui;

que feras-tu donc demain, quand tu seras lancée aux bêtes féroces ? — Aujourd'hui, répondit la jeune martyre, c'est Félicité qui souffre ; mais demain ce sera Jésus-Christ qui souffrira dans Félicité, parce que Félicité souffrira pour son Dieu.

∴

Dans la tempête, le navire se réfugie vers la terre, la mère commune. Il implore son appui, il tend les bras vers elle, en jetant l'ancre au fond des eaux. Et, quand l'ancre a mordu le sol, le navire se balance tranquille sur les vagues, qui l'agitent encore, mais qu'il brave, car il repose désormais sur le sein maternel. L'âme, voilà ce navire perdu ; la vie, voilà cette mer d'orage ; l'espérance, voilà cette ancre. Au ciel, d'où elle vient, elle n'a plus à craindre de sombrer, elle doit donc s'y fixer dans ses peines et ses afflictions ; car, qui pourrait briser ce mystérieux cordage, qui va de ce monde au sein de Dieu, et qui arracherait ainsi l'âme à son ancre immuable.

∴

Quand l'intendant Fouquet fut disgracié, sous Louis XIV, et envoyé en exil, sa mère disait : Je commence à m'apercevoir que Dieu aime mon fils et cherche son bonheur, puisqu'il lui envoie

des humiliations, des souffrances et des malheurs.

∴

Jeanne d'Arc est blessée dans un combat, ses ennemis, voyant le sang jaillir de sa blessure, ont pitié d'elle. Ne me plaignez pas, répond aussitôt l'héroïne; ce n'est pas du sang qui coule, c'est de la gloire. C'est ainsi que les martyrs répondaient aux bourreaux qui voulaient les plaindre : Ne nous plaignez pas; ces souffrances sont des délices, des joies enivrantes; c'est la félicité éternelle.

∴

Je bénis mon cachot, écrivait un jeune Italien, dans sa sombre prison des montagnes de la Bohême; il m'a appris trois grandes choses : à connaître l'ingratitude des hommes, ma propre misère, et la miséricorde infinie de mon Dieu.

∴

Une duchesse de Parme était sur un lit de douleur. Une dame de la cour, qui la voyait sur les bords de la tombe, s'approcha de son chevet, le crucifix à la main. Madame, lui dit-elle, priez Jésus crucifié d'adoucir vos souffrances. — Non, non, répondit-elle, je ne veux pas qu'il m'enlève

la seule chose par laquelle je lui ressemble un peu.

∴

Lorsque vous apercevez, sur le sommet d'une montagne, une jeune plante exposée à toutes les injures du temps, n'avez-vous pas, en quelque sorte, pitié de son infortune, en la voyant agitée par les vents, et tourmentée par les tourbillons de la tempête? Néanmoins, c'est par ces impétueuses agitations de l'air qu'elle acquiert une plus grande force; car, plus elle est violemment agitée, plus elle pousse de profondes racines dans la terre. Ainsi, lorsque la vertu est éprouvée par des peines, des souffrances, agitée par de cruelles tentations, elle s'enracine profondément dans l'âme, elle se purifie et se perfectionne quand elle est en proie aux chagrins et aux infirmités.

∴

L'expérience est là pour attester que les souffrances et les chagrins ont été, pour un grand nombre d'âmes, le principal instrument de leur retour à Dieu. Aussi longtemps que le ciel est beau, l'air pur, la route unie, et que le soleil brille sur l'horizon, le voyageur présomptueux repousse avec dédain le guide qui s'offre à lui, pour le conduire. Il veut marcher seul, et régler

ses pas sur sa propre volonté. Mais que la nuit arrive et l'enveloppe de son ombre épaisse, que la voix du tonnerre gronde, que sa route, naguère unie, se hérissé de rochers, ou se creuse en abîmes, et ce même voyageur tendra les mains en suppliant vers le généreux ami que son orgueil avait repoussé. Il le conjurera avec larmes de lui montrer sa route, et au terme du voyage il se plaindra de n'avoir pas assez de reconnaissance pour le guide qui l'aura préservé de tant de périls, ce voyageur insouciant, imprudent et téméraire, c'est l'homme heureux. Il s'égaré en marchant sur les roses du plaisir. Ce guide fidèle et sûr, c'est l'épreuve, l'affliction et la souffrance.

∴

Henriette de France, épouse de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, qui fut décapité, remerciait Dieu de deux grâces, qu'elle plaçait au-dessus de toutes les faveurs de la terre. La première de ces grâces, c'est que Dieu l'avait fait naître chrétienne. La seconde, de ce qu'il l'avait créée reine malheureuse. Son cœur, sa pensée et ses yeux étaient sans cesse tournés vers le ciel.

∴

Un général qui, de simple soldat était parvenu

aux grades supérieurs de l'armée de l'empire , par sa conduite et sa valeur, aimait à s'entretenir familièrement avec les soldats qu'il commandait. Et moi aussi, leur disait-il , j'ai porté les armes , et fait sentinelle la nuit comme vous ; et moi aussi , j'ai ressenti la faim , la soif , le froid et la chaleur, j'ai essuyé les mêmes fatigues que vous. Ce général entrait dans les détails des divers moyens qui l'avaient fait passer successivement dans les grades qu'il avait occupés. Il est difficile de concevoir combien les soldats étaient animés par de pareils discours , et quelle impression faisait sur leur cœur , l'exemple qu'ils avaient sous les yeux. Loin de se plaindre des fatigues, elles étaient pour eux un sujet de joie et d'ambition, chacun d'eux les regardait comme un puissant moyen de s'avancer, et de parvenir au même grade que leur général. C'est ainsi que Jésus-Christ et les saints nous racontent les souffrances, les angoisses par lesquelles ils ont passé, et qu'ils nous excitent à imiter leurs exemples , pour obtenir leur glorieuse récompense.

..

Si belle que soit l'innocence , la vertu épurée par le malheur est plus belle, plus précieuse encore. Un petit ruisseau qui promène ses eaux

tranquilles, sous un ciel serein et sous de gracieux ombrages, a des charmes, sans doute; mais la mer soulevée par la tempête mugissante, battant le rivage de ses flots orageux, sans franchir ses limites, offre à nos regards de plus mâles beautés. Qu'elle est belle ensuite, quand elle apaise ses grandes eaux, et que sa puissante voix fait silence! Que Job est grand, assis dans la poussière! Lequel auriez-vous mieux aimé être, ou l'ange qui délivra Pierre, ou Pierre chargé de fers? Pour moi, répond saint Jean Chrysostome, j'aurais voulu être Pierre, cependant Pierre était un pécheur, mais il était dans la douleur.

. . .

Frère, disait un jour saint François d'Assise à son compagnon de voyage, frère, sais-tu où est le vrai honneur? — Père, c'est de rendre la vue aux aveugles, de chasser les démons, de nourrir les pauvres, et de faire des prodiges. — Non, frère, ce n'est pas là le vrai bonheur. — Père, le vrai bonheur, c'est de savoir toutes les langues, de connaître le cours des astres, la vertu des plantes, et les secrets de la nature. — Frère, ce n'est pas là le vrai bonheur. — Le vrai honneur, père, c'est de sauver des âmes, de convertir les infidèles, de peupler le ciel d'élus. — Non, frère,

ce n'est pas là le vrai bonheur ; le vrai bonheur , frère, c'est la faim, c'est la soif, c'est le mépris , les humiliations, c'est de souffrir, de mourir pour Jésus-Christ. C'est lorsque nous arriverons ce soir à la porte du couvent , mouillés , transis , affa-
més ; si le portier nous repousse , nous chasse , nous frappe, nous roule dans la neige, et nous y fasse passer la nuit , si nous souffrons ces ou-
trages sans murmure, ô frère, crois-moi, c'est là le vrai bonheur.

. . .

La souffrance est pour l'âme le plus précieux de tous les remèdes ; elle trouve dans ses amertumes les plus suaves douceurs. C'est dans l'ordre moral , le prodige qui s'opère chaque jour dans l'ordre physique. Le soleil soulève de la surface de l'océan les émanations âcres et amères ; l'atmosphère les distille à travers son merveilleux alambic, les vents poussent ces nuages épurés sur la cîme des montagnes, et les montagnes achèvent elles-mêmes le travail de l'épuration, dans leurs flancs aux diverses couches ; et ces mêmes eaux irritantes au sein de la mer nous sont rendues pleines de douceur , quelquefois avec des vertus curatives qui sont admirables. N'est-ce pas là le travail de la souffrance, et des

épreuves soumises, qui domptent le caractère le plus irascible, le rend doux, souple et résigné.

∴

Dans les pays échauffés par les ardeurs du soleil; dans ces îles lointaines, baignées par les eaux de l'océan, la terre porte des fruits dont la saveur désaltère le voyageur épuisé, mais souvent l'enveloppe est dure et amère, il faut savoir l'ouvrir, et dans l'intérieur se trouve une nourriture plus succulente, plus agréable que le miel. Il en est de même de la souffrance, l'écorce en est quelquefois épineuse et amère, mais l'intérieur est rempli d'une vertu céleste, d'une substance efficace et délicieuse qui réjouit le cœur de l'homme, et renouvelle sa jeunesse.

∴

Il est dit dans nos saints Livres, que David constamment harcelé par Saül, lui prit dans la caverne d'Engaddi une frange de son manteau royal, et la lui montrant, il lui dit : Saül, quand cesserez-vous donc de me poursuivre de votre haine injuste ? regardez ce lambeau, j'aurais pu tout aussi bien vous enlever la vie. Saül comprit. Mes frères, David coupant une frange du manteau de Saül, c'est Dieu qui visite le pécheur par

la souffrance, comme pour lui dire : Mon enfant, cesse de m'outrager, de te montrer ingrat, je pourrais t'enlever la vie, mais je me contente d'une maladie, d'un chagrin, d'une perte de fortune, d'une épreuve douloureuse.

..

Un statuaire faisait jaillir d'un bloc de marbre, une statue qu'il destinait à la décoration du plus beau temple de l'univers ; à chaque coup de ciseau qui enlevait une parcelle, un gémissement articulé, avec un son plaintif, sortait de la pierre. Le sculpteur étonné s'arrête, et s'adressant à son bloc : Qu'as-tu, lui dit-il, et de quoi te plains-tu ? — Je me plains, dit le marbre, des coups que tu me portes, tu me mutiles sans pitié, et mes débris jonchent la terre. — Insensé, repliqua le statuaire, ce sont ces coups qui te dégagent de la pierre qui te rendent gracieux, svelte et digne de ta sublime destination, tu n'étais qu'un bloc informe, qu'une masse grossière, et te voilà une statue, un chef-d'œuvre, une divinité ; ne saurais-tu donc ni souffrir, ni te résigner pour une semblable transformation. Ce marbre, c'est la nature qui gémit en nous, le temple à la décoration duquel nous sommes destinés, c'est le ciel ; les coups de ciseau, ce sont les souffrances, les cha-

grins, les épreuves ; le statuaire, c'est Dieu qui taille jusqu'au vif de notre âme, notre corps et notre cœur, son chef-d'œuvre, pour l'obtenir dans toute sa perfection.

..

Il est écrit que le fils de Jacob, élevé aux premières dignités de l'Égypte, ne pouvait retenir ses larmes, et sentait se raviver toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectait de les traiter plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître. C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie, il fait presque semblant de ne pas voir en nous ses frères, il nous traite comme des étrangers, mais ses grâces et ses consolations viennent adoucir et atténuer ses coups, car son amour pour nous, comme celui de Joseph pour ses frères, ne tarde pas de trahir ses apparences de rigueur et de justice.

..

Voyez ces arbres dépouillés de tout ornement dans la saison rigoureuse des frimats, ils sont couverts de neige et de glaçons, ils n'offrent qu'un aspect triste et lugubre ; mais attendez les beaux jours de printemps, vous les verrez se revêtir de l'émail des fleurs, et d'un riche feuillage. Attendez, âmes souffrantes, vous êtes maintenant

dans l'hiver de la vie, la saison des larmes, des chagrins ne durera pas toujours, le soleil de la ferveur se lèvera bientôt, et fera briller à vos yeux un ciel pur, un horizon serein et un printemps éternel, où vous fleurirez avec tout l'éclat de vos vertus, chargés des fruits succulents de votre résignation.

..

Véronique, émue de compassion en voyant la face du Sauveur ensanglantée, prit un voile, et s'approchant avec respect, essuya le sang et la sueur qui la couvrait, et Jésus, pour récompenser la piété compatissante de cette femme, imprima son visage meurtri sur le voile dont elle s'était servi. Qui de vous, mes frères, n'a envié ce présent magnifique à la femme d'Israël ! Eh bien, vous le dirai-je ? toutes les fois que le Seigneur vous éprouve par la douleur, il vous fait le présent qu'il fit à Véronique. Il fait plus, il imprime sa face meurtrie, non pas sur un voile inanimé et vulgaire, mais sur votre visage que le chagrin sillonne, mais dans votre cœur, que l'affliction brise et déchire.

..

L'histoire nous raconte, qu'Alexandre de Macédoine était gravement malade, quelques-uns

de ses courtisans , par une crainte exagérée , accusaient Philippe son médecin de vouloir l'empoisonner. Le monarque l'accueillit ainsi : d'une main , il lui remit les lettres des accusateurs , et de l'autre , il accepta le breuvage. Mais tandis qu'il l'approchait de ses lèvres, il jetait les yeux sur le visage de Philippe, afin d'examiner s'il ne trahirait pas, par quelque émotion, le crime dont on l'accusait. Ayant vu briller sur sa figure une noble confiance , il but courageusement le remède préparé qui lui sauva la vie. Ainsi doit agir une âme accablée par les épreuves; Jésus-Christ, son médecin, lui compose un breuvage qui doit lui donner le repos et la vie, ce breuvage ce sont les souffrances. Le monde nous dit que ce calice est un poison mortel, mais le Sauveur nous rassure en nous le présentant du haut de la croix, et nous-mêmes, en l'acceptant, jetons aussi les yeux sur ce céleste Médecin, et nous verrons empreinte sur son noble visage [couronné, une douce confiance, un immense amour pour nous, et alors nous boirons avec courage ce calice salutaire qui nous donne la vie immortelle.

∴

Il y a quelques années, un magistrat s'est rencontré, dit l'aimable auteur de la vie de sainte

Chantal, il était arrivé au faite des honneurs et de la fortune, il possédait tout excepté la foi. Le ciel lui avait donné dans une heureuse alliance deux jeunes filles qui faisaient sa gloire et sa consolation; elles possédaient cette piété angélique, cette modestie céleste qui rendent la beauté plus belle, plus attrayante encore. Dieu lui enleva par une mort prompte l'aînée de ses filles, et bientôt après, la dernière montait au ciel, pour s'unir à sa sœur. Ce père infortuné se plongea dans la solitude; il y resta huit jours, enfermé dans cette chambre où était morte sa seconde fille; muet, silencieux, les yeux attachés sur ce lit, où, comme sur un autel, il avait vu disparaître son dernier trésor, il en sortit illuminé, transformé, lui qui n'était pas chrétien. Qu'était-ce que le monde, se disait-il, que valaient tous ces honneurs, ces richesses, après lesquels il avait tant soupiré? Que valaient les créatures, puisque ses deux enfants avaient disparu, vainement protégées par leur innocence; non, non, se disait-il, cela ne peut pas être le travail du hasard, autrement il faudrait se donner la mort. Cela ne peut pas être non plus l'œuvre indifférente, brutale de Dieu, car si Dieu agissait ainsi sans motif, ce Dieu, il faudrait le haïr, alors il y a dans ces épreuves un motif ignoré,

et il sortit de là éclairé, transfiguré. Donc la souffrance est la plus grande lumière, la plus grande puissance de Dieu, c'est le plus sûr moyen d'éclairer les âmes.

∴

Quelle qu'ait été la vie d'un homme, légère, criminelle, dès qu'il est étendu sur le lit de la douleur, l'invincible nature reprend tout son empire, le façonne tout d'un coup aux idées religieuses, et le force de regarder le ciel. Comme les vagues de l'océan dans leur colère, elles frémissent d'orgueil, s'emportent avec audace, se soulèvent de leur profondeur vers le ciel, comme pour braver sa puissance, troubler son empire, et menacer l'ordre du monde; mais parvenues aux limites, arrivées au grain de sable, que leur marqua le doigt de Dieu, alors elles retombent humiliées, et se courbent comme un hommage rendu au divin Créateur.

∴

Il est des arbres qui, dans les fibres les plus intimes de leur tronc, préparent constamment une liqueur résineuse, parfumée, dont la nature varie, suivant les familles végétales. Quand l'arbre est atteint par le fer, ou par un choc quelconque, il secrète, il verse à l'extérieur cette liqueur vi-

tale, que l'on recueille pour les divers usages de la vie. De même il est dans le cœur de l'homme une liqueur sacrée et pleine de mystères, ce sont les souffrances ; elles sont l'expression vivante de l'âme, c'est un baume puissant et efficace qui expie, qui répare et qui fortifie.

∴

Dieu veut que nous soyons son captif, que nous soyons à lui ; c'est pour cela qu'il nous arrête dans les chaînes des épreuves, dans les liens de la maladie et de la souffrance. Il veut nous empêcher de courir au milieu du monde, de nous dissiper, de nous écarter de la voie qui mène au ciel. L'oiseau s'indigne aussi de se trouver en cage, il en frappe les barreaux de son bec irrité, il soupire après sa liberté, il lutte pour elle ; cependant son maître le chérit, et le nourrit avec soin, s'il était libre, qui le garantirait des filets de l'oiseleur, du plomb meurtrier du chasseur, du froid, de la faim ? Souffrons avec patience, il est agréable, il est avantageux, d'être le captif du Seigneur.

∴

Un maréchal de France mourait dans son lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Apprenant alors que son vieux compagnon d'armes venait d'avoir

la tête emportée par un boulet dans la tranchée de Philisbourg, il s'écrie avec un accent de douleur : Cet homme a toujours été plus heureux que moi. Cependant, le maréchal de Villars avait écrasé les bataillons anglais, et sauvé la France à Denain, que pouvait-il regretter encore ? c'était de n'avoir pu donner à son pays le dernier témoignage de son amour, de n'être point tombé pour la défendre, sur le champ de bataille ; mais sa parole est sublime, son regret est admirable. Qu'il soit le nôtre ! les martyrs sont plus heureux que nous, sans doute, ils donnent leur sang à Jésus-Christ ; mais le désir que nous avons de les imiter, notre soif de souffrir, est une céleste ambition qui nous sera comptée par celui qui scrute les cœurs et qui les juge.

∴

Il est dit dans la vie de sainte Claire, qu'elle méditait souvent sur la passion du Sauveur Jésus. Un jour qu'elle éprouvait un vif désir de souffrir pour son divin Epoux, le Sauveur lui apparut chargé de sa croix, et il lui dit : Ma fille, j'ai choisi une place spéciale où je pourrai déposer l'instrument de mon supplice, et cette place, c'est votre cœur si aimant et si dévoué, acceptez donc ma croix, c'est avec elle que vous vivrez,

c'est avec elle que vous devrez mourir, si vous voulez être ma fille et mon héritière. Sainte Claire accepta ce don précieux. Quand nous souffrons, c'est Jésus-Christ qui pose sa croix sur notre cœur, ne la repoussons pas, ne murmurons pas, ne refusons pas ce présent divin tout émaillé de précieux diamants, et qui nous rapproche de Jésus.

TEMPLE

Quand Esdras venait de dédier le nouveau temple au Seigneur, après soixante-dix ans d'émigration, quand Judas Machabée venait de rétablir l'autel si longtemps abandonné. C'était dans tout Israël des acclamations, des transports, c'était une ivresse de bonheur; c'étaient des accents, des larmes de joie; c'était une piété générale, un attendrissement universel, et la foule chantant des psaumes, des hymnes sacrées, bénissait le Seigneur qui est sensible au malheur, et dont la miséricorde met un terme aux plus douloureuses épreuves de la vie... Quelque chose de semblable se passe aujourd'hui dans cette paroisse. Tous les cœurs tressaillent de joie à la

consécration de ce temple élevé à la gloire du Seigneur, par la piété généreuse des fidèles.

..

L'ambassadeur d'un puissant roi de la terre se rendit un jour dans la grande cité romaine. Frappé de l'ordre, de la richesse et de la beauté de cette ville, et plus encore du spectacle imposant que lui offrait la réunion des sénateurs, il rentra dans sa patrie plein d'admiration, et dit à son maître : Prince, j'ai vu une ville qui m'a paru comme un palais superbe, où siégeait une assemblée de rois. Ce spectacle était grand sans doute, mais un plus grand encore se présente à nos yeux ; ce n'est plus une ville païenne qui contient dans son sein de fausses et d'impuisantes divinités, c'est un temple auguste où règne le Créateur du ciel et de la terre ; où réside le Dieu trois fois saint, et qui réunit dans son enceinte, non pas quelques vieillards faibles et débiles, mais un peuple de dieux.

..

Quand Salomon eut élevé au Très-Haut un temple magnifique sur la montagne appelée Maria, il entendit une voix qui lui dit : J'ai sanctifié cette demeure pour l'éternité ; elle sera appelée la maison du Seigneur. Mes yeux y resteront

continuellement attachés. Mon cœur reposera dans ce lieu saint. Cette voix qu'entendit le monarque, c'était la voix de Dieu. Dès ce jour, le Seigneur habita ce sanctuaire au milieu des enfants d'Israël, il y rendait ses oracles, il y manifestait sa présence. Nous, chrétiens, nous sommes encore plus favorisés. Ce n'est pas seulement sous un voile symbolique, ou enveloppé de nuées légères que Dieu, comme autrefois, se rend présent dans son temple ; mais c'est en réalité que nous approchons de lui, quand nous entrons dans une église pour y prier.

..

Un bataillon de turcos arrivait dans une ville de Piémont, on leur offrit l'église pour camper. Mais un des chefs, malgré sa fatigue et l'heure avancée de la nuit, répondit : Nous allons à l'église pour y prier, et non pas pour y dormir. Et le bataillon coucha à la belle étoile. Quelle sublime leçon nous donne pour le respect des temples ce courageux militaire !

..

Le 16 mars 1850, fut exécuté à Tournon, en présence de dix mille spectateurs, le scélérat Dumoulin qui avait empoisonné sa femme et son fils. Le prêtre qui l'accompagnait à l'échafaud,

rappelait devant lui le scandale de ses premières années, et citait à ce sujet le trait suivant : Dumoulin, son frère, et deux autres libertins de la même localité, firent un jour le pari de manger sur l'autel de l'église. Le pain, le vin et la viande furent apportés, et le repas aurait eu lieu, si les habitants indignés n'avaient chassé ces suppôts de l'enfer. Eh bien ! De ces quatre misérables, l'un s'est brûlé la cervelle à Metz, l'autre s'est noyé dans le Rhône, le troisième est mort aux galères, où il avait été condamné à perpétuité. Le dernier a terminé sa honteuse carrière sur l'échafaud, à quelques pas seulement de l'église, où il avait donné vingt ans avant le spectacle de son cynisme, et de son impiété.

..

Un poëte qui porte au front la double couronne de la gloire et du malheur ; grand par son génie, plus grand encore par ses souffrances ; enveloppé d'un long manteau de deuil qui voile son visage, s'égaré une nuit sous les arceaux d'un cloître. Un moine rencontre ce mystérieux voyageur : Que cherchez-vous ? — La paix, lui répond le Dante, car c'était lui. Voilà ce que cherche le genre humain, mystérieux voyageur dans les vallées de la terre. Après avoir fatigué

sa raison de doutes et d'opinions mobiles ; après avoir lassé son cœur de joies attristantes ; voilà ce qu'il trouve dans nos temples , la vérité qui est la vie de son intelligence , la grâce qui est la vie de son âme , et la paix qui est le besoin de ses jours.

. . .

Un jour la capitale d'une république d'Italie fut conquise , et forcée d'abattre son drapeau , avant de subir les couleurs étrangères. Après avoir baigné de larmes cette bannière , qui naguère flottait si fière et si puissante , elle la porta dans son temple , et la plaça comme une précieuse relique sous les marches du maître-autel , se rappelant que dans le temple , sous les regards de Dieu , la tombe même devient un berceau de gloire et d'immortalité. Vous êtes coupables , flétris ; le monde vous a jeté l'insulte. Soyez chrétiens , venez déposer votre cœur brisé , froissé , votre âme souillée aux pieds des saints autels. Ils se relèveront purifiés , ennoblis , pleins de grandeur et d'estime devant Dieu et devant les hommes.

T E M P S

Nous nous arrêtons sur toutes les jouissances de la vie, sur toutes les fleurs qui nous entourent, au lieu d'aller à Dieu à travers les créatures, sans nous laisser distraire par leurs charmes trompeurs. Comme ce fleuve dont parle l'Esprit saint qui porte à la mer le tribut de ses eaux. Suivez-le dans son cours rapide ; il fuit à travers les riches campagnes et les prairies émaillées de fleurs, sans se laisser détourner par la beauté de ses rives. Il baigne en courant les pieds des monuments, les murs des palais, et traverse à la hâte les capitales des empires sans s'arrêter à aucune pour en admirer les magnificences. Il coule indifférent sous les arches élégantes ou simples des ponts qu'il rencontre en son passage. Si vous lui demandez où il va, il vous répondra dans son langage : Je vais à la mer. C'est ainsi qu'en passant rapidement sur la terre, le chrétien doit aller à Dieu. En vain, les créatures se présentent-elles pour arrêter ses pas. Je vais à Dieu, s'écrie-t-il, le temps me presse, il est court. Il ne m'en reste que pour penser à mon âme, à mon éternité.

Après une victoire, un soldat parcourait le champ de bataille dans l'espérance de trouver un objet précieux. Il trouva une boîte qui renfermait une pierre. Le soldat en ignorait le prix. Il la livra pour étancher la soif qui le brûlait. Le nouveau possesseur l'apprécia davantage et en retira une pièce d'or. Mais le troisième en reconnut toute sa valeur. Il comprit que cette pierre était un rare et précieux diamant. Cet objet fit sa fortune.

Le diamant, c'est le temps. Combien en est-il dans le monde qui sacrifient ce trésor précieux que Dieu nous a donné pour acquérir le ciel, à prendre quelques jouissances passagères. D'autres ne l'appréciant guère plus, le passent à se procurer des honneurs, des dignités. Enfin vient une âme chrétienne, simple, ignorée, qui sait apprécier la valeur du temps, qui l'emploie à gagner le ciel ; elle en retire un bonheur éternel.

∴

Le temps fuit avec rapidité, les peuples et les nations disparaissent ; les santés les plus robustes s'altèrent et ne durent qu'un jour. Le ver rongeur qui doit faire mourir le chêne le plus fort, se glisse d'abord dans ses racines. Son travail de mort est d'autant moins sensible qu'il est plus

profond ; il n'empêche pas l'arbre vigoureux de s'élever chaque jour, de s'affermir et d'étendre au loin son ombrage, parce qu'il a besoin lui-même de temps pour accomplir sa ruine. Mais sachez attendre ; au moment où la plante orgueilleuse dominera la forêt, vous verrez son feuillage pâlir, ses branches se dessécher, et les oiseaux du ciel l'abandonner en fuyant, parce qu'ils ne pourront plus fixer leur nid dans ses rameaux flétris ; c'est ainsi que le temps use les tempéraments les plus forts et pousse vers la tombe les santés les plus robustes.

∴

Ne voyons-nous pas que chaque instant prépare et accélère la chute du monde, que son éternité apparente n'a d'autre principe que notre brièveté même, et que c'est parce que nous passons sans cesse que nous croyons qu'il restera toujours. Ainsi le voyageur qu'entraîne l'onde rapide, poursuit de ses doux regards les objets qu'il voit fuir devant lui, et qu'il croit ne devoir changer, que parce qu'il est seul emporté par le courant. Ainsi la fleur passagère paraît immortelle à l'insecte qui vole et qui meurt dans son sein. Ainsi l'arbre paraît éternel à l'oiseau qui se joue dans ses feuillages.

Puisque Dieu est seul immuable et fixe, il faut donc s'attacher à lui seul.

TENTATIONS

Pharaon voyait avec peine les Israélites se multiplier dans son empire, parce qu'il redoutait de leur part un soulèvement, il craignait aussi qu'ils ne sortissent malgré lui de l'Égypte. Pour prévenir l'un et l'autre de ces deux desseins, il désigna des intendants qui veillaient sans cesse sur eux, les tenaient en haleine, et les occupaient aux travaux les plus vils et les plus pénibles. Telle est la conduite que tient à notre égard le tyran des enfers. Craignant que ceux qu'il enchaîne dans son empire, soient excités, encouragés par l'espérance de cette terre heureuse des vivants, qu'ils ne se lassent de manier la boue du siècle, de s'occuper des vils intérêts du corps et de la matière, il les tient enchaînés, liés de peur qu'ils ne secouent son joug. Il leur cite des libertins, des impies qui, comme autant de ministres de ses volontés, harcèlent toujours ceux qu'il craint de perdre, et les conduisent par leurs conseils perfides, et leurs mauvais

exemples, dans le péché et de là dans les enfers.

∴

Il est dit dans nos saints Livres, qu'on conseillait au vieux Eléazar de faire semblant de condescendre aux exigences du tyran pour échapper à la mort; mais lui, plaçant son âme à une hauteur égale à son grand âge, désireux de suivre jusqu'à la fin cette voie d'incorruptibilité qu'il avait tenue dans l'enfance, il refusa de se flétrir même par une transgression apparente. La mort lui parut préférable à un acte de dissimulation, et il s'écria : En mourant, je paraîtrai digne de ma vieillesse, et je laisserai aux jeunes générations un exemple salutaire. C'est ainsi que nous devons résister à tout esprit tentateur et mourir plutôt que de condescendre, que de céder à ses criminelles exigences.

∴

Le fidèle Urie, dit saint Grégoire de Nazianze, étant venu de l'armée, pour rendre compte à David de l'état de siège de Rabba, répondit au roi qui l'invitait à prendre du repos : L'arche sainte du Seigneur, et le peuple d'Israël habitent sous des tentes; Joab, et les autres serviteurs de mon maître couchent sur la terre, et moi j'irais

dans ma maison dormir et prendre du repos, ô roi, je n'en ferai rien. Imitons cet exemple, quand les tentations viennent tourmenter notre âme, et l'inviter à des choses défendues, à des jouissances criminelles, répondons-leur : Comment pourrais-je consentir à des crimes qui ont coûté si cher à Jésus-Christ mon Maître ; il a donné son sang et sa vie pour les expier, et les saints pour les fuir, se roulaient sur des épines, et marchaient sur des brasiers ardents, je pourrais y consentir ! non, non, jamais !

∴

Un grand capitaine disait qu'il n'y avait point de ville, point de place forte qui ne se rendît, et qui ne fût imprenable, si l'on pouvait la battre avec une artillerie d'argent, telle qu'on l'envoya du Mexique à Charles-Quint. Il voulait dire par là, qu'on finit toujours par ébranler, par renverser, à force de présents, de flatteries, de tentations, l'âme la plus forte, la piété la plus solide, la foi la plus éprouvée.

∴

Dans une de nos dernières guerres, un habile général était renfermé dans une citadelle avec une forte garnison, la place était abondamment pourvue. Bientôt les ennemis l'assiégent et mon-

tent plusieurs fois à l'assaut, et toujours repoussés ils voulaient lever le siège; lorsqu'ils trouvent le moyen de gagner une sentinelle du fort, le traître leur ouvre une porte inconnue; les assiégeants se précipitent au milieu de la nuit, égorgent un grand nombre de soldats endormis, et font les autres prisonniers, et au lever du soleil, le drapeau étranger flottait sur les remparts, la place était prise. Ce général, c'est vous, mes frères, cette citadelle, c'est votre âme, ces soldats vigilants, c'est votre esprit, votre cœur, ce sont vos sens qui doivent veiller à la garde de votre âme; les secours de guerre, ce sont les sacrements, les grâces dont notre âme est enrichie. Les assiégeants, ce sont vos passions, elles vous pressent, elles vous harcellent inutilement, et vous êtes plus fort qu'elles, votre âme est protégée par Jésus-Christ. Mais prenez garde que le démon votre ennemi ne séduise une de vos facultés, il pénétrera subitement dans la citadelle de votre cœur, il en fera la conquête, et régnera sur lui.

..

Il est rapporté dans l'histoire des dernières guerres de notre pays, qu'un célèbre ambassadeur anglais se présenta un jour à un des derniers souverains qui ont gouverné la France, et

lui montrant son poing fermé, il lui dit cette parole : Prince, cette main est pleine de tempêtes, il dépend de vous de les faire éclater, pour votre malheur. Je vous dirai aussi, au nom de Jésus-Christ dont je suis l'ambassadeur : Vos âmes, vos cœurs sont pleins de tentations et d'orages, il dépend de vous de les laisser échapper pour votre malheur éternel, en cédant lâchement à leur souffle violent, ou de les changer en mérite et en gloire, en les tenant enchaînés, choisissez.

..

Le démon, dit saint Basile, agit comme la panthère, cet animal a tant de fureur contre l'homme, que lorsqu'il ne peut se venger sur lui, il attaque son image, il la déchire et la met en pièces. Satan enflammé de rage contre Dieu, et ne pouvant se venger sur lui, tourne toute sa colère et sa fureur contre l'homme qui est créé à son image, il ne songe qu'à le faire succomber et à l'entraîner avec lui dans son abîme.

..

De même qu'une longue paix rend les hommes énervés, négligents, leur enlève leur courage ; de même, l'exercice de la guerre les rend vigilants, hardis et robustes. Voilà pourquoi Scipion soutint dans le sénat, qu'il ne fallait point dé-

truire Carthage, de peur que les Romains ne se perdissent ensuite dans l'oisiveté et la mollesse de la paix : Malheur à Rome, disait-il, si Carthage n'est plus ! Les Lacédémoniens faisaient les mêmes réflexions ; un de leurs rois ayant proposé d'exterminer une ville ennemie avec laquelle ils étaient en guerre, les Ephores s'y opposèrent, en disant qu'ils ne permettraient pas qu'on brisât ainsi la pierre qui servait à aiguïser leur courage et leur vertu. Il en est de même à l'égard du salut, le défaut de tentations jettent les âmes dans la négligence, dans le relâchement, tandis que les tentations au contraire les rendent plus attentives, plus vigilantes, réveillent leur ferveur, leur courage et les couronnent de mérite et de gloire.

..

Les annales de l'Eglise racontent que Caligula voulut un jour placer sa statue dans le temple de Jérusalem pour s'y faire adorer comme un dieu par les Juifs. A cette funeste nouvelle, le peuple, désolé, et fondant en larmes, se rend chez le gouverneur romain, le conjure de ne pas le contraindre à adorer un simple mortel dans un temple uniquement destiné au culte du vrai Dieu. Le chrétien devrait-il moins faire que les Juifs ! Quand le démon le tente, et lui propose

de mettre sur l'autel de son cœur une idole d'or et de chair, une vile passion, pour l'adorer préférablement à Dieu, qui est le seul souverain, ne devrait-il pas le repousser avec une énergique indignation !

∴

Comme en pleine mer, il n'y a rien de plus à craindre pour les vaisseaux qu'un calme profond, parce que tous les passagers consomment toutes leurs provisions, et se trouvent ensuite dépourvus des choses les plus indispensables à la vie. Ainsi, pour ceux qui naviguent sur la mer orageuse du monde; pour arriver au ciel, ils n'ont rien de plus à craindre qu'un malheureux calme et une fausse tranquillité. Ils ne se tiennent pas sur leur garde, ils ne luttent pas contre l'ennemi, et, loin d'acquérir de nouveaux mérites, ils dissipent la provision de vertus qu'ils avaient faite.

∴

Lorsqu'on assiège une ville, pour en faciliter la prise, on tâche de s'y ménager des intelligences secrètes, souvent il se trouve des traîtres qui ont l'âme assez basse pour trahir, pour vendre leur patrie. Mais lorsque le gouverneur actif et vigilant découvre ces traîtres, il les fait arrêter et charger de fers; et, interrompant ainsi leur

communication avec l'ennemi, il déconcerte ses mesures, et fait échouer ses entreprises. Notre cœur est une place qu'assiège le démon. Il lui livre sans cesse de violents assauts. Nos passions sont autant de traîtres, qui s'entendent avec nos ennemis pour leur livrer notre âme. Mais la raison, qui commande dans la place, doit veiller avec attention pour découvrir les complots des tentateurs. Alors les enchaînant, les domptant, elle préviendra les funestes effets de leurs relations avec les ennemis extérieurs, et empêchera la prise de la place.

∴

Un ambassadeur du ministre anglais Pitt, fit demander une audience à Napoléon I^{er} avant les grandes guerres de celui-ci avec la nation britannique. Il lui offre la paix à une seule condition, d'établir le protestantisme en France. Non, reprit Napoléon avec énergie; je suis catholique, et je maintiendrai toujours en France le catholicisme, parce que c'est la vraie religion, celle de mes aïeux et la mienne. C'est ainsi qu'un véritable chrétien doit repousser les conseils d'un ami perfide, d'un esprit tentateur.

TIÉDEUR

Lorsque Naaman, étonné de ce que le prophète ne lui ordonnait, pour guérir sa lèpre, que de se baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être attachée à un remède si facile. Ses amis le firent revenir de son erreur, en lui disant : Mais, seigneur, si le Prophète vous eût ordonné des choses difficiles, vous eussiez obéi à ses ordres. Vous avez quitté votre patrie, vos dieux et vos enfants, pour venir consulter le prophète, pour recouvrer la santé, que vous avez perdue, et maintenant vous reculeriez devant ce moyen si facile. Ainsi, puisque nous avons déjà sacrifié le plus important, nous avons vaincu les passions criminelles, abandonné le monde, brisé l'idole que nous adorions autrefois, pourquoi tiendrions-nous encore à des attachements frivoles. Faut-il, après avoir fait les démarches les plus pénibles, entrepris les luttes les plus héroïques, après nous être imposé les plus grands sacrifices, que nous périssons, pour n'en pas vouloir faire de plus légers, de plus faciles.

Saint Grégoire de Nazianze raconte que, se promenant un jour sur les bords de la mer, il considérait les flots s'avancer sur le rivage, et y déposer des coquillages, des brins d'herbe, et d'autres petits objets. Puis, d'autres vagues revenaient reprendre ces objets, et les déposer de nouveau pour les submerger encore. Tandis que les rochers voisins restaient fermes, immobiles, malgré la violence des eaux, qui venaient frapper contre eux. Les âmes faibles, languissantes, tièdes dans le service de Dieu, se laissent emporter comme ces petits coquillages, tantôt aux afflictions, tantôt aux consolations, tantôt à l'espérance, tantôt au désespoir, et flottent ainsi au gré et aux vagues de la fortune, et de leur imagination. Tandis que les âmes fermes dans l'amour et le service de Dieu, demeurent inébranlables contre les tentations, contre les maux et les épreuves de cette vie.

TRAVAIL

Les Romains doutaient s'il fallait détruire Carthage. Caton y poussait; mais Scipion, l'un des sénateurs les plus sages, s'y opposait fortement,

de crainte que la jeunesse, délivrée de cette rivale, ne négligeât les armes et ne s'adonnât à l'oisiveté. L'événement a justifié. Scipion La corruption des vieilles mœurs, les intrigues du Forum et les guerres civiles qui s'élevèrent, datent de ce jour où Rome, enrichie des dépouilles des nations, n'aperçut plus d'ennemis redoutables à sa frontière. L'histoire vient donc se joindre à l'Écriture pour enseigner que le travail maintient l'homme dans l'activité, qu'il occupe sa vigilance, chasse au loin le luxe, la mollesse et les vices qui en découlent.

..

Nous lisons, dans l'histoire des Pères du désert, qu'un jeune novice, après avoir renoncé aux brillantes espérances du siècle, était venu s'ensevelir dans les sables de l'Égypte, où vivaient comme des anges des milliers de solitaires. Un jour que, brisé par la fatigue, exténué par le jeûne, et tout couvert de sueur, le jeune homme s'appuyait à l'ombre d'un mur, pour se soustraire un instant aux feux d'un soleil brûlant, un vieux solitaire, levant les yeux et les portant de la terre au ciel, lui dit : Frère, courage ! Ici-bas, on travaille, c'est là-haut qu'on se repose.

..

Il est dit que Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, adossé à un arbre avant de mourir, baisa avec amour sa glorieuse épée. Celle-ci méritait bien cet honneur. Elle avait été l'instrument des prouesses du chevalier, et la compagne de ses exploits. Avec elle, Bayard avait défendu son pays et son honneur. Bien des hommes, bien des femmes, bien des ouvriers, et bien des jeunes filles pourraient aussi baiser avec amour leurs outils, leurs aiguilles, et leur dire : Grâces à toi, ô mon outil, ô mon ciseau, ô mon marteau ; j'ai pu conserver mon cœur pur, et garder intact mon honneur, en résistant aux conseils, aux exemples, aux appas séduisants de l'or, qui tente la misère ; aidé par toi, ô mon instrument de travail, j'ai soutenu ma mère, mon père ; j'ai vêtu et nourri mes enfants, secouru de plus pauvres que moi. Grâces à toi, ô mon outil, ô mon aiguille, j'ai pu supporter sans me plaindre mes longues heures de solitude, et je n'irai pas, à mon Dieu, les mains vides ; car, en obéissant à mes doigts agiles, tu obéissais à l'impulsion de l'amour, purifié par le sentiment du devoir. (L'abbé MARCHAL.)

Un jour, que les deux plus grands philosophes du siècle de Louis XIV s'entretenaient ensemble

sur les matières les plus abstraites de la philosophie, l'un d'eux dit à l'autre : Mon ami, nous sommes déjà bien avancés en âge; je pense qu'il serait temps de nous reposer. Aussitôt le grand Arnauld prit avec une main vigoureuse la main de Nicole, son ami, et lui dit : Nous reposer, mon ami ! mais, nous aurons l'éternité pour nous reposer !... En effet, cette vie est le temps du travail, de l'agitation, des sacrifices, et on a devant soi les siècles éternels, pour en recevoir la récompense.

..

Il est dit que Valbert, abbé d'une des plus illustres communautés religieuses, distribuant lui-même, le dimanche, le pain bénit aux laboureurs, baisait avec respect leurs mains calleuses et durcies par le travail; voulant glorifier ainsi les fatigues et les sueurs des hommes de la campagne.

TRINITÉ

L'intime et parfaite communion des trois personnes divines entre elles, suppose qu'elles habitent persévéramment l'une dans l'autre, tellement que la plus stricte unité subsiste avec la

distinction la plus réelle. C'est ainsi que, dans un appartement éclairé de plusieurs flambeaux, les diverses lumières s'allient, et sont toutes en toutes, sans néanmoins confondre ni perdre leur existence propre et individuelle, unies avec distinction, et distinctes dans l'unité. En effet, de l'éclat projeté par chacun de ces flambeaux, nous voyons se former un seul et total éclat, une même et indivisible splendeur, et personne ne pourrait, dans l'air qui reçoit tous ces feux, discerner la lumière de tel flambeau d'avec la lumière de tel autre flambeau, ni voir celle-ci sans celle-là; toutes se trouvent réunies sans être mélangées en un commun faisceau. Si l'on vient à enlever de l'appartement une de ces lampes, l'éclat qu'elle répandait sortira en même temps, mais elle n'emportera rien de la lumière des autres, comme elle ne laissera rien de la sienne propre, car l'alliance de tous ces rayons était intime et parfaite, mais elle n'impliquait ni altération, ni confusion.

..

Rien de plus célèbre que cette parole que saint François-Xavier répétait à chaque instant : O sainte Trinité ! pour s'exciter à la lutte gigantesque qu'il avait entreprise contre le paganisme indien. Xavier considérait l'image auguste de la

Trinité, défigurée par tant de millions d'hommes, et sa bouche prononçait ces paroles : O sainte Trinité ! Alors un feu divin s'emparait de lui, sa poitrine se soulevait, des larmes coulaient en abondance de ses yeux étincelants, et il renversait les idoles, il faisait couler l'eau sainte du baptême, et réhabilitait sur des millions de fronts l'auguste image de la sainte Trinité.

UNION

Un roi nommé Scilurus, possédait un grand nombre d'enfants ; sur le point de mourir, il les réunit tous, pour leur recommander l'union entre eux. Il se fait apporter un faisceau de flèches liées ensemble ; il les présente à son fils aîné, et lui commande de les rompre, il ne peut le faire. Le père les remet au second, à tous successivement, enfin, il les prit lui-même et les ayant séparées, il les rompit facilement l'une après l'autre, et il leur dit : Vous avez vu, mes enfants, que tant que les flèches ont été liées ensemble, vous n'avez pu les rompre, mais dès qu'elles ont été séparées, mes mains débiles les ont brisées ; il en sera de même de vous, tant

que vous resterez unis, et que vous vivrez en bonne intelligence, vous serez forts, vous serez heureux au milieu des peines de la vie ; mais si vous vous divisez , attendez-vous à des chagrins, à des malheurs.

∴

C'était au v^e siècle, les barbares assiégeaient Rome. Pendant une sortie des assiégés, l'un d'eux, en poursuivant un ennemi, tombe avec lui dans une fosse profonde. Un instant ils se fixent mutuellement, et le Romain dit aussitôt à son compagnon de captivité : camarade, dans cet abîme, où le destin nous a précipité, il n'y a plus ni Goth, ni Romain, il n'y a plus que deux amis ; isolés, nous serons impuissants, et nous mourrons ici, réunis par l'amitié, nous serons forts, et nous nous sauverons. Ils s'aidèrent mutuellement, ils parvinrent à sortir de la fosse et s'embrassèrent cordialement. Le monde est un abîme de souffrances, de chagrins et de misères, que la haine ne vienne donc pas nous y enfoncer davantage ; que la charité, au contraire, nous unisse, et nous aide à supporter nos maux.

∴

Le Rhin vient de la Suisse, il naît dans des montagnes couvertes de neiges éternelles, de

trois sources, chacune si faible, si petite que la main d'un homme pourrait l'arrêter, et cependant ces sources minimales deviennent par leur union avec d'autres eaux, un fleuve puissant et indomptable. N'est-ce pas là une image de ce que peut opérer l'union; avec de modiques ressources, de faibles moyens, de petites sommes, on peut opérer de grandes choses.

∴

Que font les habitants de la campagne quand ils voient des nuages s'amonceler sur leurs têtes? Ils réunissent leurs efforts pour rentrer leurs moissons; quelquefois il arrive qu'au moment même où la dernière gerbe a été mise à l'abri, l'orage éclate, la pluie tombe par torrent, la grêle ravage ce que l'imprudence ou la paresse des autres n'a pas voulu soustraire à ses coups; s'ils n'eussent pas réunis leurs efforts, ils perdraient en un moment le fruit des labeurs d'une année entière. Eh bien! il faut être aussi prudent pour nos intérêts religieux, que nous le sommes pour nos intérêts matériels; il faut pressentir les tempêtes, et nous unir pour les dissiper, ou pour les supporter.

∴

Voyez cet orgue, c'est l'image de l'union dans

la famille, et dans la société; dans l'orgue, il existe mille sons divers, chaque tuyau a sa forme, chaque languette son timbre, chaque ouverture sa grandeur, chaque jeu ses variations, et quand tout est uni par un principe intelligent, de merveilleux accords en résultent. De même dans la famille et dans la société, chaque homme a sa vocation, son caractère, son devoir, ses défauts, ses dissonances. Et quand la main savante de la charité se promène sur toutes les touches, l'unisson et l'harmonie des excellents rapports s'établissent et se maintiennent.

..

L'homme seul isolé, est un roseau dont les souffles divers qui l'agitent, ne tirent que des sons plaintifs, la nature pour nous est pleine d'enseignements, ouvrons les yeux, et les plus frêles créatures nous instruiront. Quand les flots tourmentés par les vents d'hiver, écument et grondent, les pauvres oiseaux de la mer, réfugiés au creux d'un rocher, se pressent l'un contre l'autre, s'abritent et se réchauffent mutuellement. Il y a bien des tempêtes dans la vie, prenons exemple sur les oiseaux des mers et nous ne craindrons ni les vents glacés, ni les vagues qu'ils soulèvent, ni les mugissements qu'ils font entendre.

∴

Voyez cette petite source, ce n'est qu'une goutte d'eau à son origine première, et dans les retraites les plus profondes de la terre. Cette goutte d'eau en rencontre une autre, elle s'unit à elle et commence à grossir; d'autres encore viennent s'y joindre, et forment ensemble un petit courant qui devient un ruisseau. Le ruisseau marche, et descend dans sa course plus ou moins rapide, il reçoit les tributs des collines environnantes, et bientôt il s'avance avec la force et la majesté d'un fleuve qui porte des vaisseaux, anime des usines, donne la fécondité à la terre et la vie aux provinces. Telle est la puissance, telles sont les ressources, tels sont les précieux résultats de l'association, de l'union.

∴

L'union c'est la vie, le précepte divin du secours mutuel, et du dévouement et de l'amour, nous est à chaque instant rappelé par ce que nos yeux voient autour de nous. Lorsque le temps est venu pour elles d'aller chercher en d'autres climats, la pâture que le Père céleste leur y a préparée, les hirondelles s'assemblent; puis sans se séparer jamais, elles voguent, nautoniers aériens, vers les rivages où elles se reposeront dans la

paix, et dans l'abondance. Seule que deviendrait chacune d'elles? Pas une n'échapperait au péril de la route, réunies elles résistent aux vents; l'aile débile ou fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle, et elles atteignent ainsi le terme du voyage où la Providence les appelle. Il en est ainsi de l'homme seul, il ne peut rien contre le malheur, mais unis les uns aux autres, le plus fort prête son appui au plus faible, et appuyés ainsi les uns sur les autres, ils traversent la mer orageuse du monde; ils arrivent heureusement au port de l'éternité.

..

Un homme voyageait dans la montagne et il arriva dans un lieu où un énorme rocher ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et il n'y avait point d'autre issue. Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, il se fatigua beaucoup, et tous ses efforts furent inutiles; alors il s'assit plein de tristesse et dit: Que vais-je devenir! je suis seul, la nuit va me surprendre dans cette affreuse solitude, sans nourriture, sans abri, à l'heure où les bêtes féroces cherchent leur proie. Et pendant qu'il disait ainsi, un autre voyageur survint. Celui-ci ayant fait comme le premier, et s'étant

trouvé impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence ; après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte était grande. Enfin l'un d'eux dit aux autres : Mes amis, prions notre Père qui est dans les cieux, peut-être qu'il aura pitié de nous ; et quand ils eurent priés, celui qui avait parlé dit encore : Mes amis, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, essayons de le faire tous ensemble , ils poussèrent le rocher, le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix. Le voyageur, c'est l'homme, le voyage c'est la vie ; le rocher, ce sont les misères, ce sont les maladies, les travaux qui se renouvellent et se rencontrent à chaque pas sur la route. Seul nous ne pouvons pas les soulager , mais réunis dans le cœur de Dieu , nous les adoucissons et nous les faisons disparaître. (L'abbé DE LAMENAI.)

VANITÉ

La prospérité mondaine n'est jamais durable, et les faveurs de la fortune sont toujours inconstantes, l'homme ne devrait pas se laisser enfler par la prospérité trompeuse. Sésostris, roi d'E-

gypte, ayant vaincu plusieurs monarques , les traînait captifs à son char quand il sortait de son palais. Un jour, un de ces rois vaincus fixait attentivement la roue du char royal ; Sésostris étonné lui dit : Que regardez-vous avec tant d'attention ? — Je regarde, dit le captif, qu'il y a un grand rapport entre la roue de la fortune, et celle de votre char, je vois que ce qui est au haut passe au plus vite dans la boue, et ce qui est dans la boue revient aussitôt au sommet ; j'ai été grand, je me vois captif et je puis peut-être encore remonter sur mon trône, et vous, grand roi, craignez de rouler un jour dans la poussière. Ces paroles touchèrent ce prince superbe, il réfléchit sur la vicissitude des choses de la terre, et il renvoya ces monarques dans leurs royaumes.

∴

Un philosophe païen, méditait un jour près d'un cimetière ; un grand personnage venant à passer, lui demande ce qu'il faisait là, étonné de l'y rencontrer : — Je cherche, lui répondit le philosophe, les os de ton père parmi ceux de la foule, et je vois que la mort ne met aucune différence ; que les riches ne sont pas plus que les pauvres , que les richesses et les honneurs ne sont que vanité.

∴

Plutarque raconte que le grand orateur romain, Cicéron, revenant de sa préture de Sicile, où plusieurs actes d'éclat avaient signalé son administration, s'abandonnait à tous les rêves flatteurs, que la vanité et l'amour de la gloire pouvaient suggérer à une âme passionnée. Il approchait donc de Rome, et il croyait naïvement que la grande cité, maîtresse du monde, émue au bruit des actes de sa préture, allait se porter à sa rencontre, avec des félicitations et des couronnes. Voyant que rien ne se préparait pour son triomphe, et ne pouvant résister à sa vaniteuse impatience, il adressa la parole à un passant : Mon ami, lui dit-il, que pense-t-on de moi à Rome, et que dit-on de ma préture ? — Mais qui êtes vous ? — Je suis Marcus Tullius Cicéron, préteur de Sicile. — Je ne vous connais pas ; vous venez de Sicile, la récolte est-elle bonne cette année ; les vivres sont bien chers à Rome. Et l'illustre préteur désabusé faisait un retour sur lui-même, se promettant bien de ne plus se fier à ces vains bruits de l'opinion, à ces promesses trompeuses d'une vaine renommée.

∴

Philippe de Macédoine étant un jour tombé

dans ses jardins, où il se promenait avec ses courtisans, se tourna vers eux quand il fut relevé, et leur montrant l'empreinte de son corps sur la poussière, il leur dit : Voilà l'espace que tiennent les maîtres du monde.

∴

J'ai été tout, disait l'empereur Valère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien. Voilà le mot qui termine trente années de travaux et d'ambition heureuse.

∴

Eussiez-vous gagné le monde entier, si vous avez perdu votre âme, votre Dieu pour toujours, quel gain aurez-vous fait ? Fallait-il prendre tant de peine, dit Absalon, pour mourir suspendu à un arbre. Et moi, nous dit Agag, fallait-il nourrir si délicatement un cadavre, pour le voir déchirer en pièces. Et moi Nabuchodonosor, fallait-il tant m'élever, pour me voir réduit à l'état de la brute. Et moi Aman, fallait-il vanter si hautement les faveurs d'un roi, pour expirer sur un infâme gibet. Et moi César, fallait-il faire tant de guerres pour mourir d'un coup de poignard. Et moi Sardanapale, fallait-il, hélas ! amasser tant de trésors pour brûler dans les flammes. Et

moi Antiochus, fallait-il torturer tant de peuples innocents, pour mourir rongé par les vers. Et moi Napoléon, fallait-il soumettre tant de provinces, pour expirer de chagrin sur un rocher désert.

∴

Dans une grande famille se trouvait une jeune négresse, des bords du Mississipi elle fut transportée dans la ville de Paris. Qu'on se figure l'étonnement de cette fille des Nachez, en voyant toutes les splendeurs de la capitale. Un jour qu'on était à table, arrive une lettre pour sa maîtresse; la négresse la porte, ses yeux tombent sur la table, elle pousse soudain un cri d'étonnement en voyant de la glace qu'on avait placée dans un beau vase pour rafraîchir l'eau. Eh bien! qu'as-tu? — Oh! maîtresse, là, là, briller gros diamant, beau, bien beau. — Je veux t'en donner. — Oh! maîtresse bonne! elle est ravie... Moi faire beau collier avec... moi couper petits morceaux pour faire bracelets... moi belle comme maîtresse; et comme la domestique lui présentait la glace, elle saisit le plus gros morceau, puis pleine de joie, elle l'enveloppe dans un linge, elle le cache sous son oreiller, elle s'était couchée et endormie joyeuse. Le lendemain voulant contempler son trésor, elle déploie le linge,

quelle n'est pas sa stupéfaction et son désespoir de n'y plus rien trouver, rien que l'humidité du linge, alors persuadée qu'on l'a volée, elle éclate en sanglots, en plaintes, en murmures, et l'on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que son trésor, son bonheur était comme bien des bonheurs, chose fragile et fusible, et tel qui s'endort riche et heureux, se réveille souvent ruiné et désespéré. Hélas ! ne faut-il pas souvent moins qu'une nuit, qu'une heure pour anéantir ce qui naguère brillait comme du diamant à nos yeux fascinés ? Illusion, prisme, mirage, puissance, grandeur, beauté, considération, ne s'évanouissent-ils pas les uns et les autres dans un cruel et pénible réveil ?

∴

Bonaparte, revenant de la conquête d'Italie, disait à ses généraux qui l'entouraient et le félicitaient : J'ai conquis en moins de deux ans le Caire, Milan et Pavie, et si je venais à mourir, je n'aurais pas seulement une page dans l'histoire universelle.

∴

Hier, princesse, disait la duchesse de Bourgogne, l'ornement et l'orgueil de la cour de Louis XIV, hier princesse, aujourd'hui cadavre,

et demain oubliée, c'est bien la peine de sacrifier son âme aux vanités du monde.

VERTU

Saint Paul étant sur les ruines de Troie, vit en songe un Macédonien qui se tenait debout, et qui le priait : Passe, lui dit l'apôtre, passe, et viens à moi. Les ruines de Troie figurent les misères du monde, le Macédonien, c'est l'humanité entière qui supplie Dieu de lui donner le bonheur, la vertu lui dit : Passe, et viens à moi, tu trouveras la paix et la félicité.

..

En vain, pour se faire oublier, saint Antoine met-il entre l'Égypte et lui les vastes solitudes de la Thébaïde; l'Égypte entière accourt à la cellule de l'homme vertueux, sa vertu chérie des infidèles fait trembler les tyrans. Vingt ans plus tard, Constantin, devenu maître paisible de l'univers, lui écrit lettre sur lettre, pour implorer le secours de ses prières, et de ses conseils, et pour obtenir l'honneur d'une réponse. Antoine s'en défend, et répond qu'il ne sait pas écrire; il dicte

cependant quelques lignes, dont la lecture produit plus de sensation à la cour que la nouvelle d'une éclatante victoire ; voilà le triomphe et la gloire de la vertu.

..

Fais-moi chevalier, disait le sultan d'Égypte à saint Louis dans les fers. — Fais-toi chrétien, et après je te ferai chevalier, lui répond avec courage l'auguste captif. Dites-moi, de quel côté est la grandeur, dans le chef des Musulmans, ou dans le roi de France ? Et qui donc a pu arracher à un barbare cet aveu, qu'il n'avait pas vu en Orient un si fier chrétien ? est-ce la puissance de saint Louis ? mais il est dans les fers. Est-ce son armée ? mais elle était vaincue. Qu'est-ce donc qui a pu procurer à saint Louis tant de grandeur ? sa vertu.

..

Dans le Nouveau-Monde, il est des oiseaux qu'un merveilleux instinct porte à suspendre leur nid à l'extrémité des branches longues et flexibles des arbres de ces climats ; là, pleins de sécurité, à l'abri des attaques de leurs ennemis, ils dorment balancés au souffle des ouragans. Notre berceau a été attaché au grand arbre de la vertu ; sous cet abri salutaire, nous nous rirons des épreuves et des tempêtes de la vie,

pleins de confiance, nous ne craignons pas les attaques de nos ennemis.

∴

Jamais la vertu n'est plus digne des regards du ciel, que lorsqu'elle est persécutée, triste, isolée, soucieuse, sans secours, sans appui, couchée sur la pierre, délaissée de ses parents, en butte à une haine fratricide; Jacob abandonne en fugitif, la tente paternelle, pour une contrée lointaine, inconnue; mais le ciel s'ouvre sur sa tête, mais les anges l'environnent, le Seigneur lui-même le couvre de sa protection, en dédommagement de chacune de ses peines, une consolation lui est offerte. Il quitte, pour une terre étrangère, le sol bien aimé de ses pères, l'échelle mystérieuse lui offre le chemin de la patrie véritable; si ses parents le livrent à un triste délaissement, Dieu lui assure son assistance, ses bénédictions, ses trésors; évidemment Dieu protège la vertu.

∴

La reine Christine ayant demandé à Descartes en quoi consistait le vrai bonheur. Il consiste, répondit le philosophe, dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, et dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu.

∴

Toute la beauté de l'ancien tabernacle était couverte d'une enveloppe grossière, et celui qui n'en aurait jugé que par le dehors, ne l'eût point admiré, et n'eût eu pour lui que du dédain. Mais en pénétrant dans l'intérieur, on le trouvait admirable, on y voyait l'Arche d'alliance faite d'un bois incorruptible, enrichie d'or, et de l'émail le plus précieux, on y voyait les tables de la loi, la verge de Moïse, la manne du désert, et tout ce que le peuple d'Israël avait de plus sacré. Il en est ainsi de la vertu, elle nous paraît pénible, rebutante quand on ne l'aperçoit que de loin, et à l'extérieur; mais si nous pénétrons avant, nous y trouvons la gloire, les consolations, la paix et une douce félicité.

∴

Un Grec disait un jour à Denys le jeune, qui venait de perdre son trône : A quoi vous ont servi les maximes et les entretiens des sages ? Il répondit : A supporter ma chute, mon exil, et vos sarcasmes. A quoi sert la vertu et ses préceptes ? A supporter les chagrins, la pauvreté, et à mépriser le monde.

∴

Ne regardons pas la destinée d'un homme vertueux comme une vie triste et désagréable; les afflictions et les épreuves lui paraissent douces, lorsqu'il les compare aux cuisants chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs. Il s'applaudit d'avoir trouvé dans la vertu un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les mondains tristement agités au gré des passions, et des espérances humaines. Ainsi les Israélites autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Égypte encore à la merci des flots, goûtaient le plaisir de leur sûreté, trouvaient les voies du désert douces et agréables, ne sentaient plus les difficultés du chemin, et comparant leur destinée à celle des Égyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantaient avec Moïse le cantique de la délivrance.

∴

Un riche passe dans les rues de Constantinople, un pauvre lui tend la main; le riche s'arrête, regarde, et n'apercevant qu'un malheureux dont l'extérieur n'avait rien que de repoussant, il continue sa route, sans daigner le secourir. Le pauvre élève la voix, et lui crie : Oh! donnez à Bélizaire. A ce mot de Bélizaire, à la vue de cet ancien général d'armée, du vainqueur des na-

tions, réduit par sa disgrâce à l'indigence, le riche s'attendrit sur le sort du grand capitaine et lui fait l'aumône. *Était-ce vertu ?* non, sans doute, puisqu'il refuse à l'homme ce qu'il accorde au héros.

∴

On rapporte, qu'arrivant pour la première fois aux portes de Paris, saint Thomas s'arrête sur une colline, d'où l'on découvrait la grande cité, avec ses flèches d'églises, et ses abbayes semées sur les deux rives de la Seine, et que, saisi d'admiration, il regardait. Son compagnon de voyage lui dit : *Frère Thomas, que donneriez-vous pour être le roi de cette capitale ?* — *J'aimerais mieux,* répond Thomas, *posséder une vertu de Jésus-Christ.*

∴

Lorsque les Israélites étaient sur le point d'entrer dans la terre promise, ils parurent rebutés des difficultés, et refusant d'avancer, ils disaient que ces villes étaient imprenables, ces peuples invincibles, que ce pays était peuplé de monstres et de géants qui dévoraient les habitants. Josué et Caleb, qui venaient de visiter cette contrée heureuse, et qui en connaissaient les douceurs et l'abondance, leur dirent : *Enfants d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre déli-*

cieuse, que le Seigneur vous propose, et qui doit être votre héritage éternel; vous y trouverez des douceurs que vous n'avez jamais goûtées ni dans la servitude d'Égypte, ni dans les voies arides et pénibles du désert, nous l'avons nous-mêmes parcourue, et nous y avons trouvé les plus douces jouissances. A peine le peuple de Dieu eut-il vu ce pays, et goûté ses délices, qu'il s'écria dans le transport de joie : Où sont donc ces épines qui devaient déchirer les pieds, et ces géants prêts à nous dévorer. Des ruisseaux purs, de la verdure, un printemps éternel, des fleurs, des fruits, voilà ce que nous trouvons. Venez donc voir aussi, vous-mêmes, ce qui se passe dans cette terre heureuse de la vertu, où vous vous imaginez des difficultés si insurmontables, loin d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts que vous redoutez tant, et qui vous arrêtent, vous verrez que le lait et le miel des plus douces consolations y coulent en abondance, vous y trouverez des sources de joies célestes, la paix, le repos que vous cherchez depuis si longtemps, ce bonheur que le monde ne donne pas.

..

Un grand génie moderne, courbé sous le poids de la gloire et des années, Chateaubriand, se re-

trouvait un jour aux bords solitaires du Lido , à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, le rivage des îles, et l'horizon de l'Italie, tout se présentait aux regards du poète, comme il l'avait autrefois admiré. Le vieillard était triste et rêveur, et promenant sa pensée sur sa longue carrière, passée dans le tourbillon des honneurs, et l'agitation des plaisirs, il livra aux brises de la mer cette parole mélancolique : Le vent qui souffle sur une tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux. Il voulait dire que le souvenir du monde ne satisfait pas la conscience. Hâtons-nous d'ajouter, que le vent qui souffle sur un front orné de vertus, et couronné de mérites, vient toujours d'un rivage heureux.

VIE

Voyez la plante : Elle se cache d'abord en terre sous la forme d'un germe presque invisible. La tige s'élève lentement, et aussitôt sa vie est un combat, elle a à lutter contre les premiers froids du printemps, contre la violence des vents, contre l'ardeur du soleil. Elle résiste, elle monte toujours, elle amène une fleur, cette fleur s'en-

tr'ouvre, elle s'épanouit, puis elle tombe, et elle est foulée aux pieds. N'est-ce pas là l'image de la vie ? L'existence humaine est un germe qui est confié aux sillons de cette terre. Il lève avec peine, lui aussi a dans le monde moral de nombreux dangers à courir ; car il est des ardeurs qui tuent la vie naissante ; il est des froids qui la glacent ; il est des coups de vent qui la brisent. Plusieurs fleurs commencent à s'épanouir, c'est-à-dire plusieurs projets sérieux, plusieurs rêves séducteurs ; ces fleurs semblent se former en couronnes gracieuses et parfumées autour de nous, mais un souffle surgit, tout se dessèche, la vie se retire, les fleurs tombent, et le passant les foule aux pieds.

..

Vous avez vu quelquefois un navire quittant le port et disparaissant en un clin d'œil dans l'éloignement. Voilà la vie, au signal de Dieu, nous y entrons. Le navire s'élançe sur l'océan du temps, et semble voler sur la surface des flots. Insensiblement les rivages s'obscurcissent et s'effacent dans un lointain immense. Cependant un jour vient où nous nous prenons à regarder en arrière, pour voir le chemin que nous avons déjà parcouru. Mais les rivages ont fui loin de nous. Effrayés, nous voudrions retourner sur nos pas,

nous voudrions au moins nous arrêter, vains désirs ! Le fatal navire semble redoubler de vitesse. Nous allons toujours au milieu du naufrage qui nous glace d'effroi , jusqu'à ce qu'enfin , une tempête se prépare , un éclair brille , la foudre éclate et tout a disparu.

∴

Quand on part pour une ascension longue et périlleuse , on passe d'abord au milieu de riantes vallées, on ne voit que fleurs et que verdure. Le chemin est uni , la pente est insensible. Ce n'est que le début du voyage. Peu à peu la montée devient plus rapide , le chemin plus difficile. A mesure qu'on avance, la nature s'assombrit, la verdure s'en va , les fleurs disparaissent avec leurs parfums. On avance toujours et l'air devient plus rare , les obstacles et les précipices se multiplient sous les pas du voyageur. Alors , malheur à celui qui n'a pas de guide pour le conduire, et des provisions pour le soutenir ! Livré à lui seul , il s'égarerait. Vaincu par la fatigue, abattu par le besoin , il roulerait dans l'abîme. Il en est de même de cet autre voyage qu'on appelle la vie. Au début , tout est riant, plein d'illusion et d'innocence ! Mais avec les années, le calme, la joie et surtout l'innocence

s'en vont. La vie prend chaque jour un aspect plus sévère, le chemin devient plus étroit et plus rude. Les désillusions, les luttes et les dangers se multiplient. C'est alors qu'il faut au voyageur de la vie, comme à celui qui gravit la montagne, un guide, un appui, un viatique. Cet appui, c'est la foi; ce guide, c'est l'Eglise; ce viatique, cette nourriture, c'est l'Eucharistie.

VIEILLESSE

Ayons toujours pour la vieillesse tous les égards qui lui sont dûs. Un vieillard d'Athènes cherchait une place au milieu du peuple réuni, et n'en trouvait point. Des jeunes gens le voyant en peine l'appelèrent, il vint, mais au lieu de lui faire place, ils le tournèrent en ridicule. Les ambassadeurs de la république de Lacédémone, qui occupaient une place d'honneur, s'en aperçurent, et se levant aussitôt, firent asseoir le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de toute l'assemblée, et accueillie par des applaudissements universels.

Le dépérissement et la ruine de la fleur sont les conditions de son fruit savoureux. Comme le fruit est le réceptacle de la semence féconde, la fleur a donc encore une belle destinée à remplir après avoir défleuri, et dans la nature, la maturité succède heureusement à la période brillante, mais si rapide de la floraison. L'été murit les prémices du printemps, et l'automne qui commence à dessécher la tige et ses produits, en assure par la graine la résurrection et la perpétuité. Or, l'humanité a, comme toutes les fleurs de ce monde, son été, son automne après son printemps. Si elle est plus belle dans sa jeunesse, elle est meilleure dans l'âge mûr, et plus sage dans ses vieux jours. Elle peut donc encore produire des fruits précieux, en maîtrisant les esprits, en gagnant les cœurs, non plus par les agréments physiques, mais par les grâces de l'esprit, les séductions de la bienveillance, et les attraits de la charité.

VIGILANCE

Les soldats romains veillaient sous les armes et faisaient sentinelle la nuit, ils se répétaient : *Vigila mars*, Veille, ô guerrier. Et quand leur sommeil était trop fort, ils déposaient leur bouclier, sur lequel ils auraient pu trop facilement s'appuyer pour dormir. O homme, il faut veiller tout armé. Les armes du chrétien sont la prière et la vigilance. Une fausse confiance, une trompeuse sécurité, quelques vertus humaines, voilà le bouclier sur lequel nous serions tentés de dormir; mais nos faiblesses, mais la grâce, mais la pensée de notre immortalité nous crient : Veille, ô chrétien, veille!

∴

La manne tombe dans le désert. C'est aux Israélites à se lever promptement, à devancer l'arrivée du soleil qui la consumerait par ses ardeurs brûlantes; à la recueillir soigneusement, à s'en nourrir ensuite. Sans ces précautions, le prodige opéré en leur faveur ne les garantirait pas de la faim qui les presse, et sous les yeux même du Dieu qui les protège, ils périraient misérablement dans la solitude. Ainsi le Seigneur

fait pleuvoir sur notre âme ses grâces, nous devons nous hâter, nous préparer à les recevoir, à nous recueillir en nous-mêmes ; sans cette attention la grâce nous devient inutile, et quelquefois nuisible.

∴

Souvent après un printemps magnifique, chargé de fleurs et de promesses, l'arbre ne réalise pas en automne les riches espérances qu'il avait annoncées. A sa racine les vers poursuivaient leur travail ; d'invisibles légions d'insectes se mêlaient aux fleurs et aux germes. Les orages terrestres brisaient, abattaient, foudroyaient l'espérance de l'année, et l'arbre, après avoir été comblé dans le printemps, des plus riches dons du ciel, finit dans la stérilité. Ainsi le foyer de la concupiscence que nous apportons en naissant, poursuit son œuvre souvent au milieu des plus riches dons de la grâce, et des plus fortes inspirations de Dieu. Et si nous n'apportons pas de la vigilance et de l'activité pour étouffer ces germes, notre âme aussi aura ses foudroyants orages, ses feux dévorants, ses lèpres cachées, ses légions d'ennemis invisibles, qui sauront la ruiner tout entière, à mesure qu'elle ira dans la vie, et la présenter stérile et vide au tribunal de Dieu.

VOCATION

Consultez le Seigneur à plusieurs reprises, et par différents organes, pour connaître sa volonté sur votre vocation. Défiez-vous du sentiment qui plaît et qui sourit à la vue. N'imitiez pas Loth qui, sur le point de se séparer d'Abraham, et maître de choisir la droite ou la gauche, leva les yeux, dit l'Écriture, avant que de se décider, il vit aux environs une contrée fertile, agréable, riante, telle que son cœur la désirait. Il laissa à Abraham celle qui lui parut moins délicate, il se détermina pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avait de sûreté pour lui. En effet, son imprudence fut bientôt punie, dit saint Ambroise, peu de temps après, des rois ennemis se saisirent de lui, et l'emmenèrent en captivité. Et puis, délivré de leurs mains, c'est à peine s'il échappa au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle. Il est rare que dans le choix d'une vocation, les décisions de nos penchants se trouvent les mêmes que celles du Seigneur.

∴

Arien raconte qu'Alexandre de Macédoine ayant campé sur les bords du fleuve Oxus, on

vit sortir près de sa tente deux sources abondantes, dont l'une jetait des eaux amères, et l'autre des eaux douces et agréables. Quelle que soit notre vocation ici-bas, nous pourrons goûter parfois quelques jouissances intérieures; mais les peines et les chagrins sont toujours plus nombreux. Pour quelques roses, il y a beaucoup d'épines.

Le Seigneur a renouvelé à votre égard, en vous séparant du monde et de ses exigences, les prodiges qu'il opéra en faveur de son peuple privilégié, en le délivrant de la servitude d'Égypte. Ce jour célèbre où la nation chérie fut tirée de l'oppression, ne vous retrace-t-il pas l'heureux moment où vous fûtes affranchis de la servitude du siècle, et de la tyrannie des passions. Dans cette nuée lumineuse qui précédait l'Israélite, qui dirigeait sa marche, pouvez-vous méconnaître cette grâce intérieure qui vous éclaira sur la vanité des créatures, sur la perversité du monde, et vous traçant le chemin du sanctuaire, prépara votre alliance avec le Seigneur. Ces flots suspendus qui respectent le peuple privilégié, et retombent sur les Égyptiens qui les poursuivent, ne vous rappellent-ils pas cette Providence occupée de votre bonheur, et victorieuse des

obstacles que le monde et les passions opposaient à votre vocation. L'eau miraculeuse que le saint législateur fit jaillir de la pierre, et qui coulait en abondance, n'est-elle pas une image de ses dons célestes, dont vous êtes comblés dans ce saint et heureux asile. Enfin la manne qui tombait chaque jour dans le désert, n'est-elle pas une figure de ce pain des anges auquel vous participez si souvent, et qui suffit à tous vos goûts, à toutes vos infirmités, comme celle du peuple d'Israël qui se proportionnait à tous les goûts, à tous les désirs.

..

Une jeune personne, ange de ferveur et d'innocence, évidemment appelée de Dieu à la vie religieuse, avait enfin, après bien des larmes et des supplications, obtenu de ses parents la permission de suivre l'attrait irrésistible, vers lequel elle s'était toujours sentie entraînée. Mais avant de dire adieu à sa famille, elle voulut dire adieu au monde; elle voulut assister à une fête, sous prétexte d'éprouver sa vocation. Ses parents l'avaient soumise à de bien terribles épreuves. Ils avaient exigé jusqu'au dernier moment, qu'elle parût à toutes les fêtes, et qu'elle prît part à tous les plaisirs. Mais comme cette

position n'était pas celle qu'elle s'était choisie elle-même, l'ange du Seigneur l'avait tirée comme par la main du milieu de ces dangers, où tant de jeunes imprudentes périssent. Déjà sauvée par un miracle de la grâce, un sentiment de vaine curiosité l'aurait donc poussée, comme la femme de Loth, à regarder en arrière. Cette imprudente démarche faillit lui devenir funeste. Cette âme jusque-là si ferme fut fortement ébranlée. Le regret d'abandonner pour toujours ce qu'elle commençait à admirer pour la première fois, s'emparait insensiblement de son cœur. Une lutte plus terrible que celle qu'elle avait soutenue contre les obstacles extérieurs, s'élevait et grandissait chaque jour dans son âme. La victoire lui resta cependant, Dieu le permit; mais ce ne fut pas sans déchirement et sans blessure. Cette jeune fille, par une imprudence, fut sur le point de perdre sa vocation.

..

Quelle que soit votre vocation, le mal viendra toujours se placer près du bien. Cette même chaleur qui réchauffe dans le sein de la terre, les germes des plantes bienfaisantes, rend aussi la vie à celles qui doivent donner la mort. N'est-ce pas dans les contrées et dans les saisons où le

soleil répand par torrent sa lumière et ses feux, que l'homme rencontre ses plus dangereux ennemis ! Et les voyageurs ne nous apprennent-ils pas qu'à l'ombre de la plante qui produit le suc le plus doux , se repose , attendant ses victimes , le plus redoutable des serpents. Comme si les mêmes rayons élaboraient le sucre de la canne, et le terrible venin de la vipère jaune des Antilles.

..

Dieu ne doit ni succès , ni lumière , ni bénédiction à celui qui a usurpé avec impiété une vocation qui n'était pas la sienne. Voyez ces fleuves , principes de fertilité et de richesses , aussi longtemps qu'ils restent dans le lit que la main de Dieu leur a creusé ; mais qui deviennent les fléaux dévastateurs les plus terribles , dès qu'ils essaient de se frayer un cours nouveau.

..

Voyez cette nouvelle puissance de la vapeur qui parcourt en reine l'Europe entière, et qui porte si rapidement les veines d'un pays, la vie de l'industrie et du commerce ; que cette impétueuse machine vienne à emporter le train hors de ses rails, et vous verrez quelles lugubres scènes de désolation résultent toujours de ses moindres

écarts. Quand une âme appelée par la Providence à telle ou telle vocation, résiste à cette voie divine pour suivre celle du monde, de la nature ou de l'humanité, elle s'égare, elle déraille sur le chemin du ciel, et presque toujours elle roule dans l'abîme.

..

Un jeune homme de vingt-cinq ans, possesseur d'un beau nom et d'une grande fortune, portant sur son front l'auréole d'une belle intelligence, quitta sans bruit la scène du monde. On apprit qu'il était allé s'ensevelir dans une Trappe. Grande pitié parmi ses compagnons de jeunesse et de plaisirs : Ce pauvre marquis, évidemment, était devenu fou ! Pour mieux s'en assurer, un de ses parents fut à la Trappe même, il y passa quinze jours à bien considérer le fugitif et toute chose. Quand il fut de retour : Eh bien ? lui dit-on. — Eh bien ! répondit-il, c'est nous qui sommes fous !

TABLE

DES SUJETS CONTENUS DANS CE VOLUME

Lectures	1
Luxe	5
Maître	7
Marie	9
Médaille	29
Mensonge	30
Messe	33
Miracle.	35
Mission.	36
Modestie	38
Monde	40
Mort	55
Mort du juste	66
Mortification.	70
Mystère	74
Obéissance	76
Orgueil.	82
Pardon des injures	86
Parents.	96
Paresse.	98
Parole de Dieu	100
Passions (les).	107

Pater	113
Patience	115
Pauvreté	117
Péché mortel.	120
Péché véniel	132
Pénitence	133
Perfection.	139
Persévérance.	141
Piété	146
Piété fausse	150
Piété filiale	152
Présence de Dieu	162
Présomption	164
Prière	166
Providence	174
Pureté	182
Purgatoire	184
Raison.	191
Reconnaissance	194
Reliques	195
Remords	196
Résignation	198
Respect humain.	206
Résurrection	212
Retraite.	214
Riches	232
Richesses	234
Sacrements	235
Sainteté	237
Salut	241
Scandale	250
Scapulaire.	254
Scrupule	257

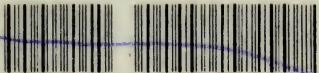
Sensualisme	258
Souffrance	260
Temple	282
Temps	287
Tentations	290
Tiédeur	298
Travail	299
Trinité	302
Union	304
Vanité	310
Vertu	316
Vie	323
Vieillesse	326
Vigilance	328
Vocation	330



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001908689b

B X 1 7 5 6 . A 1 S 5 1 8 6 9 V 2
S I B I L L A T , A B B E .
T R E S O R H I S T O R I Q U E D E L

CE BX 1756

.A1S5 1869 V002

COO SIBILLAT, AB TRESOR HISTO

ACC# 1047731

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	03	07	09	09	2